books2ebooks.eu

DULAC, ÉDOUARD

Histoire gasconnes : Gasconnades, contes, légendes et proverbes de Gascogne : Hrsg. von Édouard Dulac*

Éd. de France
1925

Bibliothèque Universitaire de Regensburg: 00/IE 3861 D879

books2ebooks.eu
University Library of Regensburg

EOD – des millions de livres à portée de souris! Dans plus de 12 pays d'Europe !

Merci d'avoir choisi EOD !
Les bibliothèques européennes possèdent des millions de livres du XVe au XXe siècle. Tous ces livres sont désormais accessibles sous la forme d'eBooks – à portée de souris. Faites votre recherche dans le catalogue en ligne d'une des bibliothèques du réseau eBooks on Demand (EOD) et commandez votre livre où que vous vous trouviez dans le monde – 24 h 7 jours. Le livre sera numérisé et mis à votre disposition sous la forme d'un eBook.

Nous vous souhaitons une bonne utilisation de votre eBook EOD !

■ Bénéficiez de la mise en page originale du livre !
■ A l'aide d'un logiciel standard, lisez à l'écran votre eBook, zoomez sur une image, naviguez dans le livre.
■ *Utilisez la commande rechercher :** Vous pouvez trouver un mot donné au sein du livre.
■ *Utilisez la commande Copier / coller :** Copiez des images ou des parties du texte vers une autre application (par exemple vers un traitement de texte)
*Non disponible dans tous les eBooks

Conditions générales d'utilisation

En utilisant le service EOD, vous acceptez les conditions générales d'utilisation établies par la bibliothèque qui possède le livre.
■ Conditions générales d'utilisation :
https://books2ebooks.eu/csp/fr/ubr/fr/agb.html

Accès à d'autres eBooks?

Plus de 40 bibliothèques dans 12 pays d'Europe offrent ce service.
Cherchez les ouvrages disponibles dans le cadre de ce service :
https://search.books2ebooks.eu
Vous trouverez plus d'informations à l'adresse suivante :
https://books2ebooks.eu

UBR069016259436

HISTOIRES GASCONNES

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

LE LIVRE DE JOIE

HISTOIRES GASCONNES

GASCONNADES, CONTES, LÉGENDES
ET PROVERBES DE GASCOGNE

RECUEILLIS PAR

ÉDOUARD DULAC

L·E·F

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, AVENUE RAPP. — PARIS.

Copyright, 1925, by Édouard Dulac.

66/8328

JE. 3861 D879

Univ.-Bibliothek
Regensburg

498831

AVERTISSEMENT

Encouragés par un premier, éclatant et légitime succès, les éditeurs des Histoires marseillaises *ont bien voulu me demander de réunir quelques* Histoires gasconnes. *Les voici.*

Mais, à l'exemple de M. Edouard Ramond, je crois utile, j'estime honnête et loyal d'épingler à cette page, proprement qualifiée « de garde », un écriteau avertisseur :

ATTENTION !
CE LIVRE
NE PEUT ÊTRE MIS
ENTRE TOUTES LES MAINS !

Non, il ne peut être mis entre toutes les mains.

Ah! mais non, bietdaze*! (essayez donc de traduire!), comme on dit, là-bas, entre Garonne et Pyrénées...*

Au reste, je suis bien tranquille : si les mains entre lesquelles il ne peut être mis *s'égarent, d'aventure, à le feuilleter, il leur tombera vite des doigts.*

Il me semble les voir, ces mains imprudentes. Je les connais, je les reconnais, ou je les devine.

D'abord, les mains toujours prêtes à voiler des visages, à boucher des oreilles prudes par destination, par éducation, par calcul ou par sottise...

Puis — mais comme elles se ressemblent, Diu biban ! *toutes ces mains! — celles de nos modernes roués, vous savez, ces inquiétantes mains que l'honnête homme répugne à presser dans les siennes, parce qu'il sent qu'elles ont frôlé trop de fleurs vénéneuses, caressé, si j'ose dire, trop de vices compliqués, — sinon rares.*

En vérité, non, le livre que voici n'est point fait pour ces mains-là, ni pour les pâles ou

ténébreux cerveaux qui commandent leurs gestes.

Il est fait...

Mais écoutons, s'il vous plaît, les critiques :

— Trop d'histoires salées !

— Hé ! bonnes gens, ceux qui contèrent ces histoires, ceux qui les redisent encore, sans lassitude mais non sans joie, paysans et notaires, curés et régents, reçurent et reçoivent toujours sur leurs lèvres le baiser du vent marin, le vent chargé d'effluves salins, qui souffle éternellement du grand Océan gascon.

— Trop de mots crus !

— Vous vous abusez. Le soleil, l'ardent soleil de Gascogne a cuit, calciné, purifié — et parfumé — ces vocables truculents. Soit : ils ne sont plus à la mesure de nos petites bouches, et leur claire sonorité offense une prudhommerie qui n'a rien de commun, hélas ! avec la prudhomie. Mais comment ne pas reconnaître en eux les produits d'un sol que féconda la lumière immortelle ?...

— Trop de curés gueulards et paillards !

— Bonnes âmes, je les connais, nos excellents curés gascons. Et je suis sûr qu'ils ne me démentiront pas si je paraphrase, à leur sujet,

l'épilogue des charmants Contes rémois, *de Chevigné :*

.... Nos curés de Gascogne
Sont indulgents et, loin d'être fâchés,
Ils riront tous, en lisant leurs péchés.

D'ailleurs, un de leurs prédécesseurs, un petit vicaire de Saint-Clar, le bon poète Dastros, qui les connaissait bien, lui aussi, et que vous allez connaître tout à l'heure, leur en a dit beaucoup plus que vous n'en lirez dans ces pages.

— Mais les roués ?

— Ah! ceux-là, de grâce, abandonnons-les à leurs pauvres et lugubres roueries!... Ils ne goûteront pas, c'est trop certain, les plaisantes aventures de Jan le Pèc. Eh! bien, quoi ? Tant pis pour eux!...

Et tant mieux pour vous, lecteurs de France et de Navarre, fils des Latins ironiques ou des joyeux Celtes, qui ne vous embarrassez ni de subtilité, ni de pudibonderie, tant mieux pour vous, si votre rire, large et franc, répond en écho à celui que je tentai de faire tinter dans ces Histoires gasconnes*!*

Tant mieux, aussi, pour la Gascogne, terre

de gaîté, où les sources chantent sans trêve, et s'offrent à toutes les soifs, et ne seront point taries de sitôt!

Tant mieux pour l'humble colligeur qui vous souhaite, à humer sa gerbe d'historiettes, le même plaisir qu'il prit à les assembler!

Et, pour nous mettre en train, frères gascons, amis du septentrion, vidons ensemble une bouteille de ce piquepoult doré d'Armagnac, où brille et pétille, gaillard et vermeil, tout notre soleil!

A votre santé!...

E. D.

HISTOIRES GASCONNES

LA PRÉCAUTION DE L'INGÉNUE

Compagnon de guerre et de jeux d'Henri IV, le chevalier de B... se montrait vaillant et d'humeur gaillarde, dans les combats comme au déduit.

Il lutinait, un jour, une fille de ferme, dodue, savoureuse et dorée comme une prune de la Reine Claude.

La rustique ingénue se laissa bientôt culbuter sur un tas de foin bleu.

Et, comme le chevalier se faisait plus pressant :

— Ah ! monseigneur, dit-elle, puisque vous daignez me faire cet honneur, laissez-moi, du moins, ôter mes sabots !...

GASCONNADE

Guilhem Estoup, le rétameur qui, chaque hiver, descend de ses montagnes de l'Ariège et que connaissent bien toutes les ménagères de la plaine, conte de terrifiantes histoires :

— Un jour, ou plutôt un soir, je voyageais avec mon âne au pays des ours, là-bas, du côté de l'Andorre. Soudain, un ours énorme sort du bois et se met en travers du sentier où nous cheminions. L'âne *quille* ses oreilles et se met à trembler, du museau à la queue. « Bouge pas, lui dis-je, et laisse-moi faire ! » Alors, je vais, tout seul, au devant de l'ours, et, le fixant dans les yeux, je retrousse mes manches et je lui crie : « Eh ! bé, quoi, que veut dire ceci ?... » Pour toute réponse, il ouvre une large gueule et s'avance d'un pas. « Ah ! ça, tu couillonnes, ou quoi ? » La bête élargit encore son four de gueule et fait mine de s'enlever sur ses pattes de derrière. « Ah ! c'est comme ça ? A nous deux, petit ! » J'enfonce mon bras entre ses mâchoires, je l'enfonce, je l'enfonce, tant et si bien que je vais

lui attraper la queue en passant par le trou du c... Et puis, je tire, je tire. Et je l'ai dépiauté comme un vulgaire lapin. Pas moins !...

LES LUNETTES

Louiset se confessait de succomber aux tentations de la chair :

— Que voulez-vous, mon père, mes vingt ans me travaillent. Je ne puis résister...

— Tu te damnes, malheureux ! Pratique le jeûne, l'abstinence et la mortification, et tu t'en trouveras bien...

— C'est que... je me trouve à merveille de mon régime. D'ailleurs, n'ai-je point lu dans un vieil auteur que l'exercice du *tiro-l'i-bouto* éclaircissait la vue ?

— Éclaircir la vue !... Tu es un âne, tiens ! prononça le curé... Si c'était vrai, ajouta-t-il, crois-tu donc que je porterais lunettes ?...

MATERNITÉ

Une jeune femme s'accouchait.

Non sans douleurs, car elle rugissait en invoquant *la may de Diou*, les saintes et les saints, Dieu et le diable.

A son chevet, son mari se désolait.

— Pauvrette, pauvrette, gémissait-il, si j'avais su !... Ah ! je te jure que j'aimerais mieux me la faire couper, plutôt que de te voir endurer encore pareils tourments !...

— N'en... n'en fais rien ! murmura la patiente.

Et, profitant d'une accalmie, elle ajouta, très vite :

— Ah ! non, hé ! pas de blague !... Tu sais, le premier coup, c'est dur... Mais la femme-sage m'a dit qu'à partir du deuxième, on fait ça comme qui couillonne...

LE VENT DE BORDEAUX

Le Cadet de las Pepetos, qui défuncta il y a beaux jours, pauvre de lui ! — nul de vous n'a pu le connaître — avait été soldat du grand Empereur.

Il fut l'ordonnance du général Espagne et, avec lui, fit campagne en Prusse, en Italie et jusqu'en Autriche.

A Essling, la veille du jour où fut tué le général, Cadet lui faisait cuire un méchant morceau de carne.

Espagne, qui aimait à s'entretenir avec ses compatriotes, lui dit :

— Eh ! bien, Cadet, que penses-tu donc, à cette heure ?

— Général, je pense qu'il va faire un foutu temps.

— Hé donc ?

— Nous aurons la pluie, demain. Vous ne voyez donc pas qu'il souffle, le vent de Bordeaux ?...

CHI VA PIANO...

A Auch, un Espagnol de la place de la Maure et un Gascon de la Vieille Pousterle se sont mariés le même jour.

Ils se connaissent depuis toujours et se font volontiers de réciproques confidences.

Le lendemain du double mariage, ils se retrouvent au « Retour du Tonkin », leur habituel café.

— Eh ! bien, fait le Gascon, cette nuit de noces ?... Combien de fois ?...

— *Oune*, répond l'Espagnol. Et toi ?

— Quatre ! triomphe notre Gascon.

Une semaine après, à la même table de café.

— Ça va toujours, les amours ? Combien ?

— *Oune*, répète le fils des sierras aragonaises.

— Moi, deux, avoue, modeste et sincère, l'enfant de Gascogne.

Un mois plus tard :

— Oh ! tu sais, moi, le mariage, *(toustem bourit, toustem bourit)*, toujours du bouilli,

bref, ça ne m'inspire plus... Plus rien, mon cher !... Mais toi ?

Et l'Espagnol :

— *Oune* !

MÉPRISE

C'est la veille de la première communion, et Monsieur le curé donne aux petits communiants sa dernière leçon.

— Voyons, leur dit-il, vous allez, demain, faire votre première commu... ?

— Nion ! répondent en chœur les galopins.

— Bien ; mais il faut s'y préparer par une bonne confes... ?

— Sion !

— Parfait. Et, pour faire une bonne confession, il faut avoir une excellente contri... ?

— Tion !

— Et, si vous ne l'aviez pas, vous seriez de grands cou... ?

— ...illons !

— Mais non, petits misérables, de grands coupables, coupables !...

LE BAL DES CENT ROBES

Son commerce de vins et de fourrages et, pour mieux dire, la guerre ont fait la fortune de M. Ladournasse.

Et, maintenant, rien n'est trop beau, rien n'est trop cher pour M. Ladournasse, nouveau riche.

L'été dernier, il le passa à Biarritz.

Dans le palace où il était descendu, M. Ladournasse entendit soudain parler du Bal des Cent robes, qu'un astucieux couturier parisien organisait au Casino. Et cela parut l'exciter énormément.

Il s'informa du jour et de l'heure, car il ne lisait guère les journaux (d'aucuns assuraient que M. Ladournasse ne savait pas lire, mais ils devaient exagérer), revêtit son smoking,

paya cent francs d'entrée, deux cents francs de souper et fit semblant de s'amuser.

Le Bal des Cent robes fut, sinon amusant, du moins fort brillant. De professionnelles beautés s'y disputèrent les primes octroyées par l'astucieux couturier parisien et le jazz jasa, ou plutôt tonitrua sans répit.

Mais cela s'éternisait. Sur le coup de trois heures du matin, M. Ladournasse, qui suçait des pailles au buffet, prit à part un maître d'hôtel :

— Vous qui êtes de la maison, vous devez savoir ça. A quelle heure qu'elles se foutent à poil, les poules ?

— Monsieur veut rire...

— Ah ! ça, mille dieux, ce n'est donc pas le bal des sans robes ?... Je suis volé, je suis volé !...

« TIBI, JEANNETTE ! »

Le curé de Pléhaut croit — avec raison, le brave homme ! — qu'il n'est pas de bon repas

si ne le couronne et l'illumine, flamme et fleur, un verre d'armagnac. Aussi, sa servante n'a-t-elle garde d'oublier, après les grâces, de lui servir la liqueur dorée qui sent la violette et la pierre à fusil

Le curé de Pléhaut la hume avec délices, longuement, puis, comme il a bon cœur, autant qu'estomac parfait, il dédie son plaisir à la gouge et ne manque jamais de lui dire :

— *Tibi*, Jeannette !

Jeannette n'entend point le latin. Mais ces *tibi* réguliers et même bi-quotidiens finissent par l'inquiéter.

Elle épanche son inquiétude dans le sein de ce pendard de forgeron :

— Je ne sais ce qu'a notre maître, mais, chaque matin et chaque soir, après son dîner et son souper, il me dit : « *Tibi*, Jeannette ! »

— Il vous dit ça, vraiment ?

— Oui, et je voudrais bien savoir ce que cela signifie...

— Malheureuse !... Comment, vous ignorez ?... *Tibi*, dans le langage de ces messieurs prêtres, ça signifie : « Tu es enceinte ! »

— Oh !...

Le soir même, le curé de Pléhaut, s'étant

gargarisé d'une gorgée d'armagnac, porte à la servante son brinde habituel :

— *Tibi*, Jeannette !

— *Tibi ?...* Ah ! oui, *tibi ?...* Polisson de curé que tu es ! *Tibi*, toi ! *Tibi*, ton père ! *Tibi*, ta mère ! *Tibi*, tous les tiens !... Et si, moi, je suis *tibiée*, ce ne peut être que par toi !...

LA PLUS BELLE GASCONNADE

Le Gascon n'est pas vantard, quoi qu'on en dise à Marseille et quoi qu'on en pense à Paris. Du moins, il ne l'est plus. Tant pis !

Peut-être l'était-il encore quand il inventa cette fantastique légende des « Mégalomanes de Pépieux » — dans Pépieux, il y a : pieu — que je rapporterai telle qu'on me la conta jadis.

En ce temps-là, donc, vivait en Aragon une jeune princesse belle comme le jour, plus riche que la mer et plus puissante que le roi de France. Le prince son père eût bien voulu

la marier. Elle-même n'avait point d'autre désir, et vous pensez que les prétendants ne manquaient pas. Mais ils fuyaient tous, abandonnant beauté, puissance et richesse, dès que les médecins de la cour les avaient prévenus, sur l'ordre même de la princesse — car elle était honnête — d'une certaine particularité qui faisait d'elle une femelle redoutable pour le mâle le plus entreprenant. Elle était, à ne vous rien celer, dotée d'une conformation... comment dire ?... tellement vaste que la trompe d'un éléphant des Indes s'en fût trouvée humiliée.

Et les ans passaient, et la princesse désespérait de découvrir un époux à sa mesure.

— Parbleu ! dit, un jour, un voyageur, il n'est qu'un endroit au monde où l'on puisse dénicher cet oiseau rare : c'est à savoir, à Pépieux, en Gascogne !

Aussitôt, la jeune princesse décida de se mettre en route et, suivie d'une nombreuse escorte, passa les Pyrénées. On descendit la vallée de la Gimone.

A mesure qu'avançait la caravane, montait jusqu'à elle la réputation des hommes de Pépieux.

Ces hommes-là recueillaient l'admiration universelle pour ce qu'ils possédaient, à peu près tous, un organe excessif, démesuré, phénoménal... un organe que tel illustre maître du barreau devait, plus tard, désigner par cet euphémisme : « la clé des générations futures ».

A Pépieux, la princesse d'Aragon se fit désigner la famille qui s'enorgueillissait de perpétuer les plus beaux spécimens d'une si précieuse espèce.

Comme elle approchait de la maison qu'on lui avait indiquée, elle aperçut un jouvenceau gaulant des noix avec sa... « clé ».

— *Caramba!* s'exclama la princesse, qui avait reçu une excellente éducation.

Et elle se mit à questionner le gauleur de noix.

— C'est très pratique, dit-il, avec simplicité. Je risque seulement de casser quelques branches en tapant trop fort, et tout le dommage est pour l'arbre... Mais, ajouta-t-il, si vous voyiez mon frère!...

— Menez-moi voir votre frère, vite!

Et les yeux de la belle princesse lançaient des étincelles.

Le frère labourait. Mais il ne s'était point

mis en peine d'attelage et de charrue. Le soc, c'était sa... « clé ». Et la « clé » aussi aiguë que rigide ouvrait un sol granitique, faisant voler en éclats mottes et cailloux.

— *Bietdaze!* cria la princesse, qui avait le don des langues.

— Ah ! madame, dit le laboureur modeste, si vous voyiez mon frère aîné !...

— Où est-il ? Vite, courons à sa rencontre !...

Le frère aîné se prélassait dans les verts pâturages qu'arrose la Gimone. Mais, quand la princesse et sa suite atteignirent la rivière, il était sur la rive opposée et nul pont ne s'offrait à la vue.

— Qu'à cela ne tienne ! fit le guide : mon frère est un adroit pontonnier.

Il fit un signe et l'aîné des Mégalomanes de Pépieux abattit sa « clé » sur le lit de la Gimone, et la princesse d'Aragon et toute sa suite franchirent sans peine cette passerelle improvisée.

La princesse ne ménagea point ses compliments au pontonnier. Mais c'est, dit-on, le laboureur qu'elle choisit pour époux.

Et celui-ci laboura si bien qu'ils eurent de nombreux enfants.

Mais la robuste race des « Mégalomanes

de Pépieux » est à jamais éteinte, hélas ! Et chacun, en Gascogne, vous le confirmera. Car, je vous le dis, en vérité, le Gascon n'est pas vantard...

PURISME

Au café Daroles.

Deux jeunes membres de la Société Archéologique de Gascogne disputent sur le point de savoir quelle forme est la plus correcte, de : « Garçon, donnez-nous à boire ! » ou de : « Garçon, apportez-nous à boire ! »

M. Barada, pris pour arbitre, tranche ainsi le débat :

— L'une et l'autre manière sont impropres dans votre bouche. C'est : « Garçon, menez-nous boire ! » que vous devriez dire.

MILLEDIOUS !

Franceset, l'aubergiste de Saint-Jean-Poutge, ne savait d'autres prières que les « paters d'Espagne ». On appelle ainsi, en Gascogne, les jurons, dont le plus fréquent est *mille dieux*, qui se prononce : *milledious !*

Il est de fait que Franceset abusait des *milledious !* Sur un ton qui n'était plus celui du badinage, son curé le fit observer à l'aubergiste, quand celui-ci, la veille de Pâques, se présenta au confessionnal :

— Je serai, si vous persistez dans vos déplorables habitudes de langage, obligé de vous refuser l'absolution.

— Ah ! ça, *milledious !* vous comprenez pourtant, vous, monsieur le curé, que je dis ça, comme ça, sans malice...

— Oui, mais, vous voyez, vous persévérez dans votre péché. *Perseverare diabolicum...*

— Je n'entends rien à votre latin, moi, *milledious !...*

— Encore !... Tant pis pour vous, je vous ai prévenu : vous n'obtiendrez pas de moi le pardon de vos fautes !...

Franceset était fort marri. Car nul, à cette époque, ne pouvait, à Saint-Jean-Poutge et ailleurs, manquer à la communion pascale sans se faire remarquer. Et l'aubergiste tenait à conserver ses pratiques.

Il résolut donc de se présenter à la sainte table, avec les autres hommes.

Mais le curé avait prévu ce subterfuge. Et, à côté des hosties consacrées, il prépara pour notre Franceset une solide rondelle de carton qui n'avait point trouvé de place dans le ciboire. C'est avec cela qu'il le communia.

Franceset regagna sa place dans l'église.

Il mâchait et remâchait la fausse hostie et tentait de vains efforts pour l'avaler. Ça ne passait pas.

— Ah ! *milledious !* murmurait-il entre ses dents, ce sacré pacan de curé !... Il m'a f... Dieu le Père, *milledious !*

HONORAIRES

L'un des princes de la science médico-

thermale régnait, en ce temps-là, sur la clientèle de la « Reine des Pyrénées ».

Un jour, il consent à accorder à un client, qu'il a laissé mariner pendant trois heures dans sa somptueuse salle d'attente, une audience de cinq minutes.

Consultation rapide. Le grand docteur indique à son malade une source quelconque et le congédie.

Plusieurs jours se passent. Le malade achève sa cure et n'a pas lieu de s'en trouver satisfait.

Avant son départ, il écrit au docteur un billet de remerciements et y joint une pièce de vingt francs, estimant qu'il paie largement une visite qui avait été si brève et si peu féconde en heureux résultats.

Ce ne fut point l'avis de l'Hippocrate qui, apercevant son visiteur sur les allées d'Étigny, l'aborda pour lui dire :

— J'ai reçu votre mot et ce qui l'accompagnait. Mais vous avez dû faire erreur. Sans doute envoyez-vous cette étrenne à mon domestique, et vous avez oublié mes honoraires ?

— Nullement, docteur, nullement. Vous avez mal compris ou plutôt je me suis mal

expliqué. Dans mon offrande il y avait quinze francs pour le domestique et cent sous pour vous !

CONDOLÉANCES

M. Justumus vient de perdre sa belle-mère.

Il croise, rue du Pouy, M. Calvetou qui s'empresse de lui présenter ses condoléances.

— C'est dur, n'est-ce pas, monsieur ?

— Dur ? monsieur... C'est presque impossible !

LA MÊME INITIALE

La bonne vieille grand'mère, la *maméto*, son nez chaussé de lunettes grossières, passe son temps, assise sous le grand ormeau du patus, à « marquer » le linge de ses petits-enfants.

Mais, comme elle ne sut jamais son alphabet,

la bonne vieille, elle brode éternellement la seule lettre dont les contours lui soient familiers, la première de l'abécédaire : un A.

Comme une jeune voisine, fraîche émoulue « des écoles », paraît s'étonner de cette uniformité :

— Mais oui, dit-elle, tous les prénoms de mes tout petits commencent par un A : Arnest, Arsule, Adouard... Il n'y a que ce fripon d'Auguste, le dernier venu, qui, pour me faire perdre mon fil, s'est affublé d'un O.

LE « BROUQUET »

Poucette, le vieux conteur de Duhort-Bachen, dans les Landes, contait celle-ci à Xavier de Cardaillac.

Le curé de Bahus-en-Tursan avait invité à dîner deux de ses confrères, négligeant de convier son ami le curé de Renung, grand faiseur de méchants tours. Pourtant, ils avaient ensemble acheté une pièce de vin

blanc de Portets, comme vin de messe, et la barrique, qu'ils n'avaient pas encore partagée, était au presbytère de Bahus.

Furieux d'avoir été mis à l'écart, le curé de Renung résolut d'aller à Bahus, sous le prétexte de goûter le vin acquis en commun.

Sur le seuil de la cuisine, il se heurte à Jeanneton, la gouvernante. Les convives, qui l'avaient vu venir, s'étaient prestement éclipsés.

— Où est monsieur le curé ? demanda-t-il à la servante.

— Oh ! pôvre, il est parti en campagne du côté de Saint-Loubouer, et je crois bien qu'il ne rentrera pas avant la nuit.

— Alors, Jeanneton, c'est pour vous que vous avez mis à la broche cette superbe poularde ?

— Oh ! ne m'en parlez pas, monsieur le curé ! La maladie s'est jetée sur notre basse-cour. Comme cette poule devenait triste, je l'ai tuée et je la fais cuire de peur qu'elle ne se perde.

— Tant pis, tant pis !... Et ce vin de Portets, est-il bon ? Je suis venu pour le goûter, avant que nous le partagions.

— La barrique n'est pas encore percée, monsieur.

— Avez-vous un foret ?

— Oui, monsieur le curé en a un dans son tiroir.

— Eh ! bien, allez le chercher et apportez une bouteille : je vais mettre le fût en perce.

Ils descendirent ensemble à la cave.

Le curé de Renung fora la barrique, emplit la bouteille, puis :

— Diable ! s'écria-t-il, j'ai oublié le *brouquet !*

Le *brouquet,* le fausset, en Gascogne, c'est un bout de bois pointu avec lequel on bouche le trou fait dans une futaille.

— Jeanneton, ajouta le curé de Renung, mettez donc votre pouce sur l'ouverture. Pendant ce temps, je cours affûter un bout de bois et je reviens dans quelques minutes...

Et, tandis que Jeanneton, accroupie, empêchait le vin de couler, le curé remontait quatre à quatre l'escalier de la cave, arrachait de la broche la belle poularde cuite à point et, après l'avoir enveloppée dans des journaux, l'emportait sous sa douillette.

Il allait sortir quand il avisa, pendus à des patères, les chapeaux des trois curés que sa

venue avait fait s'enfuir. Il les embrocha à la place de la poularde et remonta le mécanisme. Puis, à pas de voleur, il se sauva.

Cependant que Jeanneton, impatiente de sa trop longue faction, criait du fond des abîmes de la cave :

— Moussu curé ! Moussu curé !...

Ce ne fut pas celui de Renung qui lui répondit.

Car il était déjà loin, heureux comme un renard qui aurait pris une poule.

LES BATARDS DU CURÉ

Le curé de Bahus, avait pour voisin celui de Damoulens, l'abbé du Pin, de souche noble et de mœurs austères. Avec ce dernier, les petites Landaises qui avaient fêté Pâques avant le Carnaval — et elles étaient quelques-unes, les bougresses ! — trouvaient mauvais accueil quand sonnait l'heure du baptême. Il leur notifiait par sa gouvernante qu'elles eussent à présenter leurs nouveau-nés à son confrère de Bahus.

Mais le confrère de Bahus fut bientôt débordé. Pourtant, il n'osa s'en plaindre à l'abbé du Pin qui lui inspirait crainte et respect.

Un jour que ses fonts baptismaux avaient été pris d'assaut, il sauta sur sa vieille jument et se précipita, prêt à tout esclandre, vers le presbytère de Damoulens.

Mais, arrivé là, il n'osa affronter son terrible confrère et se contenta de dire à la servante :

— Hoù ! Mariannette, faites entendre, je vous prie, à votre maître, que je suis bientôt fatigué de baptiser ses bâtards !

LES CHAMPIGNONS

Le docteur Daguzan venait de faire la tournée de ses malades.

A l'orée du bois de Saint-Caprais, il aperçoit un ramasseur de champignons qui avait fait ample cueillette. Un plein panier alourdissait son bras.

— Méfiez-vous, brave homme, dit le méde-

cin, il y a, cette année, force champignons vénéneux, et c'est un poison mortel.

— Pas pour moi, répond l'homme. Car, certes, ce n'est point pour les manger que je viens de les cueillir.

— Et pourquoi donc, alors ?

— Hé ! pour les vendre à Gimont..., aux fainéants de la ville !

ALLIAGE

Maître Ransan, que le Tout-Auch avait surnommé « l'avocat des oiseaux », se piquait de littérature, de poésie et de bel esprit.

Un jour, sur le cours d'Étigny, ses familiers s'entretenaient du prochain mariage de Mlle d'Engachies et de M. d'Ensuin.

— Il paraît qu'il est fort riche ?

— Oui, cousu d'or. Et sa fiancée, dit-on, lui apporte beaucoup d'argent.

— Mais alors, murmura l'avocat des oi-

seaux, ce n'est plus une alliance : c'est un alliage !

APRÈS VOUS...

Chignolle et Bourtoumiu s'en vont dîner à l'Hôtel Laverdure.

Ils s'y présentent fort tard, ayant gaspillé leur temps à s'offrir des apéritifs.

— Il ne me reste pas grand'chose, leur déclare l'hôtelier : une caille et une bécasse... Je ne compte pas les foutaises.

— Servez-nous d'abord les foutaises, et n'oubliez pas la bécasse et la caille.

Les deux oiseaux arrivent sur le même plat.

— Servez-vous, monsieur Chignolle.

— Après vous, monsieur Bourtoumiu.

— Non, non, je n'en ferai rien : après vous.

Bourtoumiu ratisse la bécasse et la fait rouler dans son assiette.

Chignolle grignote sa caille en grommelant :

— Il y a, murmure-t-il, des gens sans éducation, des malappris...

— Enfin, éclate Bourtoumiu, qu'est-ce que vous avez à « marronner » ainsi ? Si vous vous étiez servi le premier, qu'auriez-vous pris, voyons, dites un peu ?

— J'aurais pris la caille, moi ! riposte Chignolle.

— Eh ! bien, vous l'avez. De quoi vous plaignez-vous ?

UN BOUFFON

Le bouffon de la reine Élisabeth, qui avait, comme tous ses pareils, son franc-parler, était originaire de Gascogne. C'est dire qu'à sa franchise il joignait beaucoup d'esprit.

Or, il fut longtemps, en raison de ses paroles piquantes et hardies, sans oser paraître devant la Reine.

Il en obtint licence enfin et, quand la princesse le vit venir, elle lui dit :

— Eh ! bien, ne nous venez-vous pas encore reprocher nos fautes ?

— Non, madame, répondit le bouffon; ce n'est point ma coutume de discourir des choses dont tout le monde parle.

***

VANTARDISE

Sa fortune à la Cour avait pris naissance d'une façon bizarre.

Il venait d'arriver des bords de la Garonne quand, passant devant les galeries du Louvre, il s'écria :

— Cadédis ! ceci me plaît. Quand je vois le devant de cette maison, je crois voir le derrière des écuries de mon père !

Ce trait fut rapporté au Roi qui en rit beaucoup et désira connaître aussitôt notre Gascon.

***

PRÉFÉRENCE

C'est lui qui répondit, un jour, à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il pensait d'une dame superbement vêtue, mais fort laide :

— Je trouve la housse préférable au cheval.

***

AVANT OU APRÈS ?

La liberté de ses propos lui avait, on le pense bien, attiré de nombreux ennemis.

Un jour, il vint trouver le Roi :

— Sire, lui dit-il, l'un de vos courtisans a menacé de me tuer.

— Va, va, répliqua le Roi, s'il attente à ta vie, je le ferai mourir.

— Il serait bien plus à propos, repartit notre bouffon, que vous le fissiez mourir avant qu'il y attentât !...

AH ! SI C'ÉTAIT DU VIN !

Poulite est un réformé de guerre.

On le réforma parce qu'il était poussif.

Il était devenu poussif à force de fumer et de boire.

Aussi, maintenant, est-il au régime. Mais le vieil homme s'insurge souvent contre le nouveau régime et il ne faut rien de moins que la sévère surveillance de sa femme pour empêcher Poulite de sacrifier à ses anciens dieux. Encore cette surveillance est-elle parfois en défaut.

Un soir qu'il rentre de la foire de Samatan, saoul comme toutes les grives de l'Armagnac, Poulite est rudement houspillé par son cerbère enjuponné :

— Si c'est raisonnable, de se remettre dans des états pareils !... Boire, recommencer de boire !... Regarde notre âne : quand tu le mènes au vivier, est-ce qu'il prend au delà de sa suffisance, lui ?

Alors, Poulite :

— Bourrique tu es, ma femme !... L'âne se rationne parce que c'est de l'eau qu'on lui

donne à boire... Ah ! si c'était du vin, tu verrais !...

LIÈVRES ET CHASSEURS

M. Floris revient de la chasse. Il s'arrête devant la « boutique » du forgeron d'Aubiet.

— Hé ! donc, monsieur, vous avez vu *la* lièvre ?

— Pas aujourd'hui, non.

— Eh ! bien, moi, monsieur, j'en ai tué *une*, hier. Oh ! mais, ce qui s'appelle *une* lièvre ! *Elle* pesait huit livres, par ma foi !

— Oh ! pôvre, avant-hier, dit M. Floris, j'en tuai *une*, moi, qui pesait douze livres, sans mentir.

Le forgeron se gratte la tête et, tout penaud :

— Saquéla ! moussu Floris, je regrette bien, tenez, d'avoir parlé le premier.

L'ARRIVÉE A PARIS

Jean Casenave, devenu traiteur illustre, quand il vint à Paris du fond de son Béarn, avait décidé que la Grand'Ville qui succomba devant la messe de son aïeul Henri IV se laisserait plus facilement encore amadouer par une sauce, une sauce béarnaise, bien entendu.

Mais quand il débarqua, lui et ses casseroles, de la gare d'Austerlitz, et qu'il fut projeté dans le tourbillon parisien — à quoi ne l'avait guère prédisposé le paisible trantran de la paloise rue Tran — il pensa devenir fou.

Puis, il se ressaisit.

— Ce n'est pas moi, songea-t-il, qui suis fou, *biban!* Ce sont ces agités...

Puis, ayant modifié son plan d'attaque, il conclut :

— Je les aurai, jusqu'au rognon!... Dussé-je, pour apaiser leur fièvre de vitesse, ne leur servir que des escargots et des bouillons de tortue!...

LE CHIEN ABOIE

Le Victorien, du Coucut, et son vieil ami le Janicot, du Mouna, se rencontrent à la foire de Samatan. Ayant vidé force « panachés » au café Barthe :

— Té ! dit le Victorien, il faut que tu viennes, dimanche, goûter la soupe de la bourgeoise... On tordra le col à un poulet, on fera griller une tranche et nous arroserons le tout de quelques verres d'armagnac, du vieux... La vie est la vie. Il faut bien, de temps en temps, se donner quelque bon moment...

Invitation acceptée.

Le dimanche matin, le Janicot arrive devant la borde de son ami, pousse le « clédon » de la cour, mais n'ose avancer d'un pas. Le chien du Victorien, le Céset, aboie furieusement à ses mollets, les crocs menaçants.

— Va donc, va ! lui crie son ami. Tu sais bien qu'un chien qui aboie ne mord jamais !

— Je le sais, par ma foi ! Mais es-tu sûr qu'il le sache, aussi, lui ?...

UNE BRAYETTE

Le Battiste, de Panossac, fut fait prisonnier devant Verdun.

Un éclat d'obus lui avait labouré le ventre et on le recueillit à l'ambulance allemande où un toubib à large figure rougeaude l'opéra. Son travail achevé, le doktor s'écrie :

— Herr Gott ! et mes lunettes !

Il les avait oubliées dans les tripes de ce pauvre Battiste. Nouvelle opération. Il venait de recoudre la peau du patient :

— Diable ! mon mouchoir ! j'ai oublié mon mouchoir !

Il ouvre encore le Battiste, puis le referme :

— M... ! hurle-t-il en espéranto, voilà que j'y ai laissé mon briquet, à présent.

Et il fallut découdre, une fois de plus, le ventre du malheureux.

Celui-ci se soulève à demi sur l'oreiller et, d'une voix tranquille :

— Faites excuse, monsieur le major, dit-il. Mais, si ça doit continuer ainsi, ne croyez-

vous pas qu'il serait préférable de me faire une brayette, avec des boutons ?...

DANS LE JOURNAL

Pierret de la Cloutasse, cette prime, éprouva des malaises : manque d'appétit, bouche mauvaise, langue chargée, maux de tête, et un gargouillement dans l'estomac, à croire que M. Miquèu y avait installé sa batteuse.

— Allez donc boire les eaux de Barbazan, lui conseilla la Matelote; cela vous chassera les humeurs !

Les fenaisons faites, Pierret attelle la cavalotte et, en avant tous deux, sur la route de Montréjeau.

A Barbazan, il arrête une chambre à l'*Hôtel des Pyrénées*, chez M. Lafitte. Le premier soir, à peine était-il endormi qu'une coliquasse du diable le réveille et le tire du lit.

Et donc, où s'accamper ? Et ça pressait, hé !

— Pourtant, outrrre, grommelait Pierret, je n'ai pas encore bu de ces fameuses eaux... C'est, sans doute, le grand air qui m'a purgé Quelle purge, *saquéla !*

Et le pauvre homme ne savait où se poser.

A la guerre comme à la guerre ! Il avise un journal, l'étend sur le parquet, et... bou Diou ! que ça soulage !... Puis il cache le paquet au fond de la cheminée et se rendort.

Le lendemain soir, M. Lafitte, l'hôtelier, l'attendait sur le seuil, visiblement courroucé.

— Ah ! ça, Pierret, je sais bien, dit-il, que vous êtes venu ici pour c... ! Mais non, cependant, pour mettre ça dans un journal et le fourrer dans ma cheminée, salopard !

— Allons, allons, monsieur Lafitte, ne vous fâchez pas... Voyons, monsieur, voyons, vous croyez encore, vous, à ce qu'on met dans les journaux ?...

ROQUELAURE

Le duc de Roquelaure, Gascon notoire, fut, sa vie durant, un furieux coureur de cotillons.

Il disait, un jour, à la Cour, qu'il n'était, à sa connaissance, que trois honnêtes femmes.

La Reine ayant demandé à connaître nommément ces trois vertus :

— Votre Majesté est la première, répondit le duc; ma femme doit être la seconde. Mais dispensez-moi de vous désigner la troisième. Laissez-moi une porte de sortie pour me sauver et ne me point brouiller avec toutes les femmes. Car je veux laisser à chacune l'illusion de se croire cette troisième.

UN DISCIPLE DE RABELAIS

Le poète gascon Dastros (1594-1648) était un modeste vicaire de Saint-Clar de Lomagne. On trouve dans ses œuvres une curieuse pièce, intitulée *Las noços d'un capéran* (les noces d'un curé) dont nous traduisons quelques passages.

Le vicaire-poète célèbre l'installation d'un nouveau curé en la paroisse de Saint-Clar. Il lui rappelle qu'il lui est interdit de choisir une fiancée parmi ses jolies paroissiennes; il lui recommande de ne les toucher que *dab lou digt*, du bout du doigt :

Je sais bien que vous en voudriez une
Et que vous la courtiseriez
Comme un oiseau qui fond sur sa proie...

Mais le nouveau pasteur se contentera, pour toute épouse, de son bréviaire :

Aussi ne vous faut-il avoir de crainte
Que le bréviaire vous fasse mal,
Aucune moquerie, aucune blessure,
Ni qu'il vous mette dans la tête
Le désordre que l'on connaît trop bien,
Ni qu'il vous y plante quelque corne.

Le pauvre bréviaire ne mord
Ni ne rue; il est comme un mort.
Il ne donne point de coups de pieds.
Baisez-le en haut, baisez-le en bas,
Jamais il ne vous mordra.
Il n'en serait peut-être pas ainsi de la femme.

Faites coucher toute la nuit
Votre bréviaire dans le lit :
Croix de paille s'il dit un mot
Quand même nul ne le feuilletera;
Au contraire, la femme s'ennuiera
Si elle n'est un peu caressée.

Et cette dernière adjuration :

Dieu vous a donné les habitants
De ce lieu pour paroissiens,
Au nom et en qualité de brebis.
Bon pasteur, gardez-vous bien
De les faire devenir moutons
Avec des cornes sur les oreilles!

Le curé de Meudon avait des disciples en Gascogne...

MORT OU VIF ?

Les gens de Pessan, après une mission du Père Mortera, avaient résolu d'ériger un calvaire sur la place de l'Église.

Ils s'en allèrent solliciter un sculpteur de Toulouse pour avoir un Christ digne de leur paroisse.

Le prix convenu, l'artiste dit à ses clients :

— Comment faudra-t-il représenter votre bon Dieu ? En vie, à l'agonie, ou mort ?

— Hé ! concédèrent les Pessanais, cela vous regarde. Fabriquez-le, monsieur, comme il vous plaira.

— Point du tout, c'est à vous de choisir. Car, lorsqu'il sera fait, il ne sera plus temps de le changer.

— Nous n'avions point songé à cela. Mais bah ! faites-le donc agonisant. Si les paroissiens de Pessan ne sont pas satisfaits, eh ! bien, ils seront toujours à temps de lui donner le coup de grâce !

LE MIRACLE

Un matin, Pierrinou rencontre son curé :

— *Adiousias*, monsieur le curé.

— Adieu, Pierrinou ! Ça va comme tu veux, dans ton ménage ?

— Oh ! oui, certes, monsieur. La Pierrine est une fameuse ménagère. Elle travaille, sauf votre respect, autant que notre bourrique. Elle s'entend comme pas une à faire la garbure. Mais...

— Mais ?...

— Il y a une toute petite chose qui me tracasse : voilà six mois à peine que vous nous avez mariés, et elle m'a déjà donné un petit Pierrinou !

— Oui, mon ami, oui, dit le pasteur débonnaire. C'est vrai, mais cela, vois-tu, c'est un miracle. Tu vois bien que, même de notre temps, un miracle est toujours possible.

— Un miracle, un miracle.... Écoutez, monsieur le curé : certainement, vous vous y connaissez mieux que moi en miracles. Figurez-vous donc que, ce dernier mois de septembre, j'étais à la chasse, du côté de Lescar, avec Bernat, Caddetou et quelques autres. Tout à coup, un lièvre me part entre les jambes. J'avais le fusil en bandoulière. Je m'en saisis vivement, j'épaule, et... j'avais à peine eu le temps de presser sur la gâchette que mon lièvre tombait, foudroyé.

— Pardi ! encore un miracle, Pierrinou, encore un miracle !

— Oui, monsieur, un miracle, oui, c'est bien possible... Mais vous ne m'ôterez pas de l'idée, voyez-vous, que quelqu'un avait tiré avant moi !...

LES NOUVELLES DE L'ARRIÈRE

A Auch, pendant la grande guerre.

Ils sont trois, assis sur un banc de la Porte-Neuve : l'un bancroche, l'autre vieux et le troisième *pèc*.

— Hé bé !... cette guerrasse ?

— Ah ! *saquéla !*

— Moi, je sais quelque chose, mais il ne faudrait pas le répéter...

— ? ? ?

— Il me l'a dit le cousin de mon beau-frère qui est resté, deux ans, valet de chambre d'un député, à Paris...

***

Au marché de la place aux Herbes.

Deux revendeuses s'entretiennent, elles aussi, de la « guerrasse ».

— Bou Diou ! Et qui t'a dit ça ?

— Elle me l'a dit la femme d'un gendarme. Son homme porte, chaque jour, des lettres au commandant d'armes. Comprends-tu ? Il doit savoir ce qu'il y a dedans, ou personne ne le sait...

***

Au café Daroles :

— *Céci, moun amic,* je l'ai entendu *à* dire par un marchand de vin de Rivesaltes qui a connu le Joffre, du temps que son oncle il était avec celui-ci au collège de Perpignan...

***

Sur un seuil, à la vieille Pousterle :

— C'est la drolle qui s'est placée à Paris et qui a fait le voyage avec un soldat qui avait été blessé du côté des Éparges. Ah ! celui-là en savait, té ! sur les Dardanelles !

Et si je voulais répéter tout ce qu'il lui a dit, à la Maria !...

INSOMNIE

A l'hôtel Lasbats, un voyageur fatigué cherche en vain le sommeil. Dans la chambre contiguë, un cliquetis régulier, monotone, obsédant se fait entendre et l'empêche de fermer les yeux.

N'y tenant plus, il sonne le garçon de nuit :

— Garçon, dit-il, priez donc la dactylo d'à-côté de cesser, à une pareille heure, de taper sur sa machine.

— Il n'y a pas de dactylo, monsieur.

— Pas de dactylo ? Mais alors...

— Ecoutez, monsieur, je vais vous dire : c'est un veuf...

— Un veuf ?

— Oui, un veuf... qui porte des manchettes en celluloïd...

SIGNALEMENT

Un Navarrais était venu travailler à la ligne d'Auch à Eauze. Mais, si invraisemblable que cela puisse paraître, les travaux prirent fin et notre hidalgo fut bientôt sans ouvrage et sans ressources.

Il invoqua la Madona, comme font tous ses compatriotes, et elle lui envoya une fameuse inspiration.

Un jour, sur la placette d'Averon, il se mit à tourner, à tourner, en s'écriant : « Je pars pour le ciel ! je pars pour le ciel ! »

— Il part pour Mathalin ou pour Saint-Luc, opinèrent les bonnes gens, car il est *pèc !*

Comme il allait sortir du village, en répétant sa phrase insensée, une pauvre vieille l'arrêta :

— Hep ! l'homme, puisque vous allez au ciel, pourriez-vous porter de mes nouvelles à mon défunt ?... Je vais même vous charger, si cela ne vous gêne pas, d'un petit colis.

Le Navarrais prit le panier qu'on lui tendait et dans lequel la vieille avait fourré de quoi faire un bon dîner, puis il s'apprêta à décamper.

— Attendez, brave, supplia la mamette,

montrez un peu votre figure, que je puisse vous reconnaître quand vous reviendrez du ciel... Approchez, je vous prie, car j'ai la vue basse...

L'Espagnol met bas sa culotte et dévoile... l'opposé de sa figure.

— Bien, bien, dit la vieille, maintenant je vous reconnaîtrai. Je vois que vous avez des joues rondes, une forte moustache et un nez fort long !

LE MUET

Il y a quelques années, on voyait, chaque dimanche, sur les marches de l'église Saint-Orens, un pauvre homme accroupi, qui tendait aux passants une sébile et leur montrait un écriteau où l'on pouvait lire :

BONNES GENS
AYEZ PITIÉ
D'UN
PAUVRE MUET !

M. Sarrolardit, sortant de la première messe,

jette un gros sou à l'infirme, le contemple un instant et lui demande :

— Il y a longtemps, brave homme, que ce malheur vous est arrivé ?

— Ne m'en parlez pas, mon bon monsieur ! répond le muet. Il y aura trois ans aux Pâques prochaines, là !

COMBIEN SONT-ILS ?

Monsieur Despaux dit, un matin, à son voisin, M. Palanque :

— Voyons, à votre estimation, combien sont-ils, les cocus, dans la ville d'Auch ?... Sans vous compter, bien entendu !

— Comment, sans me compter ? Que prétendez-vous insinuer, monsieur Despaux?...

— Oh ! monsieur Palanque, croyez bien que je n'ai pas voulu vous offenser... Mais, puisque vous êtes si susceptible, je répète autrement ma question : En vous comptant,

combien y en a-t-il, de cocus, dans la ville d'Auch ?...

DEVANT LE MAIRE

Un couple se présente devant M. le maire, à la Maison commune.

La mariée est jolie et le marié est ivre.

Le maire dit au marié :

— Revenez donc demain, quand vous serez un peu moins mouillé et que vous aurez toute votre raison raisonnante.

Le couple se représente, le lendemain.

La mariée est encore plus jolie et le marié encore plus ivre.

— Eh ! quoi, dit le maire à la mariée, n'avez-vous point honte de conduire à la Maison commune un homme saoul à ce point ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur le maire ! Allez, je suis bien malheureuse ! Quand il n'a pas bu, il refuse de venir...

COMMODITÉS

En 1714, la reine d'Espagne, Élizabeth Farnèse, seconde femme de Philippe V, venant d'Italie, traverse la Gascogne pour aller rejoindre son royal époux, avec une suite de cent cinquante personnes.

Le cortège s'arrête à Aubiet, où l'intendant de la généralité prescrit d'envoyer « une tapisserie de haute lice ou de verdure, un fauteuil et quatre tabourets ».

Ce fonctionnaire prévoyant ne laisse rien au hasard et il complète ainsi ses instructions aux consuls d'Auch :

« Il faut que vous ayiez au moins quatre chaises percées de commodités propres pour les principales dames et quarante pots de chambre de fayence... »

Univ.-Bibliothek Regensburg

UN MARIAGE DE RIEN QUI VAILLE

Le curé de Pégulhan se plaignait que ses ouailles ne fussent point très exactes à payer le « casuel ».

Un jour, il rencontre le Séverin.

— Hé donc ! mon ami, tu ne crois pas qu'il serait temps de m'apporter quelques sous ?

— Il n'y en a guère, dans notre maison, monsieur le curé !

— Si tu te privais un peu de fumer et d'aller au café... Enfin, Séverin, songe un peu : j'ai enterré ton père : rien ! J'ai enterré ta mère : rien ! Je t'ai marié : rien !

— Ah ! parlons-en, monsieur ! Un mariage de rien qui vaille, tenez !

Tout de même, à Pâques, le Séverin porte à son curé quatre écus. Mais ils n'avaient plus cours : ils étaient du pape.

Et le curé s'en aperçut.

— Que voulez-vous, l'argent vaut la marchandise. Je vous l'ai dit, monsieur : vous m'avez fait un mariage de rien qui vaille !

RIPOSTE

Deux freluquets de Condom, essayant une Citron à l'instar des gigolos de la ville, font les farauds sur la route de la Baïse.

Dans un champ voisin, un pied-terreux sème son grain.

— Sème, sème, paysan, lui crie l'un des jeunes gens, c'est pour nous que tu sèmes !

— Vous avez peut-être raison, riposte le semeur : c'est justement, de l'avoine que je sème !

A LA VISITE

Capdeporc, cavalier de 2e classe (par protection, comme il disait à la cantine), se présente, un matin, à la visite.

Non sans trembler, car le major Lanusse (je n'invente rien) ne passait pas pour être des plus tendres envers les fricoteurs, et il voyait des fricoteurs partout.

— Et toi, qu'est-ce que tu as, couillon, couillon ?

C'était la façon familière de M. le major Lanusse (comme je vous le dis) de préluder à une consultation médicale.

— J'ai une fistule, monsieur le major !

— Bien, bien, déculotte-toi !

Le cavalier Capdeporc obtempère, se prête à l'examen et attend la sentence.

— Mais tu n'as rien dans le trou de balle !

— Bien sûr que non, monsieur le major, c'est à l'œil gauche qu'elle est, ma fistule !

— Bougre d'andouille, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt ?... Tu me laisses te peloter le cul, et puis c'est à l'œil, c'est à l'œil !...

LES ENNEMIS

Vous n'avez pas connu ça, vous autres ? Vous n'avez pas connu le temps où, de garnison à garnison, nos soldats faisaient la « petite guerre », divisés en deux camps adverses.

Les grandes manœuvres avaient lieu, cette année-là, du côté de l'Isle-d'en-Bas, dans la vallée de la Save.

La fermière du Fréchou, la Catalino, s'aperçut, soudain, qu'on venait de lui voler les deux plus belles poules de sa basse-cour.

Un bivouac de guerriers, le képi coiffé d'un bandeau blanc, était justement installé, à vingt pas, dans un pré.

— Ah ! bandits, leur cria la Catalino, en leur montrant le poing, vous êtes de fameux rapineurs. Avant-hier, il y avait ici d'autres soldats, mais d'honnêtes soldats, qui ne m'ont rien dérobé.

— Hé ! pauvre femme, répondit le cuisinier du bataillon, vous n'avez donc pas regardé notre coiffe ? Nous sommes « les ennemis », nous !...

OPPORTUNISME

L'abbé Jean-Baptiste Laffargue, né en 1797, à Vic-Fezensac, curé de Crastes de 1823 à

1866, fut un poète gascon de beaucoup d'esprit.

Il traversa gaillardement tous les orages politiques de son époque si agitée.

Comme on lui reprochait de s'être rallié à la monarchie de Louis-Philippe, il répondit :

— Que voulez-vous... *Lou Filippo qu'em pago, qu'ou canti lou Domine...* Louis-Philippe me paie : je lui chante le *Domine salvum fac regem...*

LES TROIS FIANCÉES

Il y avait une fois, à Pouydraguin, un fils de menuisier qui aimait mieux, *saquéla !* jouer de la flûte au bal que tenir la varlope à l'atelier, car il avait un poil dans la main.

— Eh ! bien, fils, quand te décideras-tu à prendre femme ? lui demandait son père.

— Je ne demande pas mieux, répondait-il, mais je voudrais choisir.

On lui offrit trois fiancées à choisir, dans la même semaine.

Le dimanche, ce fut la Lèno, la fille du forgeron, brave, vaillante, mais pas trop riche et noire comme un grillon.

— Pouh ! se dit le petit menuisier, on doit s'habituer à cette couleur. A terre noire, bon blé ! J'y songerai...

Le mardi, ce fut la Bièbe, du Janot, belle *mainade*, fraîche comme la rosée, assez riche d'écus, mais un peu boiteuse et plus quinteuse que les cinq cents diables.

— Bop ! pensa le jeune homme, pour si méchante gale que soit la Bièbe, je saurai bien la réduire. Il y a encore des manches à balai par ici ! Je vais y songer...

Le jeudi, on lui présenta la Francine, laide, sotte, mais riche à faire peur.

Le petit menuisier fut fort embarrassé.

— Pfff ! fit-il, je vais mettre leurs trois noms dans mon béret et les tirer au sort.

Ainsi fit-il.

Le premier nom qu'il ramena fut celui de la Lèno.

— Oh ! le premier coup ne compte pas. Je recommence.

Au second coup, la Bièbe !

— Pas possible, murmura le petit menuisier, j'ai dû me tromper. Je recommence.

A la fin, c'est le nom de la Francine qui sortit du béret.

— Je le savais bien, fit-il, que le sort me désignerait celui-là !

L'ENFANT TERRIBLE

La jeune Athos fut un enfant d'une précocité rare.

Il n'avait que sept ans, assure-t-on, lorsqu'un gentilhomme du voisinage, morose septuagénaire, s'avisa de dire à ses parents :

— Les enfants qui ont tant d'esprit deviennent stupides en grandissant.

— Hé ! monsieur, répartit le jeune Athos, il faut donc que vous ayez eu bien de l'esprit dans votre jeunesse !

« LOU PARRAT »

Lou parrat, en Gascogne, ce n'est pas seulement le moineau. Par une audacieuse métaphore, on y désigne aussi, sous ce nom, l'attribut du sexe fort.

Un dimanche matin, avant la messe, deux galopins avaient employé leur temps à dénicher des nids. Et le temps fut bien employé puisqu'ils rapportèrent dans leurs bérets deux couvées de pierrots frais éclos.

Ils entrent à l'église avec leur butin, qu'ils dissimulent de leur mieux, mais les oisillons, sans égard pour la majesté du lieu, s'abandonnent à leur loquacité naturelle et précoce :

— Piou ! piou ! piou ! piou !

Ce bruit n'est pas sans troubler le saint office. Le curé interrompt soudain son ministère et, se tournant, furieux, vers l'assistance :

— Que tous les hommes, crie-t-il, qui ont un *parrat* sortent de l'église sur-le-champ !

Tous les hommes obtempèrent à cet ordre.

Tous, sauf un seul, un bon vieux qui reste tranquillement assis sur sa chaise.

Comme on lui demande pourquoi il n'a pas suivi l'exode :

— Oh ! pôvre, j'ai bien un *parrat*, moi aussi... du moins, je le crois... Mais il ne chante plus depuis longtemps, l'animal !

AU SERVICE DU ROY

Louis XIII, inspectant, dans la cour du Louvre, la compagnie de ses mousquetaires, s'arrête devant un de leurs officiers, Gascon comme d'Artagnan et Tréville.

Il a découvert sur le bel habit de l'officier de fortune un de ces insectes qui annoncent ordinairement la misère.

Et, comme le Roi fait mine d'en plaisanter :

— Sire, dit tout bas le cadet de Gascogne, ne divulguez donc pas cet événement ! On croirait peut-être que je n'ai gagné que cela au service de Votre Majesté.

LA JUPE COURTE

Paulinette, en gardant son troupeau près de Pascalet qui gardait le sien, oublia de garder sa vertu et se laissa, certain soir de mai, tomber sur l'herbette.

Quelques mois après, elle s'aperçut que sa taille s'arrondissait et que sa jupe raccourcissait.

Ces deux phénomènes conjugués la rendirent songeuse.

En grand mystère, elle s'en fut consulter le *pousoè*, le devin de la Lande, qui lui dit, en clignant de l'œil et haussant les épaules :

— Cela ne sera rien, va, petite !... Tu n'es pas la première de qui la jupe est raccourcie par le devant, et tu ne seras pas la dernière... Prends courage, ton cotillon reprendra son aplomb... Mais, dis-moi, Paulinette, de combien, ma fille, es-tu enceinte ?

— D'une seule fois, donc !... Et c'est bien de trop, par ma foi !...

UN PLACET

Un cadet de Gascogne, qui avait réussi à la cour de Louis XIV et que ce souverain avait comblé de ses libéralités, se trouva passablement dépourvu, quand le grand Roi mourut, en conséquence de folles prodigalités.

Le duc d'Orléans étant devenu régent, notre cadet lui présente un placet ainsi rédigé :

« Monseigneur, je supplie Votre Altesse Royale de me laisser dans la pauvreté, afin qu'il reste un monument de l'état de la France avant votre régence. »

Le Régent écrivit au bas du placet :

« Je vous refuse absolument. »

TENTATION

Silvie, la jeune couturière, s'accusa d'avoir, en raccommodant la culotte d'un beau jeune homme, éprouvé une tentation.

— C'est horrible, cela, ma fille, prononça le confesseur, et je ne sais si je puis t'absoudre.

— Oh ! monsieur le curé, vous n'allez pas

me faire cet affront... D'ailleurs, j'avais l'intention de vous porter un petit présent...

— Enfin, passe pour cette fois.

Le soir même, Silvie déposait au presbytère un superbe pot de miel.

Le curé, plus gourmand qu'un ours des montagnes, s'apprête à se régaler de cette exquise fiente d'abeilles.

Il arrache vivement le papier qui couvrait le pot. Fureur : le pot était vide !

— Tu t'es trufée de moi, Silvie, dit-il le lendemain à la pénitente. Ce n'est pas bien, et je m'en souviendrai !

— De quoi, monsieur le curé ?

— Il était vide, ton pot de miel.

— Hé ! la culotte,... vous savez : la culotte de la tentation... elle était vide, elle aussi !

LEQUEL ?

La petite Flavie et son cousin Flavien jouent sur le pâtus, près de la borde.

Tout à coup, la fillette appelle sa mère :

— Maman !

— Quoi, *mén* ?
— Flavien, il me touche le derrière...
— Lequel ?
— Celui de devant !

LE PRISONNIER

M. Chanchus se promène sur les allées d'Étigny.

Il a oublié de boutonner sa brayette qui bâille et laisse entrevoir un pan de chemise.

— Alors, comme ça, monsieur Chanchus, observe un flâneur, vous avez libéré votre prisonnier ?

— Oui, oui... Ah ! tiens, c'est vrai... Mais, soyez tranquille : il n'abusera pas de sa liberté !

« LUCET OMNIBUS »

Autrefois, près de la Maison commune, il y avait, à Auch, une boutique de libraire. Sur

le mur, un cadran solaire était gravé et l'on y lisait cette inscription, en grosses lettres : « *Lucet omnibus* ».

Un vieux pépé de Castillon venait de débarquer de la diligence de Vic et voulait se rendre à la gare pour y prendre le train de Mirande. Mais comment trouver la gare ?

On lui conseilla d'attendre un omnibus, sur la place, et de s'y fourrer dedans.

Soudain, il avise l'inscription et, après l'avoir déchiffrée :

— Voici mon affaire ! dit-il.

Et il entra dans la boutique du libraire :

— Pardon, monsieur Lucet... il n'y aurait pas moyen de prendre l'omnibus ?...

LES PLAIDEURS

Canganit et Panlourit, deux voisins de Terraube, étaient sans cesse en procès.

Un matin d'hiver, ils se rendaient à Auch pour faire arbitrer un différend de bornage.

Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors : givre, bise, neige. Sur le chemin de la ville, nos plaideurs aperçurent un renard mort de froid. Canganit le chargea sur ses épaules, quitte à plaider avec son compère sur le partage de la peau.

— J'y pense, dit tout à coup Panlourit, si nous nous mettions d'accord sur cette pauvre bête ?... Convenons que celui de nous deux qui portera le meilleur jugement sur le renard que voilà aura gagné sa cause.

— Pardi ! tu as raison, dit Canganit; ainsi ferons-nous.

Ils allèrent donc trouver le juge et lui firent part de leur convention.

— Soit, dit le juge. Parlez chacun à votre tour. Qu'en dis-tu, toi, Panlourit ?

— Je pense, monsieur, que cette bête a mangé plus de viande crue que de viande cuite.

— Tu pourrais avoir raison. A toi, Canganit.

— Moi, je crois que ce renard a plus souvent marché pieds nus que pieds chaussés.

— Ta raison n'est pas mauvaise et tu pourrais avoir gagné le procès.

— Ah ! pardon, reprit Panlourit. Cette bête,

je crois qu'il lui est arrivé force malheurs. Mais jamais elle n'a connu pire malheur que celui d'être morte.

Panlourit eut cause gagnée.

LE BON ET LE MAUVAIS BOUT

M. Delucq, fieffé gourmand, visite le marché de la volaille, à Vic, et s'arrête devant les étals où s'alignent les oies grasses, destinées au pot de confit.

Partout, il soupèse les bêtes, et voulant se rendre compte si elles sont fraîchement tuées, leur ouvre le bec, y insère son nez et renifle longuement.

Ce manège agace la Panéchute, une revendeuse qui passe pour avoir langue bien pendue et toupet de commissaire.

— Excusez, monsieur, dit-elle au chaland, vous devez vous tromper de bout. Retournez ces oies : je suis sûre que, de l'autre côté, elles ont l'haleine plus forte !

POUR DIX-SEPT SOUS

Le Cadet d'Encagolin ne pouvait supporter que sa femme le traitât de pouilleux. Et pourtant jamais épithète ne fut mieux méritée, car le pauvre Cadet se grattait, se grattait...

Un jour de foire d'Auch, il s'en fut trouver M. Desponts, le pharmacien bien connu :

— Monsieur, peut-être en avez-vous encore, de cette poudre que vous m'avez donnée, l'an passé...

— Quelle poudre, mon ami ? Je ne me souviens pas.

— Cette poudre, vous savez bien, qui... cette poudre pour...

Et Cadet d'enlever son béret et de se gratter, de se gratter.

— Ah ! oui, j'y suis, dit M. Desponts. Alors, vous en avez encore quelques-uns ?

— Oh ! oui, quelques-uns... Moi, ils me connaissent, et nous faisons bon ménage. Ce n'est pas comme avec ma femme...

— Bien, bien.

— Ils ne sont pas aussi nombreux que l'an dernier, pour sûr, mais peut-être sont-ils plus vigoureux.

— Enfin, pour combien en voulez-vous, de cette poudre ?

— Hé ! monsieur, vous savez cela mieux que moi... Combien peut-on en tuer pour un sou?

— Pour un sou, mettez 763, ou 764... cela dépend...

— Alors donc, monsieur, dit le Cadet qui, se grattant toujours plus fort, semblait établir son compte, donnez-m'en, s'il vous plaît. donnez-m'en pour dix-sept sous !

DORS-TU?

— Toine, Toine !... Dors-tu ?
— Qu'est-ce qu'il y a ?... Que veux-tu ?
— Je te demande si tu dors.
— Pourquoi ? Que veux-tu, si je ne dors pas?
— Je veux que tu me prêtes un écu.
— Oh ! je dors, je dors !...

GASCONNADE

— Moi, chaque fois que je me mets en colère, je décapite un homme !

— Et... c'est souvent que tu t'es mis en colère ?

— Jamais.

UN BON DINER

— Combien te faut-il de poulets pour faire un bon dîner?

— Un.

— Et combien d'œufs ?

— Douze.

— Et de la saucisse ?

— De la saucisse ? Il m'en faut tout le temps !

LA MISÈRE DU ROY

Quand le Béarn apprit que le roi de Navarre était devenu roi de France, il y eut grande liesse à Pau.

Mais, à Coarraze, où le jeune Henri avait polissonné avec tous les galopins de son âge, un vieux paysan, son père nourricier, était mélancolique.

— Il est à jamais perdu pour nous, *lou nouste Henric!* gémissait-il.

Il voulut, à tout prix, le revoir. Chargé d'une besace où il avait enfermé le plus beau fromage de la vallée avec un jambon fait *à case*, il prit le chemin de Paris.

La garde qui veillait aux barrières du Louvre arrêta ce grossier vieillard qui criait, en son patois : « Je viens voir mon Henricou dont on a fait le roi de France ! »

Enfin on l'introduit dans un salon d'attente. Il y reste debout, durant trois heures d'horloge. Mais, comme on entrebâille une porte dorée, soudain il aperçoit le Roi, court à lui, bousculant gardes et seigneurs, et tombe dans

ses bras, en versant des larmes d'attendrissement : « Henricou, mon Henricou ! »

Le bon roi Henri rend caresses pour caresses à son père nourricier, puis, au grand ébahissement des courtisans, il lui fait les honneurs du palais.

Les meubles somptueux, les cristaux et les dorures ne semblent pas étonner le bonhomme.

Il demande à visiter les cuisines.

Il contemple longuement le plafond nu, hoche la tête et, d'un ton apitoyé :

— Mon pauvre Henri, dit-il, tu n'as donc pas tué le porc, l'an passé ? Tu as une bien belle maison, mais pas une pièce de lard. Comment fais-tu donc pour vivre ?...

APRÈS LE SERMON

Castagné, d'abord petit clerc, était devenu sonneur de cloches, sacristain et chantre à l'église de Duran, près d'Auch. Mais ces triples fonctions ne nourrissaient guère leur homme

et, quand il eut décroché un petit emploi à la Compagnie du Midi, il n'hésita pas entre l'église et la gare.

Sa belle-sœur, la Célina, vint l'y chercher un jour :

— Écoute, lui dit-elle, la petite fait sa première communion, dimanche, à Duran. Il faut que tu viennes dîner avec nous, et le curé compte bien que tu lui donneras un coup de main, à l'église.

Il donna surtout un coup de gueule. Depuis longtemps, les paroissiens de Duran n'avaient entendu messe si bien chantée.

Il se tint fort bien à table et se dépensa largement aux vêpres. Le *dixit* et le *laudate pueri* furent entonnés sans défaillance et sur un ton tellement haut que les chanteuses, dont le fausset n'éprouve pourtant pas de vertiges, avaient peine à grimper jusqu'à de telles altitudes.

Un jeune prédicateur monte en chaire et se met à déverser sur les bons Duranais un de ces déluges d'éloquence !... Ah ! mes amis, tout le monde dormait et notre Castagné plus profondément que les autres... Vous comprenez, le service du samedi à la gare,

les *kyries* et les *glorias*, et puis aussi le jus du sarment dont il avait entonné pas mal de verrées, avant d'entonner le *magnificat*...

Au bout d'une heure, le prédicateur terminait sur un *si soit-il* retentissant et, aussitôt, ce fut un branle-bas de chaises, un orage de toux.

Éveillé en sursaut, Castagné, qui, sans doute, poursuivait un rêve ferroviaire, se dressa subitement dans sa stalle de chantre et, à l'effarement général, se mit à hurler :

— Les voyageurs pour la ligne d'Agen, en voiture !...

LA COIFFE BLANCHE

Les Landaises sont précoces, nul ne l'ignore, et comment s'en étonner quand on sait que, dès l'âge de douze ou treize ans, on les prépare, par-dessus tout, à la danse et à la parure.

La mère de la petite Blanche avait mandé les couturières de Grenade qui devaient ensei-

gner à sa fille le rondeau et toutes les danses nouvelles, en même temps qu'elles lui confectionneraient la plus belle coiffe avec les rubans les plus seyants.

Blanche se laissait faire, avec un sourire de coin qui en disait long.

Passe une voisine, la Bistorte, comme l'on procédait à l'essayage de la coiffure.

On la consulte sur la disposition des rubans de couleur.

— Moi, opine la Bistorte, je ne mettrais pas de ruban.

— Et qu'y mettrais-tu donc ?

— Je mettrais une queue de chien par devant, une autre par-dessus et une troisième par derrière !

POUR LE FAIRE CREVER

La Justine, de Castin, qui venait de se placer à la ville, n'était pas encore très familiarisée avec la cuisine bourgeoise.

Un jour, sa maîtresse lui commande :

— Allez acheter un kilo de riz. Monsieur

l'aime beaucoup : il en mangera à midi. Demandez du bon : c'est pour le faire crever !

La Justine part chez l'épicier :

— Donnez-moi, dit-elle, un kilo de riz, et du bon, s'il vous plaît.

Puis, tout bas, l'air terrifié :

— C'est pour notre monsieur, pôvre ! Madame m'a dit, comme ça, que c'était pour le faire crever !

L'ÉCOLE DES FIANCÉES

La jeune Sidonie va se marier.

Elle est un peu nice, Sidonie, et l'on assure que son fiancé n'est pas moins nicaise.

Comme elle va sortir de l'église, le curé l'appelle en sa sacristie.

— Alors, petite, tu n'es pas émue ?

— Pourquoi le serais-je, monsieur le curé ?

— Mais... ce serait tout naturel, à la veille d'un jour pareil... Dis-moi, ta mère t'a bien instruite, au moins, de tes devoirs ?

— Quels devoirs ?

— Comment ? On ne t'a pas prévenue de ce qui t'attend, le soir de tes noces ?...

— Je ne comprends pas, monsieur le curé.

— Vraiment, petite, tu me fais pitié... Ecoute, ce n'est pas ici que l'on peut s'entretenir d'un tel sujet. Mais suis-moi au presbytère, et je te donnerai quelques conseils...

Il faut croire que la leçon fut agréable et profitable, car Sidonie paraissait ravie quand elle regagna sa maison.

Ce qui ne l'empêcha pas de faire d'amers reproches à sa mère, en lui vantant les qualités de son professeur.

La mère ne broncha pas. Mais, le lendemain, elle dit à Sidonie :

— Ton fiancé, tu le sais, vient souper, ce soir, avec nous. Va donc inviter le curé : aussi bien, il ne sera pas de trop à ce repas de famille.

Le curé se rendit à l'invitation, un peu inquiet à la vérité. Mais chacun lui fit bon visage et le sien se rasséréna.

Il était assis à la droite de la maîtresse de maison.

— Ceci est pour vous, monsieur le curé ! lui dit-elle aimablement, en lui montrant un

petit flacon qu'elle avait disposé près du couvert de son invité.

— Vraiment, madame, je suis confus de cette attention... Un cru fameux, je parie ?...

Une liqueur dorée brillait, en effet, dans la bouteillette. Autant par convoitise que par égard pour son hôtesse, le curé s'empressa d'y goûter.

Il avale une gorgée de la liqueur, mais fait une affreuse grimace et se détourne pour cracher. :

— Qu'est-ce que cette plaisanterie ?... C'est de la poison !...

— Mais non, monsieur le curé, mais non !... C'est le vin de la barrique que vous mîtes en perce, hier !

UN TRADITIONALISTE

Quand le Bramopan fut mort des méchantes fièvres, ses trois enfants durent s'accorder pour le partage de son maigre héritage.

Tout alla bien d'abord. La baraque fut

laissée au frère aîné. Le petit champ, on en fit trois parts à peu près égales.

Mais, quand il s'agit de savoir à qui reviendraient le lit, la table et la chaise qui composaient tout l'ameublement du père Bramopan, ce fut la dispute.

Benjamine des trois héritiers, la Francine, en vraie femme qu'elle était déjà, tracassière et jalouse, exigea que chaque meuble fût scié en trois parts.

Restait l'âne.

— L'âne, je l'achète, moi ! déclara le frère aîné, prévenant toute discussion. Je ne veux pas, entendez-vous, que notre âne soit débité en trois tranches. Tant que notre père a vécu, il y a toujours eu un âne ici. Tant que je vivrai, j'entends qu'il y ait toujours un âne !...

GENDRE ET BELLE-MÈRE

La belle-mère ? Catherine de Médicis.
Le gendre ? Son gendre : Henri IV.
Ils étaient venus de conserve en Gascogne,

l'un guerroyant et l'autre intriguant, suivis d'un escadron de partisans et d'un bataillon de femmes.

Réception triomphale à Bordeaux, puis à La Réole où le roi de Navarre a le tort de brocarder le gouverneur, baron d'Ussac, qui s'était épris de la belle Acquaviva, l'une des « filles » de Catherine.

On arrive à Auch. Dès l'après-midi, on danse.

Au cours du bal nocturne, Henri surprend un geste d'appel de son valet de chambre Armagnac. La place de Fleurance, dévouée aux catholiques, est investie par Manaud de Batz et les troupes du roi de Navarre, mais les assiégeants sont en danger.

Sous couleur d'organiser une chasse, Henri arrache à leurs belles danseuses quelques-uns de ses partisans. Comme il prend congé de sa belle-mère et lui baise la main, sur le seuil de la chambre à coucher :

— Il paraît, lui dit-elle négligemment, que votre vieux d'Ussac vient d'ouvrir les portes de La Réole aux solats de mon fils...

Et elle sourit, songeant à la nuit blanche que son gendre va passer.

Ce fut une nuit rouge.

Pour ne point donner l'éveil aux Auscitains hostiles, le roi de Navarre fait entourer de feutre les sabots des chevaux, s'élance à franc étrier, lui et ses compagnons fidèles, sur la route de Fleurance, y rejoint Manaud de Batz qui n'a pas perdu son temps, s'empare de la place sans coup férir et revient, avant l'aube, à Auch où il n'a plus qu'à se faire accommoder pour le lever de la vieille reine.

— Quelle mine reposée ! s'exclame celle-ci en le voyant. La prise de La Réole ne vous a donc pas empêché de dormir ?

— Non, madame, mais, en dormant, j'ai quand même rêvé de bataille...

A ce moment, on annonce à Catherine la reddition de Fleurance. L'Italienne darde vers son gendre un indéfinissable regard et dit :

— C'est la revanche de La Réole. Bravo, mon fils ! Vous avez fait chou pour chou... Mais le nôtre, ajoute-t-elle, était mieux pommé !

LA BONNE ENSEIGNE

Ils étaient trois chiffonniers, tous trois dans la rue de la Treille. Aucun d'eux ne faisait ses affaires.

— Cre foutrrre ! dit le premier, il ne sera pas écrit que je me laisserai ruiner par deux galapias !

Et il fit peindre sur sa porte : « Ici, le plus grand chiffonnier de la ville d'Auch. »

— Biban ! sacra le second, je ne me laisserai pas tondre par cet imbécile !

Et il afficha sur sa boutique cette inscription, sur une large bande de calicot : « Ici, le meilleur chiffonnier de France. »

— Milledious ! rugit le troisième, je ne me laisserai pas gratter le poil par deux concurrents stupides.

Et il arbora cette enseigne : « Ici, le meilleur chiffonnier de la rue de la Treille. »

Tous les chalands affluèrent chez lui.

LES NAVETS

Mlle Cantecor, prude vieille fille, va rendre visite à son amie Mme Lespinasse.

Elle gravit péniblement l'escalier.

Mlle Cantecor a dû faire une débauche de navets, à son repas solitaire de midi, car, à chaque marche, elle lâche un léger bruit.

Aucune importance, car elle se croit seule. Et, déjà essoufflée, elle compte les marches qu'elle franchit en les associant aux navets qu'elle laisse fuser :

— Un navet, murmure-t-elle,... deux navets,... trois navets...

Soudain, elle s'arrête, interdite, car elle a perçu le bruit d'un pas derrière les siens.

C'est l'avocat des oiseaux qui monte, lui aussi, présenter ses devoirs à Mme Lespinasse.

— Oh ! monsieur, s'exclame la vieille Cantecor, quelle surprise !... Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— J'arrive à peine, mademoiselle... Vous n'en étiez qu'à votre septième navet !

POUR MILLE LIVRES...

Le premier de nous, mes frères, qui arrivera en paradis — ne vous pressez pas ! — verra sur le seuil un vieillard tout recroquevillé, assis là comme un pauvre sur les marches de l'église de Saint-Orens.

C'est l'Arnéguet de la Brousto, mort depuis plus de cent ans et qui jamais n'a voulu entrer chez Dieu le Père.

Le jour de sa mort, il s'y présenta et toqua à la porte de Saint-Pierre. Le porte-clés ouvrit — cric ! crac ! — et lui dit :

— Entre donc, pauvre Arnéguet, entre, tu as bien gagné ta place au ciel.

— Excusez, Santet, répondit Arnéguet. Gagnée ou non, je voudrais bien savoir, d'abord, si vous avez, par ici, une méchante peau de femme, l'Arnéguette qu'on l'appelait quand elle vivait, et qui creva de son propre fiel, il y a une pièce de dix ans.

— L'Arnéguette ? murmura saint Pierre, en tirant sa barbe d'une main et, de l'autre, portant au front sa grosse clé comme pour

fouiller dans ses souvenirs, l'Arnéguette, oui, je crois bien que j'ai lu ce nom sur mes registres.

— Alors, Santet, j'en suis bien fâché, mais je n'entre pas !

— Tu n'entreras pas ? Et pourquoi donc, malheureux ?

— Trente-deux ans, elle m'a fait voir les pierres, trente-deux ans, bon Santet ! C'est assez comme ça ! Je suis son homme, elle était ma femme. Pour mille livres vous ne m'engageriez pas à la revoir !...

TOC ! TOC !...

Philomène est fille de chambre et Batistou cocher au château d'Ansan.

Philomène est provocante de croupe et Batistou chaud de la pince, comme on dit.

Leurs chambres sont rapprochées, dans les communs.

Une nuit, la fille entend une voix enrouée qui l'appelle :

— Philomène !... Philo !... ouvrez-moi !...

Elle fait la morte.

Mais on insiste. Et des coups retentissants font résonner sa porte.

— Si vous saviez, Philomène... Si vous saviez avec quoi je frappe !...

Philomène fut vite ouvrir...

A LA VÔTRE !...

Le curé de Cantoperdic, c'est une justice à lui rendre, appréciait le bon vin.

Aussi, vin de messe ou vin de table, il avait toujours une cave bien garnie.

Mais, l'inconvénient, c'est qu'il ne pouvait garder une servante. Au bout de quelques jours qu'elles servaient à la cure, elles s'ivrognaient abominablement et il devenait impossible de les conserver.

Un confrère avait procuré au curé de Can-

toperdic l'une de ses paroissiennes, la Catalino, qui, assurait-il, ne buvait que de l'eau.

Ah ! ouat ! Le vin diminua, diminua comme devant.

Pourtant la Catalino restait digne et faisait très bien le service de son maître.

Celui-ci, néanmoins, se cache, un jour, dans le chai. Au bout de quelques minutes, arrive la Catalino, un pichet à la main. Elle va tout droit à la meilleure barrique, emplit son pichet et puis s'apprête à le vider, non sans avoir porté ce souhait :

— A la tienne, curé !

— A la vôtre, Catalino ! riposta le curé de sa cachette.

Le pichet tomba des mains de la pauvre fille, avant qu'elle eût pu le sécher.

SOUHAITS

C'est le premier janvier.

Un vrai matin de printemps. Le soleil ne peut se résoudre à déserter le ciel de Gas-

cogne, et les coteaux, sous sa tardive caresse, font leur gros dos.

Le curé de Cantoperdic vient d'expédier son bréviaire et s'attarde, en attendant l'heure de la garbure, dans les allées de son jardin.

Pour faire place nette et comme il n'est pas un corps céleste, M. le curé se plante devant la haie qu'il commence d'arroser.

Juste à ce moment, dans le chemin en face, surgit la petite Lydie, plus blanche qu'un lys, plus rose qu'une fleur de pêcher, bref, la plus fraîche des paroissiennes de Cantoperdic.

— Je vous souhaite une bonne année, monsieur le curé ! flûte la voix de Lydie.

Le curé dont le bras gauche s'occupe à retrousser la soutane et à d'autres mystérieux travaux de soutien, se raidit aussitôt :

— Et moi, petite, répond-il gaillardement, je t'en souhaite une pareille !

ÉPITAPHE

Dans ce tombeau repose au frais
Un voleur mort en volant,
Car il refusa de rendre
Un lavement qu'il avait pris.

ADDITIONS

— Un homme et un âne, ça fait combien ?
— Deux ânes, quelquefois.
— Et... une femme et une bourrique ?
— Ça fait toujours trois bourriques.

LES AUBERGINES ENSORCELÉES

Mme Candelon, que consumaient les suprêmes ardeurs de la quarantaine, s'affligeait

de constater que ses charmes laissaient, un peu plus chaque soir, son mari indifférent.

Il ne songeait qu'à dormir, ce bon M. Candelon. Après vingt ans de mariage, il pensait avoir gagné sa retraite. « *Toustem bourit !* » disait-il, « toujours du bouilli, toujours du bouilli !... »

Mais les ressources offensives de Mme Candelon étaient inépuisables.

Elle confia ses déceptions à M. Jujube, le pharmacien du Quillet, et le supplia de mettre à son service l'arsenal de sa pharmacopée. C'était un service d'ami que l'on réclamait de lui. M. Jujube se laissa facilement attendrir et livra à Mme Candelon une poudre dont il lui promit merveilles.

— Saupoudrez-en légèrement son plat préféré, et attendez le résultat ! Bonne chance, madame ! Au troisième, vous penserez à moi !...

— Vous êtes mon sauveur ! roucoula cette Lampito, en levant au ciel des yeux noyés de volupté anticipée.

Le soir même, elle fit confectionner par sa cuisinière — un authentique cordon bleu — des aubergines farcies dont elle savait que

son époux raffolait. Et elle ne manqua pas de recommander à la fille :

— Au moment de servir, jetez sur le plat quelques pincées de la poudre que voici : elle décuple la saveur du mets.

— Bien, madame !

Le moment solennel approche. M. Candelon, l'esprit ailleurs et peut-être nulle part, vient d'avaler son potage et de gober son œuf à la coque.

Soudain, de la cuisine, partent des appels terrifiés :

— Madame !... madame !... que madame vienne vite !

— Qu'est-ce qu'il y a, mais qu'est-ce qu'il y a, Aurélie ?

— Il y a, madame, que depuis que j'ai versé cette poudre, les aubergines *se quillent* toutes seules comme si quelque diable leur soufflait au cul !...

Mme Candelon rentra dans la salle à manger. Elle souriait.

L'ÉCARTEUR

Ayant vu, bien avant les Parisiens du Vél'd'Hiv', écarter de méchantes vaches dans les arènes du Mont-de-Marsan, le petit Bouziguet notifia un jour à ses père et mère qu'il serait écarteur mais non résinier comme eux ou berger comme leur voisin Yantet.

— Je reviendrai, leur disait-il, les poches pleines de louis d'or et la poitrine constellée de médailles

Ils le laissèrent partir, car il faut que jeunesse se passe.

Il revint à Tarnos, quelques semaines après, l'air assez piteux.

— Eh ! bien, lui dit son père, où sont ces médailles ?... Et ces louis d'or ?... Tu ne rapportes rien, à ce que je vois.

— Rien, ce n'est pas le mot, mais enfin...

— Et qu'est-ce que tu rapportes ?

— Là, dit le petit Bouziguet, en tapant sur ses fesses, là, je n'avais qu'un trou quand je vous ai quittés : maintenant, j'en ai trois ou quatre...

CONCURRENCE

Théophile de Bordeu, médecin et Béarnais, était, un soir, au bal de l'Opéra.

Un spadassin lui vint chercher querelle :

— Allez, allez, mon ami, lui dit Bordeu, vous n'êtes point de taille : j'ai tué plus de gens que vous !

TRINQUER ?

C'est le soir, la paix infinie du soir sur les champs que bercent la flûte des rainettes et le tambourin des grillons.

Catinon, la grosse Catinon s'accroupit derrière une haie — il n'est que les humains pour salir la poésie d'une heure pareille — et, non sans bruit, soulage ses entrailles.

Un instant après, Ramounet, croyant à la

solitude que proclame ce crépuscule déjà vaincu par les ombres, s'aposte derrière la même haie, pour satisfaire un besoin également pressant et grossier.

Les deux sacrilèges s'aperçoivent, ou plutôt se devinent, à la même seconde, qui sonne leur confusion, leur honte et peut-être un vague remords.

Catinon, qui n'oublie pas qu'elle est femme, les tire de peine et, dans un rire qui tinte étrangement, elle dit à son voisin :

— *Boulèts trincà* ? Vous voulez trinquer ?...

QUI EST LE ROI ?

Le roi de Navarre, qui n'était pas encore Henri IV, se promenait un jour, au pas de son cheval blanc, du côté de Soumoulou.

Il rencontre un paysan, Pierrinou, qui, d'une main, tenait *l'agulhade* du laboureur et, de l'autre, portait une poule noire.

— Salut, brave homme, dit le Roi. D'où venez-vous donc ainsi ?

— Je viens, tenez, de chasser cette saleté de volaille du champ que j'ai ensemencé hier. Si l'on n'y veillait, ce maudit *aujame* ne nous laisserait pas un grain. Comme vous le voyez, j'ai cassé une patte à celle-ci. Et elle est grasse, hé ! Après-demain est dimanche. Elle ira au pot, ainsi que le recommande notre Enricou... Et vous, monsieur, vous êtes de par ici ?

— Je suis de Pau.

— Ah ! vous êtes de Pau ? Mais alors, vous devez le connaître, notre Enricou !

— Un peu, par ma foi !

— J'aurais bien plaisir à le voir, une fois.

— Qu'à cela ne tienne; je puis vous le montrer. Montez donc en croupe avec moi.

Pierrinou monte en croupe et l'on part, au trot, sur le chemin de Pau.

Comme on apercevait les pignons du château :

— Et comment, demande le paysan, comment ferai-je pour le reconnaître, l'Enricou ?

— C'est très simple. Quand il passe la porte de son château, tous se découvrent; lui seul garde son chapeau.

Ils arrivent devant la grande porte qui

s'ouvre aussitôt et pénètrent dans la cour d'honneur.

Seigneurs, valets, tous ceux qui se trouvaient là se découvrirent.

Le Roi se retourne alors vers Pierrinou :

— Eh ! bien, vous l'avez vu, l'Enricou ?

— *Per Diu*, monsieur, si ce n'est vous, notre Enricou, ce doit être moi !...

LE MORT RESSUSCITÉ

M. d'Argagnon, en devenant vieux, devint, nous ne dirons pas : fou, mais *pèc*, gâteux enfin.

L'une de ses lubies fut de se croire mort.

Il se drapa d'un linceul, descendit à la cave et s'immobilisa sur une comporte renversée.

Sa femme l'appelle : pas de réponse. Il était mort ! Elle lui offre à manger : il ne bouge pas. A boire : même résultat; et pourtant !

A ce régime-là, c'est qu'il allait mourir tout de bon. On fit appeler son voisin, son

vieil ami, M. d'Arblade, qui promit de le guérir.

M. d'Arblade se coiffe lui aussi, d'un linceul, descend à la cave de M. d'Argagnon et va se placer, face à son compagnon, sur le cul d'un cuvier.

Un long silence. Enfin M. d'Argagnon demande :

— C'est toi, d'Arblade ?

— Oui, répond l'interpellé, d'une voix caverneuse.

— Et... tu es mort, toi aussi ?

— Je suis mort depuis hier... Et je suis bien content d'être mort. Toujours se lever, s'habiller, se coucher, toujours la même chose : j'en avais assez, à la fin.

Un moment après, un valet apporte une soupière de potage fumant. M. d'Arblade s'en sert une assiettée et l'avale avec délices.

— Hé ! que fais-tu, d'Arblade ? Les morts ne mangent pas ! proteste M. d'Argagnon.

— Mon ami, il y a deux sortes de morts : ceux qui mangent et ceux qui ne mangent pas. Moi, je suis de ceux qui mangent. Et tu vas le voir.

Le même valet apportait un dindonneau

rôti, doré, cuit à point. M. d'Arblade en découpe une aile et se met à la dévorer.

— Si tu essayais, toi aussi ? suggéra-t-il.

M. d'Argagnon essaya. Quand ils en furent au café et surtout au pousse-café, au *gloria*, il avait repris goût à la vie, il était ressuscité.

LE BON DON

M. l'aumônier du Carmel, un dimanche de Pentecôte, commente pour ses ouailles les vertus du Saint-Esprit que l'on révère en ce même saint jour.

— C'est un don singulier, mes sœurs, que celui de l'Esprit ! Tâchez, par vos prières, de mériter ce bon don qui... ce bon don que... enfin, ce bon don...

L'orateur est légèrement interloqué, car il a perçu des rires discrets, derrière la grille.

Ces carmélites, ces recluses de Gascogne, se souviendraient-elles que le *bondon*, en langage vulgaire, est le diminutif de *bonde*, qui est

un gros bouchon fermant l'ouverture d'une fûtaille ?

— Oui, mes sœurs, je le répète, elles seront sans doute peu nombreuses, celles d'entre vous qui obtiendront la grâce de ce bon don... Qu'il les pénètre, qu'elles l'accueillent avec amour et qu'il leur soit à jamais efficace, ainsi soit-il !...

LA RETRAITE DE RUSSIE

C'était pendant la retraite de Russie. Un régiment de voltigeurs gascons était rudement poursuivi, harcelé par les cosaques.

Des hommes terribles, ces cosaques.

Mathieu, de Montestruc, se dit qu'il serait bien sot de se laisser capturer par ces féroces cavaliers. Il fit donc le mort, s'allongea dans la neige, et la charge passa sur lui sans qu'un sabot des chevaux l'eût effleuré.

L'ouragan dissipé avec la peur, il se relève, et, se croyant seul, soliloque :

— Avec tout ça, qui sait si les nôtres ont gagné la bataille ?

Mais un autre « cadavre » de voltigeur surgit à côté de lui :

— S'ils ont tous fait comme nous, hé !...

PAS TOUS A LA FOIS !

Faribol était allé à la foire de Mirande et y avait englouti, avec l'un, avec l'autre et même tout seul, de nombreux pintons de piquepoult.

Quand sonna l'heure du retour et peut-être un peu plus tard, il voulut se mettre en selle sur son âne. En vain.

On le hissa. Mais il n'alla pas loin. A peine franchi le pont de la Baïse, il tomba sur le chemin.

Désespéré, songeant à la réception orageuse que lui réservait sa femme, Faribol s'agenouille :

— Grands saints du paradis, implore-t-il, saint Pierre, saint Jean, saint Estropi, aidez-

moi à me remettre en selle et jamais plus je ne boirai de piquepoult... du moins je n'en boirai pas autant... le même jour !

Plein de confiance, il se relève et tente un suprême effort. Et l'effort passe ses espérances, car à peine hissé sur le dos de l'âne, il retombe de l'autre côté, non sans quelques côtes meurtries :

— Ah ! ça, grands saints, proteste Faribol, c'est fort bien de m'aider, mais, je vous prie, ne poussez pas tous à la fois !

QUI EST-CE ?

Un soir de foire, à Rabastens, une troupe de maquignons se chauffait, dans la grande cuisine, à l'auberge de Mme Labadens.

Le Touflan, un vieux toucheur de bœufs, qui avait depuis toujours sa place privilégiée au coin de l'âtre, sur le coffre à sel, demande à la gouge qui servait les manilleurs vidant force pintons de madiran :

— Qui est donc l'homme à la longue blouse qui nous tourne le c... ?

— Je ne le connais pas, pôvre ! Jamais je ne l'ai vu ici.

Le Touflan, intrigué, appelle Mme Labadens, la patronne, et lui pose même question. Il obtient même réponse.

Alors, il se lève, fait face à l'homme et lui dit :

— Hou ! l'homme, vous êtes de loin ?

Les manilleurs s'arrêtent, aux écoutes. Et l'homme répond :

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, que je sois de loin ou de près ?

— Oh ! moi, vous savez, réplique le Touflan, je m'en f... ! Seulement je voulais vous prévenir que, depuis une bonne demi-heure, votre blouse traîne dans le foyer et elle *crame !...*

LA BOUTEILLOTTE

M. Barailhé n'attachait pas ses chiens avec des saucisses. Pourtant, un jour que son fer-

mier Joanille était venu lui porter sa « rente », il l'invite à déjeuner à sa table.

Sur cette table le pauvre Joanille cherchait en vain la dame-jeanne de piquepoult qui doit présider à tout repas gascon. Seule, devant le couvert de M. Barailhé s'érigeait une petite bouteille, une *bouteillotte* que le fermier eût asséchée d'une lampée.

Comme il restait silencieux, s'étouffant presque d'ingurgiter du solide sans l'humecter d'un liquide généreux, M. Barailhé l'interpella :

— Que penses-tu de ce vin ?... C'est du vieux, tu sais, du très vieux.

— Je pense, monsieur, répondit l'invité, que, pour être si vieille, la *bouteillotte* n'a pas assez grandi !

LES CHANTEURS D'ESCANECRABE

Escanecrabe est un petit endroit. Mais il s'enorgueillit de posséder un orphéon. D'ailleurs, tout le monde chante, en Gascogne.

Mais les « Enfants d'Escanecrabe » ont de l'ambition. Ils eurent celle de se faire entendre à Paris, et ils y réussirent. On leur donna même un prix, dans un concours national, car il n'y a pas d'exemple qu'une société participant à un concours n'y ait point récolté un prix.

Plus fiers que feu Artaban, nos orphéonistes résolurent de conquérir la grand'ville comme ils avaient conquis le jury. Ils se répandirent dans les cafés et les auberges, de Montrouge à Belleville. Partout, on leur offrait à boire, on les applaudissait. On les regardait, surtout. Car ils avaient adopté, avec quelques variantes, le costume pittoresque des immortels Chanteurs Montagnards, de Roland.

A la demande générale, plus tacite que formulée, ils entonnaient les chants de leur pays :

Aquéros mountagnos
Que tan hautos soun !...

Et ils pouvaient entendre les Parisiennes s'interroger à leur sujet :

— De quelle nation sont-ils, savez-vous ?

— Je ne sais trop.

Car les Parisiennes sont d'un naturel curieux, comme leurs sœurs de Gascogne et d'ailleurs.

L'une d'elles s'enhardit et, abordant l'un des orphéonistes :

— Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me dire de quel pays vous êtes ?

— *Que soum d'Escanecrabe, milledious !*

— Je vous le disais bien, ma chère : ce sont des Espagnols !

Les « Enfants d'Escanecrabe » n'avaient pas perdu un mot du colloque. Et ils murmuraient entre eux :

— Ces Parisiens, tout de même, quels couillons !...

« MES COMPLIMENTS !... »

Le curé de Cantoperdic, en temps pascal, confessait à Marsolan où il y avait, paraît-il, du travail pour deux.

Il était en train de recevoir le paquet des

dévotes — et il en recevait, le pôvre ! — quand une demi-douzaine de chanteuses viennent « répéter » autour de l'harmonium leur prochain cantique :

Dans la Terre promise,
De loin je vois Moïse...

Elles n'en finissent pas de ressasser ce refrain et l'on ne s'entend plus dans le confessionnal d'où partent vainement d'énergiques : « chut ! chut ! »

Enfin, le curé de Cantoperdic surgit, fumant, de sa boîte et, comme les chanteuses répètent, pour la centième fois :

De loin je vois Moïse,

il se met à chanter, en imitant leur voix de fausset :

Faites-lui bien mes compliments,
Faites-lui bien mes compliments !...

LES DEUX PENDUS

En l'an 1345 — ça ne nous rajeunit pas ! — on pendit à Auch, sur le pont de Saint-Martin, un garnement qui avait assassiné son père et sa mère.

Mais voilà-t-il pas que, comme on venait de le hisser, la corde se rompit. Le supplicié tombe dans le Gers, nage comme une truite et, avant que l'on ait pu le rattraper, s'enfonce dans les bois de Pessan qui, à cette époque, atteignaient les rives du Gers, s'étendaient plus loin que l'Isle-de-Haut et rejoignaient Toulouse. Jamais on ne put se saisir de lui.

L'an d'après — nous n'étions pas encore de ce monde — il fallut pendre un autre scélérat qui avait éventré sa femme et égorgé ses trois enfants.

Quand on l'amena au pied de la potence :

— Ah ! ça, dit-il au bourreau, assurez-vous donc, je vous prie, que la corde est solide. Si, par malheur, elle venait à péter, comme l'an passé, je tomberais dans l'eau et je m'y noierais : je ne sais pas nager, moi !

HISTOIRE NATURELLE

Justin, calicot aux Galeries Farfouillette, revient au pays, se promettant bien d'éblouir de sa science neuve et de son accent parisien les petits camarades d'autrefois.

Il retrouve au village Janoutet qui rentre d'une chasse aux hannetons.

— Parions, lui dit le Parigot d'adoption, que tu ne sais pas comment ça s'appelle, ces bêtes !

— Hé ! des hannetons, té !

— Mais non, mon cher : ce sont des coléoptères.

Alors Janoutet plonge sa main dans sa brayette et en ramène une bestiole... une bestiole fort attachée à l'homme et dont le nom rime à scorpion.

— Et ça, demande-t-il, c'est un coléoptère, aussi, peut-être ?

— Ça, fait le Parisien quinaud, j'avoue que je ne connais pas...

— Eh ! bien, je vais te le dire, moi : ce n'est pas un coléoptère, c'est un collé-aux-c....

LES LUNETTES

Le vieux Jaquet entendait souvent les hommes de sa génération déclarer : « Il va falloir que je m'achète des lunettes pour pouvoir lire le journal ! »

Un jour qu'il était venu à Auch, il s'en fut trouver M. Cournet qui, comme vous le savez, vend des binocles, au bout de la rue du Pouy.

— Monsieur, dit-il, je veux une paire de lunettes qui m'aillent bien. J'aurais plaisir à lire le journal...

— Nous allons, mon brave, chercher ensemble le numéro qui vous convient. Là, tenez, essayez un peu celles-ci !

Le Jaquet perche les verres sur son nez, cependant que l'opticien lui tend *Le Gers*.

— Je ne vois rien, rien. Pas moyen de « lever » un mot !

On essaye un autre numéro.

— Et celles-ci ?

— Rien, monsieur.

M. Cournet épuise tous ses numéros. Rien, toujours rien.

— Ah ! ça, dit-il, en se plantant devant le Jaquet, vous savez lire au moins ?

— Hé ! mille foutres, si je savais lire, je m'en foutrais bien, de vos lunettes !...

ICI ? OU PLUS LOIN ?...

M. Bentéjac était un terrible maître, jamais satisfait, toujours coléreux.

Il venait de louer, à la foire des domestiques, à Vic, un jeune valet dont c'était la première place.

— Ah ! ça, hé ! lui dit-il, c'est moi qui commande, ici ! Tout ce que tu feras, tu m'en préviendras. Et surtout, ne perds pas ton temps à courir, de côté et d'autre ! Le temps se paie, mon ami !... Tiens, viens au jardin, tu vas arracher des pommes de terre. Jusqu'au déjeuner, reste là !

Une demi-heure après, M. Bentéjac, qui était resté près du portillon du jardin, à causer avec un passant, voit arriver son valet, la

ceinture sur le cou et le pantalon à demi déboutonné.

— Monsieur, monsieur, excusez... je voulais vous dire... ça presse !... Je le fais ici, ou plus loin ?

— Plus loin, outrrre ! plus loin, bougre d'animal !

LE PREMIER CHIEN

Insolent comme un député, Zizi, le petit tailleur à façon, est plus voleur qu'un meunier.

Il boite de la jambe gauche, peut-être après l'habitude, dès longtemps acquise, de rapiner un bout de drap sur la jambe gauche des pantalons qu'il taillait pour ses clients.

Comme on est en période électorale, Zizi donne un coup de main, ou plutôt un coup de pied à son ami le facteur, débordé par la distribution des professions de foi et des bulletins des candidats.

Un Moussu du bourg rencontre Zizi, le sac aux imprimés battant ses flancs et boitillant, boitillant.

— Ha ! ha ! Zizi, te voilà donc facteur, à présent ?

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Et que fait donc le titulaire, aujourd'hui ?

— Il parcourt l'autre moitié de la commune.

— C'est égal, je crois que, dans cette moitié, les chiens ont dû aboyer ce matin ?

— Pardonnez-moi, monsieur, vous êtes le premier qui ait ouvert la gueule.

MAGNÉTISME

— Mon général, nous avons dans la garnison, un homme, un simple soldat de 2e classe, qui accomplit des prodiges. Pas étonnant : il était magnétiseur dans le civil.

— Et alors, qu'est-ce qu'il fait, votre homme ?

— Je fus témoin, hier, d'un de ses miracles. Un mutilé de la guerre, ankylosé du bras droit, il l'hypnotisa, et, par un simple effort de vo-

lonté, il rendit au membre toute sa souplesse et toute sa vigueur.

— Toute sa vigueur ?... Commandant, vous m'amènerez ici, dès demain, ce bonhomme, n'est-ce pas ?

— Entendu, mon général.

Le lendemain, le magnétiseur en uniforme est introduit chez le grand chef.

— Ecoute, lui dit celui-ci, tout général que je suis, j'ai un membre infirme. Tu vas me le revigorer, sacrebleu ! Compris ?

— Oui, mon général.

— Tends toute ta volonté !

— Oui, mon général.

— Mais ne me démagnétise pas, nom de D... ! Ou je te fourre au bloc !

LE SERMON DU COCHON DE LAIT

Autrefois, contait Bladé, il y avait, à Sainte-Radegonde, un curé qui préférait la viande aux patates, et le bon vin vieux à la bibine.

Le presbytère attenait à l'église. En sorte que le curé, quand il disait sa messe, pouvait voir ce qui se passait dans sa cuisine.

Un dimanche qu'il attendait du monde à dîner, il avait fait mettre à rôtir un beau cochon de lait.

Or, au mitan de la messe dernière, il aperçoit sa servante qui s'était endormie près de la broche, et le cochon de lait commençait à brûler.

Subitement, il monte en chaire — et prononce ce sermon :

— Mes bien chers frères, vous êtes tous de braves gens, et je crois bien que nul d'entre vous n'est capable de porter la main sur le bien d'autrui. Mais il y a plusieurs façons de prendre le bien d'autrui. Ainsi, mes bien chers frères, lundi dernier, un homme de cette paroisse avait laissé son cochon vaguer dans le champ de fèves du voisin. Le voisin se démenait et criait à perdre haleine : « *Bire* le cochon ! chasse le cochon !... »

A cette clameur, la gouge se réveilla et se remit à faire tourner la broche...

LE SEIGNEUR ET LES DEUX MOINES

Le seigneur de Rouillac n'aimait guère les gens d'église.

Un soir, deux moines à cheval se présentent à la porte du château et sollicitent repas frugal et gîte pour la nuit.

— Où donc allez-vous, comme ça, mes pères ? leur demande le seigneur de Rouillac.

— Nous allons à Bagnères, sur l'ordre du médecin de notre monastère, pour y prendre les eaux qui nous feront retrouver l'appétit que nous avons perdu.

Le seigneur fait conduire les deux moines dans une chambre haute de la grande tour et, après leur avoir souhaité bonne nuit, les y enferme sous double verrou.

Le lendemain nos voyageurs s'éveillent et frappent à la porte. Mais nul ne vient ouvrir, nul ne leur apporte la moindre pitance. Et le jour passe, et la nuit revient.

— Qui dort dîne ! pensent-ils.

Ils s'endorment jusqu'à l'aube et se réveillent avec une terrible fringale.

Ils avisent, pendus au plafond de leur

prison, à dix pieds pour le moins, deux régimes d'oignons qui séchaient là, sous la toiture. Sur le coup de midi, n'y tenant plus, ils bombardent les oignons à coups de souliers.

Quand il en tombait un, ils se le disputaient âprement et le dévoraient à belles dents.

Ce régime dura une nuit encore et puis un jour.

Vers le soir de ce jour-là, le seigneur de Rouillac tira le verrou et dit aux moines après avoir regardé les solives du plafond où ne restait plus un seul oignon :

— Je vois avec plaisir, mes pères, que vous avez retrouvé votre bel appétit. Plus n'est besoin que vous poussiez jusqu'aux eaux de Bagnères et vous pouvez rentrer au couvent !

OÙ LE METTRONS-NOUS ?

Le curé de Tachoires avait acheté, à Toulouse, une statue de saint Germain, patron de la paroisse, il venait de l'asperger à

grands flots d'eau bénite et il allait procéder à son installation solennelle dans l'église.

— Où le mettrons-nous, mes chers frères, ce grand saint que Dieu vient de nous envoyer ? Sur l'autel ? Non, il ne serait pas en « assez belle vue »... Sur la chaire à prêcher ? Non, il serait trop haut... Dans le banc des marguilliers ? Il serait trop bas... Près du confessionnal ? Ce n'est point sa place... Contre le pilier des chanteuses ? Il n'y faut pas songer... Où le mettrons-nous donc, mes frères ?...

— Hé ! foutue bête, murmura le forgeron, mets-le, si tu veux, sur ma chaise !... Je la lui cède et m'en vais boire un pinton...

LA FEMME A LA ROSE

L'avocat des oiseaux rencontre, sur la place de la Patte-d'Oie, Mme Sainte-Colombe.

Le galant maître se précipite, salue, baise la main qu'on lui tend et, comme la dame porte à son corsage une magnifique rose, il y va d'un madrigal :

— Ah ! bienheureuse rose, jamais plus beau parterre ne fut digne de la voir s'épanouir... Me permettrez-vous, madame, d'être jaloux de cette fleur si bien placée ?

— Allez, maître, ne l'enviez pas !

— Mais si, mais si !...

— Ne l'enviez pas, vous dis-je : je viens de lui couper la queue...

S'IL PLEUT...

La Jaquine, des Bruchots, était justement réputée pour une fameuse cuisinière.

Pas trop propre, ajoutait-on cependant. Car on savait qu'elle prisait du tabac autant qu'un âne peut avaler de son.

Un après-midi, la Jaquine était dans ses grandes casseroles. Elle devait régaler une corvée de voisins qui travaillaient, depuis le matin, au bois des Arrajadés, et rien n'avait été épargné pour leur faire fête.

Elle venait de hisser à la plus haute fenêtre

de la borde un linge blanc, pour prévenir les travailleurs que le dîner allait être servi.

Déjà elle passait, dans la grande passoire de carnaval, un bouillon doré comme le pipi des séraphins, quand Juste Fidelle, le *perréquet*, le chiffonnier grand acquéreur de vieilles hardes et débitant de mercerie, entra dans la cuisine, son baluchon sur l'épaule.

— Vous tombez bien, Fidelle, j'attends les hommes pour le *brespalh* et vous allez vous attabler avec nous !

Juste Fidelle renifla les vapeurs du bouillon d'or, lorgna la grosse dinde qui rôtissait devant le feu et sentit fondre son estomac de gourmand.

Mais, au même instant, il entrevit une goutte brune qui se balançait au nez de la cuisinière, et son estomac se ferma.

— S'il pleut, dit-il seulement, je m'en vais.

— Pleuvoir ? Vous êtes *pèc*, mon bon Fidelle, ricana la Jaquine, en contemplant le ciel ensoleillé qui riait à travers les vitres.

Et elle se pencha de nouveau sur la passoire de carnaval où coulait le bouillon roux.

La goutte brune se balançait toujours à ses narines.

— S'il pleut, répéta le *perréquet*, s'il pleut, je m'en vais !...

Il plut.

Il s'en alla.

L'ARBRE DE LA LIBERTÉ

En 1848, les gens de Mauvezin, des têtes chaudes comme chacun sait, plantèrent au beau milieu de leur place un arbre de la Liberté.

Le curé vint le bénir, selon les rites, et puis prononça un grand sermon patriotique.

Le pasteur protestant vint après lui, dit ses prières et y fut d'un prêche non moins patriotique.

Et les assistants se séparèrent aux cris de : « Vive la République ! »

Mais alors, les chiens, tous les chiens de la ville et même les chiens de borde arrivèrent et, successivement ou simultanément, arrosèrent le pied du jeune arbre.

Il en creva.

Ce que voyant, M. Thiar dit à ses compatriotes mauvezinois :

— Il en devait être ainsi : cet arbre fut, en vérité, trop arrosé. Eau de curé, eau de ministre, passe encore ! Mais eau de chien, *bietdaze !*...

LES PRÔNES DU CURÉ DE CANTOPERDIC

Les prônes du curé de Cantoperdic ne s'embarrassaient point de cette « éloquence de la chaire » qui est bien la plus fastidieuse et la plus vaine des rhétoriques. Ils étaient familiers, brefs, toujours d'une verdeur et d'une saveur dignes de l'auditoire.

Un sermon sur la mort :

— La mort vient vite, mes frères... Ainsi, voyez l'âne de Mme Duprat. Hier encore, il était dans sa pâture ,vivant et joyeux, pétant et ruant... Aujourd'hui, il a cessé de vivre... Ainsi de nous...

Sur la vanité :

— Les filles et les jeunes gens d'aujourd'hui, il leur faut des souliers, de beaux souliers comme en portent ceux des villes !... Et ils oublient que Notre Seigneur s'en allait par les chemins, pieds nus comme un pauvre chien de borde...

Cette comparaison choqua Mme Duprat, vieille dévote susceptible, qui en fit un rapport à l'archevêché. L'archevêque s'émut et délégua l'un de ses vicaires généraux pour semoncer le pasteur de Cantoperdic.

Celui-ci, le dimanche d'après, monte en chaire :

— Mes très chers frères, dit-il, je vous entretiendrai comme par le passé du ciel, de l'enfer et du purgatoire, de la Vierge, des anges et des saints... Mais, ajouta-t-il en montrant du doigt le crucifix, mais de ce cadet-là, jamais, vous entendez, jamais plus je ne vous en parlerai !... Je sais trop ce qu'il m'en coûte !

BLANCHES ET NOIRES

Un colonel du 88e avait prié son frère, chef d'un bureau de recrutement parisien, de lui envoyer les gouapes de Belleville et de Ménilmuche.

Aussi le régiment d'Auch comptait-il, cette année-là, de nombreux Parigots.

Un jour qu'il manœuvrait du côté de Pavie, le premier bataillon fit halte devant les prairies de M. Dilhon où se prélassait un troupeau de vaches laitières, les unes blanches, les autres noires.

— Hein ! Bouhobent, dit un titi bellevillois à son camarade gascon, comment qu'y s'fait qu'les vaques noires all's donnent du lait blanc ?... Expliquê-moi ça, voyons voir !...

— Du lait blanc, les vaches noires ? Foutu couillon de Parisien, va !... Tu ne sais donc pas que les vaches blanches, par ici, donnent seules du lait et que les vaches noires, elles, fournissent le café ?...

UNE LEÇON DE BIENSÉANCE

M. Mérillon avait embauché, pour les travaux de la moisson, deux estivandiers de la montagne, les Guilhemdebat, père et fils.

Quand leur temps fut fini, M. Mérillon leur régla leur dû et, comme la moisson avait été bonne, il fit apporter une bonne bouteille pour trinquer avec eux.

Le père laisse emplir son verre à ras-bord,et, avant de l'engloutir, le lève à la hauteur du nez, comme il se doit :

— A votre santé, maître !

Cependant que le fils avalait son vin, sans rien dire.

Le vieux Guilhemdebat se tourne vers lui :

— Bougre de malhonnête ! crie-t-il. Est-ce ainsi que t'enseigna ton père ? Du vin comme celui-là !... Pour le punir, maître, remplissez encore nos verres et je vais donner à ce galopin une leçon de politesse... A votre santé, maître !...

Et les estivandiers asséchèrent la bonne bouteille.

CHAPEAUX ET PLUMETS

Les modes de Paris commençant à sévir dans sa paroisse, le curé de Cantoperdic crut de son devoir de faire un sermon sur la vanité des parures :

— Mes sœurs, dit-il, c'est une véritable folie... On vous voit maintenant arborer des chapeaux à l'instar des dames d'Auch, avec des plumets d'un *empan* de haut... Savez-vous à quoi l'on songe, en voyant vos plumets ? On songe à ces *broustets*, à ces rameaux que l'on place sur le devant des auberges, et qui signifient : « Ici, entre qui veut ! »

LES DEUX MENDIANTS

Saoul comme une soupe de pain blanc, un mendiant, zigzaguant d'un fossé à l'autre, approchait de Samatan.

Un autre mendiant sortait, au même instant de la ville.

— Où vas-tu ? demanda le premier.

— Je m'en retourne.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Lis donc cette pancarte : « Ici, la mendicité est interdite ».

— Ah ! tu as bien fait de me dire ça. Car, moi, je ne sais pas lire.

— Tu m'étonnes !

— Je t'é... je t'étonne ?

— Oui, car tu écris à merveille. Tu traces les S mieux que le plus habile régent !...

LA MONNAIE

Pas une ménagère n'ignore que, pour empêcher les confitures de se « prendre » au fond du chaudron, il y faut mettre une pièce de monnaie d'argent.

La Maria n'en usait pas d'autre sorte quand elle faisait son raisiné. Mais, plus que sur le chaudron, elle veillait sur son sacripant de mari, le Jan, qui dépensait au café tout ce qu'il gagnait et plus encore.

Elle avait décidé, pour son bien, de lui couper les vivres, ou plutôt les apéritifs. Et c'était elle qui tenait la caisse de la maison, ne concédant à l'ivrogne que quelque menue monnaie, les jours fériés.

Comme elle fabriquait la gelée de groseilles, Jan avisa la pièce de quarante sous — non pas ces jetons vaguement dorés que vous maniez, jeunes gens, mais une belle pièce d'argent à l'effigie de l'Empereur troisième — qu'elle avait placée au fond de la bassine de cuivre, vous savez pourquoi.

Tandis qu'elle tournait le dos, Jan s'empara de la pièce et, tout soudain, feignit d'éprouver de grandes coliques.

Sa femme, alarmée, s'en va trouver M. Lacomme, le pharmacien du Chemin-Droit, qui la questionne sur le malade.

— Qu'a-t-il absorbé, ma mie ?

— Heu ! tout au plus une cuillerée, ou deux, de gelée de groseilles.

— Ça y est ! il est intoxiqué !... Donnez-lui donc ce contrepoison.

Jan fit le simulacre d'avaler la médecine, puis il sortit, pour se donner de l'air.

Et il s'en fut tout droit au café Rouméguère

où il sirota un, deux, trois « pernod fils ». La pièce de quarante sous ne put en solder un quatrième, et ce fut dommage.

Quand il revint, il était radieux.

— Ah ! je vois que ça va mieux, lui dit sa femme. La purge de M. Lacomme a fait son effet.

— Oui, certes, et j'étais bel et bien intoxiqué. Mais la pièce que tu avais mise au fond du chaudron a dû fondre dans mon estomac. En voici la monnaie.

Et il lui tendit huit sous.

LE TÉMOIN

Pujo, de Campan, venait de prendre femme.

Le soir de son mariage, il avait disposé sur une chaise, près du lit nuptial, une paire de culottes et un bâton de coudrier.

Dès que le jour pointe aux vitres, il éveille sa compagne et lui dit :

— Allons, lève-toi et saute dans ces pantalons !

— Moi, se récrie la femme, moi, porter culottes ? Non, non, c'est vous, le maître, qui devez les enfiler.

Pujo se lève, prend à deux mains le gourdin de coudrier :

— Yan-des-Bois, s'écrie-t-il, tu es témoin ! Tu as entendu ce qu'a dit ma femme : que c'est moi, le maître, qui dois porter culottes. Si jamais elle l'oubliait, Yan-des-Bois, fais ton devoir et romps-lui l'échine !...

LE CHAPEAU

Biremolo est meunier de son état. Mais nul ne le soupçonnerait d'avoir jamais bu une goutte de l'eau qui fait moudre son moulin.

Biremolo a horreur de l'eau, bonne pour les grenouilles et pour ses meules.

Biremolo n'absorbe que du piquepoult authentique. Mais, s'il ne rend pas toujours la farine à la mesure du grain qu'on lui confie, il est bien obligé de rendre le piquepoult qu'il entonne.

Un jour de foire qu'il avait vidé force pintons à l'auberge de Castagnet, il va, pressé qu'il est, se poster contre le mur voisin, celui de M. Figarolles, le notaire.

Celui-ci sortait justement de son étude :

— Ne te gêne pas, meunier, dit-il, ne te gêne pas !... Veux-tu mon chapeau ?

— Je veux bien, monsieur, répond Biremolo, mais hâtez-vous, il me reste à peine de quoi le remplir !...

LA « GASTRIQUE »

Une fille soignait sa maîtresse malade.

Elle souffrait, sa maîtresse, d'une méchante grippe qui lui mettait au cou des tenailles de fer rouge.

La fille contait, un jour, cette maladie chez l'épicier.

Arrive la Françon :

— Et qu'est-ce qu'elle a donc, ta patronne ?

— Ce qu'elle a ? Une « gastrique » hé !... Ah ! je ne suis pas toute seule, depuis cette « gastrique » ! Tisane par-ci, tisane par-là...

— Et où l'a-t-elle donc, sa « gastrique », ta maîtresse ?

— Où veux-tu qu'elle l'ait? ... Où l'on a toujours une « gastrique » : au cou, pardi !

« REGRETS ÉTERNELS »

Jep, de Moncassin, grand avare parmi les avares, perdit sa femme, l'an passé.

La Toussaint dernière, il fut faire un tour au cimetière et constata que la couronne qu'il avait placée sur la tombe de sa défunte était fort délabrée.

— C'est une pitié, gémit-il. Je ne puis laisser ce moignon de couronne, il faut que je lui en achète une autre.

Il alla chez M. Cabannes, le marchand de la place Sainte-Marie qui lui montra des couronnes de tous prix.

Jep allait se décider pour une qui portait cette inscription : « Regrets éternels », mais M. Cabannes l'avertit qu'elle était plus chère, à cause des lettres qui se payaient en sus.

— Enlevez-donc les lettres, conclut Jep. Au surplus, elles sont inutiles : ma défunte ne savait pas lire !

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

Le jour de la fête de l'apôtre Paul, M. l'aumônier instruit de sa merveilleuse conversion les ursulines du couvent d'En-Bas, sur les rives du Gers :

— Comme il approchait de Damas, Paul, ou Saul, qui allait pourfendre les adeptes des synagogues, se sentit enveloppé soudain d'une grande lumière. Et il entendit une voix qui lui criait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Et il répondit : « Qui es-tu, Seigneur ? » Et la voix reprit : « Je suis Jésus que tu persécutes, car tu regimbes contre l'aiguillon »...

Alors, Saul, ou Paul, tomba à la renverse et, les jambes en l'air, se roula dans la poussière du chemin... Ah ! mes sœurs, ajouta le prédicateur, que je voudrais vous voir toutes dans la position où se trouvait alors l'apôtre !... Mais, vous aussi, sans doute, vous regimberiez contre l'aiguillon !...

LE PETIT FRÈRE

On éveille le petit Jépet, un matin de premier janvier.

— Jépet, on t'a apporté un petit frère, cette nuit !

— En sucre ?

— Non.

— En viande ?

— Oui.

— M... ! dit Jépet en se rendormant.

LE PLUS BEAU JOUR

Monseigneur est en tournée de confirmation :

— Quel est le plus beau jour de l'année ? demande-t-il à Traillo, de Lussan.

— Le jour où l'on tue le porc, Monseigneur !

LES « ARMOTES »

Une vieille vagabonde et son petit-fils arrivèrent, un soir, dans une borde et sollicitèrent l'hospitalité pour la nuit. On leur concéda un coin de la grange, bien pourvue de paille fraîche.

— Grand'mère, dit le petit avant de s'endormir, ces bordiers ne sont pas généreux. Tu n'as pas vu, en entrant dans leur cuisine ? Ils cuisaient des *armotes*, et ils ne nous en ont pas offert.

Les *armotes*, c'est ce gâteau, fait avec la

farine de maïs, dont les Gascons sont si friands, durant les soirées d'automne et d'hiver.

— Mais je nous vengerai, ajouta le petit mendiant. Reste tranquillement ici. Moi, je sais où l'on a remisé le chaudron des *armotes* et j'irai t'en chercher une bonne tranche, tout à l'heure...

Quand le gourmand revint de son expédition, sa grand'mère s'était endormie et dans une position telle que le postérieur avait pris la place qu'occupait précédemment la tête.

Dans son sommeil, la vieille lâcha un vent, comme le petit lui présentait son butin :

— Souffle pas, grand'mère, souffle pas ! Les *armotes*, elles sont pas chaudes !...

LE FILS LA CONNAIT

Pipéto, de Malartic, ayant quelque chose à mander à son fils, l'aîné, qui faisait son service à Tarbes, s'en fut trouver l'instituteur :

— Il faut, monsieur, que vous me fassiez un service.

— Si je peux, Pipéto, avec plaisir. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a... il y a... je le disais encore, hier soir, à la Cadette, en mangeant *les soupes*, il y a que c'est rudement foutant de ne pas avoir d'*estruction*. Je voudrais vous demander d'écrire deux mots de lettre au fils, l'aîné, que nous l'avons soldat, à Tarbes.

— Rien de plus facile, Pipéto. Asseyez-vous là.

Et le régent prend une feuille, un porte-plume.

— Excusez, monsieur, dit Pipéto, avant de commencer, dites-moi, je vous prie, une chose. Il paraît que d'écrire une lettre, ce n'est rien. Le difficile, c'est d'y mettre cette saloperie d'orthographe...

L'instituteur partit d'un éclat de rire.

— Oh ! ce que je vous dis là, reprit Pépito, ce n'est pour rien. J'ai tenu le drolle trois ans dans les écoles. Alors, je me pensais que ce n'était pas la peine de vous casser la tête à mettre l'orthographe sur la lettre. Il est assez savant, le fils. Il se l'y mettra, s'il veut !...

CE QUI N'EST PAS PERDU

Francéset, homme fort distrait, avait la réputation de tout égarer.

De quoi le querellait sa femme :

— Quand le diable s'appellerait François, disait-elle, il n'est pas possible de voir un homme plus oublieux que le mien... Il n'est jamais capable de se rappeler où il a déposé ses outils, son béret, sa ceinture... Vous verrez qu'il perdra bientôt ses culottes !

Et c'étaient de continuels reproches.

Un soir qu'ils venaient, elle et lui, de se mettre au lit, après avoir dîné d'un copieux toupin de haricots, Francéset échappa... un léger bruit.

Sa femme aussitôt s'agita et il devina que la kyrielle des reproches allait reprendre. Mais il y coupa court :

— De quoi, de quoi ? grinça-t-il. Ce que je viens de perdre, tu l'as recueilli. Laisse-moi donc en paix et dormons !

TONNERRE ET PLUIE

M. Coudène, en sortant du café, chaque soir, sous les arcades de la place d'Astarac, à Mirande, avait accoutumé de s'arrêter contre un pilier pour y soulager sa vessie.

Mais elle fonctionnait mal, la vessie de M. Coudène ! Elle était lente, capricieuse et les menaces de la sonde ne la rendaient pas de meilleure composition.

Un soir, M. Coudène, debout contre son pilier habituel, se dépensait en efforts vains.

En de tels efforts qu'une canonnade intempestive troublait les échos de la paisible place.

— Hé ! hé ! monsieur Coudène, il tonne, je crois ? remarqua son voisin Padénat, qui passait sous les couverts.

— Il tonne, il tonne... Le tonnerre, *aco rai !* peu importe le tonnerre ! répliqua M. Coudène... Mais c'est la pluie qui ne vient pas !...

ÉPITRE SELON SAINT LUC

La belle madame Cardonne traversait la place Sainte-Marie, se rendant à la cathédrale, quand l'une de ses jarretières glissa et se laissa choir sur le pavé.

L'avocat des oiseaux aperçut cette chute, ramassa l'objet et le tendit galamment à sa propriétaire qui le récompensa d'un « merci » rougissant.

Puis, comme en confidence, elle ajouta :

— Epître selon saint Luc, verset XXXIV...

Que signifiait cette référence mystérieuse ?

L'avocat des oiseaux se précipita chez M. Bénétrix, bouscula sa bibliothèque et, ayant feuilleté une vénérable Bible, il trouva, au passage indiqué, cette sentence : « Le bonheur est plus haut... »

LA PESÉE

Un pauvre diable était malade des mauvaises fièvres.

Sa femme s'en fut querir le médecin qui

ausculta l'homme, tâta son pouls et vérifia sa langue et ses urines.

— Là, dit-il, ce ne sera rien pour cette fois, pourvu que le fiévreux prenne comme il convient le remède que je prescris sur cette ordonnance. Mais attention à la dose ! Avez-vous une balance, ici ?

— Nous avons bien une balance, répondit la femme, mais les poids sont perdus.

— Qu'à cela ne tienne ! Vous mettrez sur l'un des plateaux une pièce de dix sous et, sur l'autre, un poids égal de la poudre que j'ordonne.

La femme administre la poudre. Le médecin revient voir son client et le trouve très bas, très bas.

— Qu'avez-vous fait ? demande-t-il à la femme d'un ton sévère. Avez-vous pesé le remède comme je l'avais prescrit ?

— Oui, certainement, monsieur. Seulement..

— Seulement ?

— Je n'ai pas trouvé de pièce de dix sous dans la maison. Alors, j'ai mis dans la balance dix sous... en gros sous !

CONSULTATION

On servait le thé chez Mme Larribère.

— C'est curieux, dit l'une de ces dames, comme les animaux sont sensibles au changement de saisons... Ainsi, depuis ce printemps, mon chat maigrit d'une manière effrayante... J'ai dû l'enfermer dans l'obscurité de la cave où je pense qu'il retrouvera ses formes...

— C'est comme le mien, madame...

A ce moment, entrait M. Ducasse, le vétérinaire. Et Mme Larribère trouva bon de poursuivre son récit :

— ...Oui, mon chat se dessèche à vue d'œil; il n'a plus goût à rien, laisse pendre sa langue.

— Madame, dit doucement le médecin des bêtes, vous devez faire trop de bicyclette !...

LES CHEVEUX ROUGES

Le coiffeur Rougail tenait boutique bien achalandée et passait pour accommoder les

têtes les plus illustres de la ville d'Auch, sans compter les étrangers, les touristes, qui, séduits par l'enseigne et la devanture, se confiaient à ses soins.

Un jour, un gentleman plus blond que nature — il était roux, en vérité, ce devait être un Anglich — entre chez Rougail.

Il faut vous dire que cet artiste capillaire avait un crâne en peau de fesse. Si vous voulez, il était chauve comme un genou, comme un chanoine de la cathédrale.

— C'est pour les cheveux, monsieur ?

— Nô, c'était pour la barbe !

Comme on l'opérait, le client donne libre cours à son humour et dit à l'opérateur :

— Le jour que le bon Dieu il distribua les cheveux, les *tiffes* comme vous dites, vous déviez être absent ?

— Pardonnez-moi, monsieur, répond Rougail; j'étais bien là, certes. Mais il ne restait que des cheveux rouges : je n'en ai point voulu !...

SOUS LA QUEUE

Vous avez sans doute observé que les chiens, quand ils se rencontrent, font connaissance en se flairant sous la queue. Vous êtes-vous demandé pourquoi ? Le voici.

En ce temps-là — c'était du temps que les rois de Béarn commandaient à Pau — les chiens, fatigués de dormir à la belle étoile et vexés de s'entendre dire : « Dehors, les chiens ! » décidèrent d'adresser un placet au Roi pour le supplier de leur assurer le couvert en même temps que le vivre.

On tira au sort le messager qui serait chargé de porter la supplique au souverain. Ce fut le Médor, le chien de Yantet, de Coarraze.

Oui, mais où le placer, ce placet ? Sur cette question, une controverse s'engagea :

— Au cou, cela se verrait trop et on pourrait lui voler le billet.

— Sur le dos ? proposa le Patou.

— Non, répliqua le Cézet, si Médor se vautre dans un pré, il perdra le message.

— A la jambe, peut-être ? suggéra le Farino.

— Foutue bête que tu es, si Médor s'embourbe dans une ornière ou passe le gave à la nage, le billet ne sera plus lisible.

— Té ! une idée ! aboya la grosse voix de Labrit, le chien du chevrier. Attachons-le-lui sous la queue : là, personne n'ira le ravir.

Et Médor partit vers le château de Pau, son placet sous la queue.

Mais il ne revint jamais, jamais.

Et c'est depuis lors que les chiens, qui n'ont pas perdu espoir, chaque fois qu'ils rencontrent un congénère, vont le flairer où vous savez, pour voir si, des fois, ce ne serait pas le Médor qui rapporte la réponse du Roi...

BATTEUSE OU MOULIN ?

Quand apparurent, en Gascogne, les premières « batteuses à manège » qui devaient remplacer le battage des grains à l'antique fléau — comme l'a si bien conté Joseph de Pesquidoux — ce fut, autour des nouveaux engins, un vif mouvement de curiosité.

L'une de ces machines était exposée sur la place d'Auch, derrière la statue du général Espagne et un employé de la fabrique en expliquait le mécanisme aux paysans accourus.

Il voit approcher le vieux Janot de la Hitère que ces novelletés paraissaient déconcerter.

— Alors, comme ça, pépé, dit le mécanicien, vous ne savez pas trop ce que c'est que cet instrument, pas vrai ?

— Heu ! pas trop, en effet.

— Eh ! bien, je vais vous dire, moi : c'est un moulin !

Et toute l'assistance de s'esclaffer.

Mais le vieux Janot ne perd pas le nord et réplique :

— Un moulin ?... A voir tant d'ânes autour, j'aurais dû m'en douter !

LE DÉJEUNER DU MERLE

Un pied sur le trottoir, l'autre sur la chaussée, la Tandy, revendeuse au marché de la

place aux Herbes, permet à sa vessie de se libérer d'un liquide superflu.

Passe le Catchou, gagne-petit et *trufandè*, moqueur en diable.

— Hé ! la mère, fait-il, votre merle chante de bonne heure, ce matin !

— Allez, allez, réplique la Tandy, il peut chanter, le *macarèu* ! Il a, dès son réveil, avalé un fameux ver !...

ANIMAL ET ANIMAL

Nanou est à la classe enfantine.

La maîtresse lui demande, un jour :

— Quel est, Nanou, dans ta maison, l'animal que tu préfères ?

— C'est papa.

— Oh ! Nanou... Tu ne m'a pas comprise : ton papa n'est pas un animal.

— Mais si, maman l'*en* appelle !

QUERELLE DE MÉNAGE

— Canaille d'homme, tu m'as meurtrie de coups de poing !

— Allons, tu exagères toujours... De coups de mouchoir seulement.

— Oui, porc, parce que tu te mouches avec les doigts !...

UN PEU PLUS, ET...

La manille aux enchères s'est prolongée plus que de coutume, ce dimanche matin, au café Pagès.

Aussi Cabiran, qui n'est ni le moins dévot, ni le moins joueur du village, entre-t-il dans l'église comme le curé donne sa dernière bénédiction.

— Sacrrodi, murmure-t-il, un peu plus, et je manquais la messe !

LE RETOUR DES GALÈRES

Pairolo venait de mettre en terre sa harpie de femme.

Pairolo était boiteux. Comme il s'en retournait du cimetière, on l'entendait scander chacun de ses pas de ce refrain : « *Tourni d'Algè! Tourni d'Algè!...* Je reviens d'Alger ! je reviens d'Alger !... »

— Que veut-il dire ? demande un voisin.

— Tu ne comprends donc pas ? expliqua Ménique. Il dit : « Je reviens des galères ! Je reviens des galères !... »

LES SANGSUES

A l'époque des moissons, Pierret tomba sur le timon du haut d'un char de gerbes et se meurtrit grandement.

Sa femme manda le médecin qui, après avoir examiné les meurtrissures et s'être rendu compte que le dedans était bon, diagnostiqua :

— Cela ne sera rien. Lavez à *l'aïgo-sàu*, à l'eau salée. Puis, faites prendre au malade une demi-douzaine de sangsues.

La femme acheta les sangsues et ne songea plus qu'au traitement prescrit.

Le médicastre revint, deux jours après, pour en observer les effets.

— Eh ! bien ?

— Ne m'en parlez pas, dit la Pierrette, j'ai fait comme vous aviez dit pour les sangsues : impossible de lui en faire prendre plus de deux ! J'en ai préparé une avec des confitures, une autre en omelette. Il a failli ne pas les avaler !... Et il en reste quatre. Si vous pouvez me dire comment il faut que je les accommode...

L'EXAMEN DE L'APOTHICAIRE

Caburret conte comment il a subi, devant ces messieurs les professeurs de Toulouse, son examen pour devenir apothicaire.

— Qu'est-ce que la bouche ? qu'il me de-

mande le premier examinateur. Ça, je le savais : *qu'ac sabèoui*... La bouche, que je lui réponds, c'est un trou que nous avons sous *lu* nez et qui sert à manger.

— Bien, très bien. Mais qu'est-ce que *lu* nez ?

— *Lu* nez, c'est *dus* trous que nous avons sous les *yus* et qui servent pour sentir.

— Oui, mais qu'est-ce que les *yus ?*

— Je le savais aussi : *qu'ac sabèoui*... Les *yus*, que je dis, c'est *dus* trous que nous avons de chaque côté *du* nez, pour y voir.

— Qu'est-ce que les oreilles ?

— *Qu'ac sabèoui*... Les oreilles ? *Dus* trous que nous avons de chaque côté de la tête, pour y entendre.

— Bon, fait un autre de ces messieurs, mais dites-nous ce que c'est que l'anus.

— L'anus ? Ah ! ça, l'anus... *Ac sabèoui pas*, je ne le savais pas... L'anus... A moins que, m'écriai-je, à moins que ça soye le trou du ... ? J'étais tombé juste ! j'étais reçu !

VOUS N'AVEZ RIEN A DÉCLARER ?...

Pipette avait pris la diligence de Vic pour aller à Auch voir sa belle-mère.

Mais il s'était, avant d'entreprendre ce long voyage, lesté d'un bon déjeuner et avait englouti une dame-jeanne de piquepoult.

Il était assis près du Pitchou, le voiturier.

Quand ils arrivèrent à l'octroi d'Auch :

— Tu veux voir, Pitchou, comme on se fout d'un gabelou ?

L'employé à casquette galonnée s'avance et demande, soupçonneux :

— Vous n'avez rien à déclarer ?

— Si, répond Pipette, du vin blanc d'Armagnac.

— Bien. Où est-il ?

— Hé ! là, pardi !

Et Pipette de se taper sur la panse. Et le Pitchou de se trémousser sur ses guides.

Mais le gabelou n'était pas né de l'après-midi :

— Ça va, dit-il au voiturier, vous pouvez filer... Le vin en cruche ne paie pas. !

A L'OMBRE DE LA PUCELLE

Chacun sait que, parmi les compagnons de Jeanne d'Arc, les Gascons étaient en nombre et en qualité. N'avait-on pas, à cause d'eux, surnommé la Pucelle, « l'Armagnacaise » ?

Le propre frère de La Hire, Regnault de Vignoles, en était.

A l'escalade de Jargeau, c'est lui qui captura le gouveteur anglais Suffolk.

Alors, entre le prisonnier et son vainqueur un duel épique s'engagea :

— Es-tu gentilhomme ? demanda Suffolk.

— Oui.

— Chevalier ?

— Non.

— Ton nom ?

— Regnault-Guillaume de Vignoles.

— A genoux ! Je te fais chevalier...

Après quoi, Suffolk rendit son épée.

LA POMMADE

— Batistoun, proposa le Camolis, si nous allions, dimanche, taquiner le brochet, du côté du moulin de Pavie ?

— Cela peut se faire.

Ils se retrouvèrent, à pointe d'aube, chez le Batistoun, au bas de la vieille Pousterle et ils voulurent, avant de partir en expédition, casser la croûte.

Vin blanc, saucisson, pain frais, et un appétit !

Mais le Batistoun fouillait partout dans le buffet.

— Où, diable ! disait-il, ma femme a-t-elle pu fourrer le beurre qui restait, après notre dîner d'hier ?

Il avise enfin un petit pot, sur la crédence.

— Ah ! voilà, je pense, le beurre que je cherchais. Sers-toi, Camolis !

Et l'invité d'étendre sur sa tartine de pain, de la pointe du couteau, une belle couche de ce beurre fin.

La fille de Batistoun entra, juste à ce moment, dans la pièce.

— Papa, demanda-t-elle, tu ne l'as pas

vue, ma pommade, que je l'avais oubliée, hier soir, sur la crédence ?

— La pommade ?... Quelle pommade ?... Ah ! c'était de la pommade ?... Eh ! bien, nous venons d'en beurrer nos tartines, avec le Camolis !

LA DERNIÈRE CHOSE

Le petit Pipiou, sept ans, n'est pas plus sot ni plus *pèc* qu'un autre, mais il ne se presse point d'apprendre ce qu'on lui veut enseigner. Le curé y perd son latin, le régent son français et ses parents leur gascon.

L'autre jour, après la leçon de catéchisme, qui a porté sur la prière du matin et celle du soir, le curé, passant au questionnaire, demande au Pipiouet :

— Voyons, toi, quelle est la dernière chose que tu fais avant de t'endormir ?

— La dernière chose ? Oh ! moi, monsieur, avant de m'endormir, j'arrange ma chemise sous le cul !

PASSERA !... PASSERA PAS !...

Deux vieilles dévotes assiégeaient le confessionnal du curé de Cantoperdic.

— C'est à moi ! disait la Torto.

— Non, à moi ! criait la Higuèro.

— Je passerai !

— Tu ne passeras pas !

Elles allaient sortir leurs griffes. Mais le curé sortit du confessionnal :

— Allons, vieilles folles, pas de bataille !... Que passe la première celle qui aura le plus de péchés à confesser !...

Aucune ne voulut passer la première.

DEVINETTE

Ça bâille, bâille, bâille :
Mets-y de la chair baptisée !
. . . . . .
Ce n'est pas ce que vous croyez :
C'est le sabot !

LES FAGOTS

Pouniche, *lou Pounicho*, pauvre hère plus chargé de poux que de sous, était un incorrigible rapineur.

Un bourgeois de Mirande le surprit un jour à voler des fagots, dans le bois de Respaillès.

— Ah ! c'est donc toi, Pouniche, qui...?

— Mais non, monsieur, ce n'est pas moi ! Je viens de glaner cela dans les taillis.

— Nous verrons, nous verrons...

Le bourgeois imagina d'attacher à chacun de ses fagots les sonnailles de ses mules, qui ne servaient plus. Puis, il se cacha derrière un buisson et attendit.

Pouniche arrive et tente de charger un fagot sur ses épaules. Mais un carillon imprévu le dénonce et le flagrant délit est constaté.

On alla devant le juge de paix.

— Eh ! bien, Pouniche, lui dit celui-ci, vous ne pouvez nier. Qu'ajouterez-vous pour justifier votre conduite ?

— J'ajouterai... j'ajouterai que, pour inventer de pareilles attrapes, il faut être, je le dis, plus canaille que moi !...

LA DEVINETTE DES DEMOISELLES

Quatre demoiselles dans un pré
N'ont jamais la tête mouillée.
— Les pis de la vache.

Trois demoiselles sur un banc
Mangent jaune et ch... blanc.
— Les meules du moulin.

Quatre demoiselles vêtues de blanc
Toujours se suivent, jamais ne se rejoignent
— Les ailes du moulin à vent.

Quatre demoiselles dans un couvent
N'ont jamais vu ni pluie, ni vent.
— La noix.

LE RECENSEMENT

Lors du dernier recensement de la population, le garde champêtre de Cucuron déposa chez chaque habitant un imprimé à remplir.

— Il faut inscrire là, dit-il au père Régis, votre nom, votre prénom, votre âge, votre religion, si vous êtes marié ou non, quel est votre état, si vous avez des enfants et combien..

Régis fit appeler son fils.

— Drolle, toi qui sais lire et écrire, tu vas me garnir cette feuille.

Le petit prend le porte-plume et se met à écrire sous la dictée.

— Le nom ?

— Dumeste.

— Le prénom ?

— Régis.

— L'âge ?

— Cinquante-quatre ans et trois mois.

— Culte ?

— Qu'est-ce que tu dis ? Culte ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Papa, cela signifie si l'on sait lire, ou non : *culte* ou *inculte*.

— Bien. Ecris : *inculte*... Je n'aurai pas deviné ça tout seul, *saquéla* !... Ah ! *l'estruttion*, mon ami, quelle belle chose !...

HARICOTS OU MONJÈTES ?

Le Sandiné, fatigué de tirer le diable par la queue sur les sentiers gascons, était allé chercher fortune sur les grand'routes des Amériques.

Il revint aussi croquant qu'il était parti, et l'on ne manqua pas de se trufer de lui, dans le village.

Et l'on prit un malin plaisir à lui faire conter ses voyages.

— Que mangeais-tu donc, Sandiné, sur le bateau ? Tu n'étais pas bien gras à ton retour.

— Ah ! pôvre, des haricots, toujours des haricots !

— Qu'est-ce que c'est que ça, des haricots ? C'est bon ?

— C'est bon... enfin, comme ça... Imaginez des *monjètes*. C'est à peu près le même goût !

LA PÉNITENCE

Un jeune homme allait se marier.

Il va, selon l'habitude, réclamer son billet de confession.

Le confesseur l'écoute, distrait, puis le laisse partir, nanti du billet.

— C'est curieux, se dit le jeune homme, ce curé ne m'a imposé la moindre pénitence !

— Hé ! pôvre, observe sa mère qu'il fait confidente de son étonnement, tu vas te marier : cela suffit !

LA NICHÉE

Après une mission prêchée par le Père Mortera, le meunier de Panossac et ses trois fils allèrent ensemble à confesse.

Les trois fils passèrent d'abord au guichet des absolutions.

Le premier qui se présenta, le père Mortera lui dit :

— Et d'où es-tu, mon brave ?

— Je suis du moulin de Panossac.

— Ah ! bien, très bien.

Au second, même question.

— Je suis du moulin de Panossac.

— Toi aussi ? Bien, bien.

Du troisième, même réponse :

— Je suis du moulin de Panossac.

— *Bietdaze* ! s'exclama le confesseur, quelle nichée de moineaux !...

Et le Père Mortera devait savoir ce qu'il disait, en comparant aux moineaux pilleurs de grains les trois meuniers qu'il venait d'entendre. Mais le dernier entendu lui répondit :

— Ho ! monsieur, vous ne connaissez encore que trois petits pierrots. Voici le gros moineau, maintenant !...

C'était le père qui s'avançait vers le confessionnal.

LA FIN DU MONDE

Burgan, le coiffeur de la place du Bartas, allait, chaque jour, accommoder et raser M. le président du Tribunal.

Un matin de juillet, il parut fort ému.

— Qu'est-ce qu'il y a, Burgan ? lui demanda son client.

— Il y a, monsieur, il y a que la fin du monde approche !

— Tu plaisantes !

— C'est écrit dans les journaux, monsieur.

— Bah ! le papier est un âne docile... Enfin, qu'est-ce qu'ils disent, les journaux ?

— Ils disent que la fin du monde est pour le commencement d'août.

— Nous y touchons.

— C'est bien ce que je crois... Le premier jour, toutes les bêtes doivent mourir. C'est écrit, monsieur ! Et, le troisième jour, ce sera le tour des hommes.

— Mais alors, dit le président... réfléchis un peu : qui viendra me faire la barbe, le deux août ?...

EN MARCHANDANT

Le Pitoun, de Bonas, voulait faire de son fils unique un « monsieur ».

Pourtant, il n'était guère « donnant » et frémissait par avance à l'idée des sacrifices qu'il lui faudrait consentir pour aider à cette ascension sociale.

Il fut présenter l'enfant au collège de Lectoure. Au principal il vanta les qualités du futur élève :

— Il a son *santificat*... Il chiffre comme un notaire... Ni régent, ni curé n'ont plus rien à lui apprendre.

Puis, il fallut passer à l'économat et parler pension, hardes, chaussures, argent, quoi !

— Vous ne vous en tirerez pas à moins de six cents francs, trancha l'économe.

— Six cents francs, *bietdaze* ! C'est une somme... Et, en marchandant, monsieur, vous ne pourriez pas me rabattre quelques pistoles ?

L'économe parla des prix du pain, de la viande, des haricots et des choux. Bref, il fallut abandonner tout espoir de réduction.

— Eh ! bien alors, dit le Pitoun, en se tournant vers son fils, prends-en pour l'argent, nom d'un double. Remplis-toi, petit !...

LA TENTATION DU BARBIER

Un barbier gascon faisait son tour de France.

Il arrive à Paris et son air déluré lui facilite une embauche chez le principal barbier de la capitale.

Celui-ci avait force clients de par la ville. Mais il en était un chez qui les apprentis répugnaient à se rendre, tant il se montrait difficile, exigeant et irascible.

Le patron lui envoie notre jeune Gascon.

— Jamais tu ne raseras ce vieux loup ! lui prédirent ses compagnons.

Il se rendit pourtant à l'adresse indiquée,

rue des Tourneurs et se présenta au terrible client dont une épaisse barbasse noircissait le menton et les joues.

— C'est toi, blanc-bec, que l'on envoie pour me faire la barbe ? Jamais je ne t'en crois capable.

— Je vais essayer, monsieur.

Il affûte son meilleur rasoir et commence à savonner la figure de l'homme. Il s'interrompt pour faire un signe de croix.

Un coup de rasoir à droite, un coup de rasoir à gauche, et encore un signe de croix.

Le client le regardait faire, interdit :

— Que signifient ces grimaces ? éclate-t-il enfin.

— Ne vous fâchez pas, monsieur, je vais vous dire. Ma défunte mère, avant de mourir, me recommanda : « S'il te vient une méchante tentation, fais un signe de croix et tu l'écarteras. » Voilà deux fois qu'il me vient l'idée de vous couper le cou. Alors, par ce moyen, je l'écarte...

Le client ne broncha plus.

« EGO SUM »

Le Piparot, de Mirande, on ne le voit guère entrer à l'église qu'à l'occasion des enterrements.

Le jour des obsèques de M. d'Astarac, comme il écoutait l'officiant entonnant l'*Ego sum* :

— Ces curés, tout de même, confia-t-il à son voisin Panséto, ils disent quelquefois la vérité, même aux riches... Tu as entendu celui-ci ? *Ego sum*, égaux sommes... M. d'Astarac, toi, Panséto, moi, Piparot, quand nous sommes crevés, y a pas à dire : égaux sommes !

TROP BIEN EXAUCÉE

Ce Panséto était fainéant à décourager les lézards, joueur à s'aliéner les chausses et ivrogne à rendre sobres les grives de vigne.

Sa femme s'en désolait.

— Faites, lui conseilla le curé, une neuvaine

à saint Jean-Moustous, patron des vignerons. Vous verrez que votre homme ne boira plus que de l'eau, ne touchera plus une carte et se mettra au travail, à s'en user les poignets.

La femme entreprit sa neuvaine et jamais saint de paroisse n'entendit prières plus ferventes.

Neuf jours après, Panséto trépassait.

— Ah ! ce saint Jean-Moustous, gémissait la veuve, on lui en demande gros comme le petit doigt, il vous en fout gros comme le bras !...

TRANSACTION

D'aller à confesse, le Gahec de Rapotout avait, certes, moins d'envie que de besoin.

Mais tout le monde allait à confesse, en ce temps-là, et le Gahec de Rapotout n'aimait point de se singulariser.

— Allons, mon cher ami, lui dit le confesseur, je vois que vous voulez être un bon chrétien. Dites-moi vos fautes... Je vais vous

aider. Voyons : vous n'avez pas dit trop de mal des curés ?

— Heu !... enfin... comme ci, comme ça... miton-mitaine...

— Bon ! C'est là une méchante habitudasse, qu'il faudra laisser... Allez, dites vos autres péchés !

La kyrielle en devait être longue, car le pénitent s'éternisait dans le confessionnal.

— Té ! s'écria-t-il soudain, j'allais oublier, mon père... Ce que c'est que notre pauvre mémoire !... J'oubliais de m'accuser d'avoir volé cinquante fagots à la dame du château.

— Cinquante fagots ! Mais c'est très grave : il vous faudra restituer...

— Cinquante... quand je dis : cinquante... Ecoutez, transigeons ! Mettez un cent, si vous voulez, car, en sortant d'ici, je vais aller chercher les fagots qui restent !...

TOUS MÉDECINS !

Entre deux manilles, au café Daroles :

— Quelle est la profession, à votre avis,

la plus répandue, dans notre bonne ville d'Auch ? demande M. Pagelle.

— Celle de cocu !

— Ce n'est pas une profession avouée... Sérieusement, moi, je crois que c'est la profession de médecin.

— Bop ! ils sont cinq ou six, sans compter les rebouteurs. Et ils suffisent bien à faire prospérer le commerce des ensevelisseurs qui règnent sur la vieille Pousterle !

— Et moi, je vous dis qu'on les compte par centaines !

M. Pagelle ne détestait point le paradoxe, on le savait.

Pourtant, le lendemain, il entrait au café Daroles, la tête enveloppée d'un bandeau contenant force ouate. Et chacun de s'empresser autour de lui :

— Mal aux dents ?... Gengivite aiguë ?... Moi, l'eau oxygénée m'a fort bien réussi.

— Et moi, la teinture d'iode.

— Je vous déconseille tout cela. Moi...

— Vous voyez bien, s'écria M. Pagelle, que, sans être passés par la Faculté, vous êtes tous médecins ! C'est ce que je voulais démontrer.

LA DIÈTE

Grateloup, plus avare qu'une lampe de sanctuaire, avait, pour raison d'économie, supprimé de sa bicoque sordide ses chats et son chien, vendu ses vaches et ses moutons. Il n'avait conservé qu'une vieille jument qui lui était encore indispensable quand il allait faire moudre son grain.

Mais il avait résolu de la rationner, comme il s'était rationné lui-même, car l'avoine était chère autant que le pain dont il faisait sa subsistance.

Il procéda selon une méthode qu'il estimait prudente.

Ce fut, d'abord, pour la pauvre bête, le jeûne de vingt-quatre heures, son maître ne lui concédant qu'un picotin tous les deux jours.

Et puis, tous les quatre, tous les cinq...

Et la jument tenait toujours debout, sur ses quatre sabots.

Seulement, au bout de trois semaines d'un tel régime, elle creva.

Grateloup en fut plus étonné, plus indigné, certes, qu'affligé.

— C'est curieux, disait-il, c'est inconcevable !... Juste au moment où elle commençait de s'habituer !...

LE SACRISTAIN SCANDALEUX

Janti, le sacristain de Cantoperdic, se relâchait en vieillissant.

D'abord, il était devenu sourd comme trois cruches.

Et puis, enfin, il se relâchait. Boitillant d'une jambe, il frappait du talon et, sitôt frappé ce coup d'arrière-pied, il lâchait un bruit qui partait d'un peu plus haut. Janti se relâchait.

Chaque dimanche, il promenait parmi les fidèles de Cantoperdic, la corbeille où le pain bénit était rompu en menus morceaux. Et,

comme il était honnête, Janti commençait par les femmes.

Les chanteuses, prises de fou rire à son accompagnement incongru, s'arrêtaient de chanter, dès qu'il passait dans leurs rangs. Et l'on n'entendait que mieux la pétarade que lui seul ne pouvait ouïr, et pour cause.

— Janti, tu te déchires quelque chose ! risquait une ménine.

— Hé ! prenez, prenez donc ce que je vous donne, répondait-il, il en reste encore de plus beaux.

Il pensait, bien entendu, à ses morceaux de pain bénit.

Et toujours ce choc du talon et cette canonnade d'un invisible canon.

— Janti, tu viens encore de te perdre une noix !

— Comment, vieille goulue, il vous reste les plus gros et vous réclamez !...

***

Bref, ce Janti devenait un objet de scandale dominical.

Voilà-t-il pas qu'il omit, certain dimanche, de reboutonner sa brayette !

Quand il entreprit sa tournée de pain bénit, les femmes, l'une après l'autre, lui firent signe en braquant un doigt scandalisé vers le corps du délit.

Mais lui ne pensait toujours qu'à ses chanteaux de pain à l'anis et, l'œil en coin, la bouche ironique, il murmurait

— Patience, patience, les fumelles !... Y en aura pour toutes, y en aura pour toutes !...

***

Zizi guettait surtout le sacristain au moment que celui-ci faisait circuler le plateau « pour les âmes du purgatoire ».

Il y déposait généralement un sou espagnol, n'ayant plus cours, ou un bouton de culotte.

Un dimanche, au passage de Janti, Zizi se fouilla et ne trouva dans ses poches qu'une pièce française de cinq centimes.

Il la fit sonner sur le plateau, puis en reprit une de dix centimes,

— Dieu vous le rende ! dit tout haut Janti, selon la formule.

— Oh ! murmura le Zizi, c'est déjà fait !...

L'ŒUF A LA BRAISE

M. Sémeilhon, vendanges faites, était allé faire un tour à Bordeaux, histoire de humer un peu l'air de la ville.

Midi sonnant, il s'arrête, sur le cours de l'Intendance, devant un restaurant qui portait cette enseigne « A la renommée des œufs à la coque ! »

— « Œufs à la coque », se dit-il, c'est, sans doute, des œufs à la braise. Voilà mon affaire. Je vais déjeuner ici à bon compte.

Il entre, fait sa commande. On lui apporte deux œufs.

Cric ! crac !... Deux coups de couteau, et il décoiffe le premier, Mais il a un sursaut d'horreur.

— Garçon ! crie-t-il.

Le serveur se précipite.

— Garçon, vous couillonnez, ou quoi ? Voyez-moi ça ! Il y a le poulet, *milledious !*

— Chut ! lui dit le garçon, taisez-vous ! Et

n'appelez pas le patron, surtout ! Il vous ferait payer le poulet avec l'œuf !

— Outrre ! alors, il faut s'en défaire !...

Et M. Sémeilhon goba l'œuf.

IL VA BIEN...

Rentré des colonies, Lacouloumère avait de fréquents malaises : fièvres malignes, dysenterie, etc.

Comme il s'était alité, après une crise intestinale :

— Eh ! bien, demande un voisin au jeune cadet du colonial, il paraît que ton frère ne va pas ?

— Taisez-vous, il ne fait que ça, au contraire !...

LE MÉDECIN ARMÉ

Jupille rencontre le docteur Purgans qui

fait un tour de chasse, en même temps que sa tournée de malades.

— Où donc allez-vous, comme ça, monsieur le docteur ?

— Je vais voir Ménicoun, de la Ribère, qui a besoin de mes soins.

— Vous avez donc bien peur de le manquer, que vous emportiez votre fusil ?...

LA « LANGUE SÈCHE »

M. Labadens et M. Lafitte chassaient de compagnie sur les *tépès*, sur les coteaux de Pessan.

Ils étaient partis de bon matin, la panse pas trop garnie, et le soleil ne les ménagea point.

Mais la poursuite des perdreaux et la piste d'un lièvre imposèrent silence à leur estomac.

Pourtant, sur le coup de midi, M. Lafitte dit à M. Labadens :

— Tu as quelques provisions, au moins ?

— Moi ? J'ai une langue sèche.

— Ça va bien. Moi j'ai une pinte de vin blanc.

— C'est peut-être le moment d'y goûter ? suggéra M. Labadens.

Ils s'assirent à l'ombre d'un bouquet de chênes et M. Lafitte passa la gourde à son compagnon.

Celui-ci lampa longuement le piquepoult

— Là, fit-il en repassant la gourde, il t'en reste la moitié.

M. Lafitte apaisa sa soif, puis :

— Qu'attends-tu pour sortir tes provisions ?

— Quelles provisions ?

— Mais... ta « langue sèche »...

— Oh ! la langue sèche, *saquéla !* je ne l'ai plus !

PAR-DESSUS ET PAR-DESSOUS

Bourtoumiu avait commandé une demi-pièce de Saint-Émilion qu'il voulait mettre en perce à l'occasion du « festin du porc ».

Mais quelqu'un, plus pressé, n'attendit pas cette échéance. Et, en visitant son chai, Bourtoumiu s'aperçut, un jour, que sa demi-pièce était à demi vidée.

— On nous a volé le vin, *nom d'un dits!* confia-t-il à sa femme.

— Tu couillonnes ou tu manges du potiron ?

— Viens voir, viens voir !

— Té ! dit la femme, ils doivent avoir fait un trou par-dessous, pour soutirer le vin...

— Mais, foutue bête, ce n'est pas par-dessous que le vin manque, c'est par-dessus !...

LES SOUPES

La vieille demoiselle de Saint-Exupéry vivait seule et chichement dans sa gentilhommière.

Elle fit mander le Jousep pour pelleverser son potager et couper quelques ronces dans le parc.

Le journalier ayant terminé ses travaux, la vieille demoiselle de Saint-Exupéry lui fit servir une bouteille de vin, du pain et un pot de confitures.

Ces confitures, le Jousep les trouva tellement de son goût qu'il vida le pot. Et il rendit grâces à l'hôtesse.

— Oh ! demoiselle, elles étaient fameuses, vos soupes !

Quelque temps après, la demoiselle de Saint-Exupéry eut encore recours aux services du Jousep. Mais, quand vint l'heure du *brespalh*, elle lui donna un pot de moutarde.

Le tâcheron, qui se souvenait des confitures, décoiffa vivement le pot et, à cueillerées pleines, étendit sur son chanteau de pain ces « bonnes soupes » qui le tentaient.

— Eh ! bien, Jousep, demanda-t-on au goinfre, elles sont bonnes, les soupes ?

— Heu !... Je crois que, cette fois-ci, l'on y a mis un peu trop de poivre...

LE TAILLEUR ET LE CORDONNIER

Pieds nus, assis sur le mur qui longe la route, le petit Gaffet surveille les passants, en veillant, du coin de l'œil, sur le champ de

maïs d'où il doit écarter ses vaches au pâturage.

Le facteur, qui rentre de sa tournée quotidienne, s'arrête et lui dit :

— Tu feras compliment, de ma part, au cordonnier qui t'a fait tes souliers. Ils durent, par le grand Dieu vivant !

— Oh ! répond le Gaffet, en lui montrant ses fesses, qu'est-ce que vous diriez de mes culottes, alors ! Voilà quinze ans bientôt que le tailleur me les a livrées, et il n'y a toujours qu'un trou...

LE PLANT DE POMMES DE TERRE

— Oh ! les belles pommes de terre ! Vous ne pourriez pas m'en donner quelques-unes pour la semence ?

— Si fait, monsieur.

M. Béchigue, plus avare qu'un *carelh*, prit les pommes de terre qu'il s'était fait offrir à bon compte et les porta à sa métayère, en lui recommandant de les planter et d'y bien veiller.

Comme il revenait de voyage, quelque temps après :

— Eh ! bien, ces pommes de terre ?

— Oh ! monsieur, je les ai bien soignées. Mais vous ne devineriez jamais ce qui est venu dans ce champ.

— Ce qui est venu ?... Des pommes, pardi !

— Non, monsieur, il est venu un porc qui les a toutes mangées !...

LA BICYCLETTE

— Maintenant, facteur, que tu as un héritier, il ne te manque plus qu'une bicyclette pour faire plus à l'aise ta tournée !

— Il ne te manque, à toi, qu'une paire d'étrilles, espèce d'âne !... Moi, je préfère économiser pour m'acheter une vache, té !

— *Saquéla !* tu « marqueras » bien, à travers la campagne, à cheval sur une vache !

— Foutu malin ! tu te chargerais, toi, de raire une bicyclette, pour nourrir le petit ?...t

BORGNE ET BOSSU

— Hoù ! petit bossu !... Il me semble que tu as chargé ta besace de travers, ce matin !

— Tu ne vois pas clair, hoù ! le borgne !... Tu n'as ouvert qu'une fenêtre...

QUATRE-VINGT-DIX

— Zidore !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Toi qui es dégourdi, peux-tu me dire, rien qu'à le voir, le nom de ce chien qui passe ?

— Labrit ?

— Non.

— Bismarck ?

— Pas davantage.

— Bah ! qu'il s'appelle, au diable, comme il voudra. Je m'en vais...

— Toi qui es si dégourdi... Voyons, il n'y a qu'à le regarder, ce chien, pour deviner qu'il s'appelle « Quatre-vingt-dix » !

— Quatre-vingt-dix ? Tu te fous de moi, pour sûr...

— Je te dis qu'il s'appelle « Quatre-vingt-dix ». Comment que ça s'écrit, quatre-vingt-dix ? Par un neuf et par un zéro, pas vrai ? Eh ! bien, regarde un peu la queue retournée du chien : n'est-ce pas un neuf ? Là, nous mettons : neuf. Et le zéro...

— Hé ! bé, quoi, le zéro ?...

— Hé ! bé, le zéro, il est dessous, couillon !...

LES ŒUFS DE CADICHE

Cadiche, métayer de Roquelaure, s'en alla à la foire d'Auch, avec un panier d'œufs frais sous le bras.

Comme il montait vers la place aux Herbes, il s'arrêta devant la vitrine de M. Cournet et y guigna un beau couteau qui remplacerait

à merveille, ma foi ! celui qu'il avait perdu en faisant la gerbière.

— Combien, ce couteau ? demanda-t-il à Mme Cournet.

— C'est trente sous, pôvre ! (Ceci se passait en des temps très anciens, avant la vie chère.)

— Trente sous ? *Bietdaze !* vous couillonnez, je crois ?

— Vous trouvez ce couteau cher, à trente sous ? Je voudrais vous y voir, s'il vous fallait fabriquer le pareil pour le même prix !

Bref, Cadiche se déclara prêt à acheter le couteau, moyennant qu'il en solderait le prix avec des œufs.

Marché conclu.

— Voici donc le prix de votre couteau, madame. Dix œufs à trois sous l'un, cela fait juste trente sous.

— Trois sous, un œuf ! Vous n'y pensez pas, brave homme !

— Ah ! vous trouvez ça cher, ma bonne dame ? Eh ! bien, foutre de bougre, pondez-en un seul, tout pareil aux miens et, foi de Cadiche, je vous le paie quatre sous !...

LES POIRES

Le métayer de M. d'Embaquès avait amassé, cette année-là, de fort belles poires.

— Je vais en porter un panier au maître, pensa-t-il, ça lui fera plaisir.

Il se met la route sous les pieds et arrive à Auch. Le béret d'une main, le panier de l'autre, il se présente à M. d'Embaquès qui, tout réjoui, lui dit :

— Tu es bien honnête et tu vas manger, avec moi, l'un de ces beaux fruits.

M. d'Embaquès tend une poire à son métayer, puis il en prend une autre et mord à belle dents dans la chair juteuse. Mais le métayer a sorti son couteau et pèle la sienne.

— Hé quoi ! s'exclame M. d'Embaquès, n'est-ce point péché d'enlever cette peau dorée ?...

— Je vais vous dire, monsieur. Comme je venais vous offrir ce présent, j'ai dû m'arrêter, au pied d'un ormeau, pour faire... ce que vous devinez. J'avais placé le panier à côté de moi et, je ne sais comment cela s'est mani-

gancé, il a basculé et quelques poires ont roulé dans la m..., en parlant par respect. Je les ai, certes, bien essuyées, mais comme j'ignore si ce n'est point une de celles-là que vous m'avez offerte, j'aime mieux la peler !

— C'est bien, dit M. d'Embaquès, en jetant sa poire, à l'avenir, j'irai cueillir mes fruits moi-même !

LE RÉTAMEUR

M. Camalet avait eu le malheur d'épouser, en son jeune temps, une femme boiteuse — il n'y paraissait guère, — bossue — à peine voûtée, croyait-il — et noire comme une peau de boudin — le hâle de ce sacré soleil de Gascogne — mais qui, en vieillissant, était devenue la plus laide et la plus insupportable des carognes.

Il était à prendre le frais devant sa porte quand un rétameur jeta son cri dans la rue :

— Ho ! rétamer, braiser chaudrons et casseroles !

Et, en passant devant M. Camalet :

— Rien à refondre, monsieur, rien à blanchir?

— Si, si, outrre, mais vous n'y parviendrez pas.

— Confiez-moi toujours l'objet, vous verrez.

— Ah! prenez-le l'objet, emportez-le au diable!... C'est de ma garce de femme qu'il s'agit...

DANS LE TRAIN

« Être dans le train » est devenu une expression vide de sens : le train du monde va si vite, dès que l'on brûle les étapes! Et notre époque, qui restera sans doute l'ère du Papier Imprimé, ne pouvait trouver mieux pour remplacer la formule désuète, que celle-ci : « être à la page ».

Le pauvre Cucuron, d'Escornebœuf, n'était même pas dans le train, lui, car il fut très surpris, quand il dut se rendre à Toulouse, d'aller s'embarquer au chemin de fer qui, depuis peu, passait par Gimont.

Pour se donner du courage — « la femme

n'en saura rien ! » — il s'offrit un bon repas à l'auberge de Cahuzac.

Mais il avait à peine avalé son bouillon et entamé le bœuf qu'il entendit siffler la locomotive.

— M... ! cria-t-il, pas même moyen de dîner tranquillement !...

Au même instant, une voix retentissait :

— Les voyageurs pour Toulouse, en voiture, s'il vous plaît !

— Oui, oui, j'arrive ! Attendez un peu, canailles, que j'aie léché ma sauce... Et vous autres, servez le café ! Là tenez, je paye d'avance : voilà trente sous.

— N'attendez pas, brave homme, car le train n'attendrait pas, lui, conseilla un garçon jovial... Et puis, ajouta-t-il, on vous servira le café, là-bas.

— Ah ! puisque c'est comme ça...

Et Cucuron s'engouffre dans la gare et monte en wagon.

— Quelle invention, tout de même, ces maisons roulantes !... Et que de valets, que de valets ! dit-il en voyant les hommes d'équipe affairés pendant les cinq minutes de l'arrêt. Soudain :

— Pouf ! pouf !... pouf ! pouf !...

Le cheval noir se mettait à trotter, le train partait.

— *Farrédi !* rouspète Cucuron, et mon café qu'on devait me servir ?

Il avise la sonnette d'alarme :

— Ça, dit-il, c'est sûrement pour appeler le serveur. Attends un peu...

Et il se pend à la sonnette. Le train stoppe. Les portières s'ouvrent. On s'interroge. Des employés accourent.

— Que se passe-t-il, monsieur ?

— Ah ! vous voilà, enfin ! Ce n'est pas trop tôt, fainéantaille, que vous pensiez à moi ! Apportez-moi vite le café que je vous ai payé !...

DEVANT LE JUGE

Ce mois de février, le Palohort amenait un cochon à la foire d'Aignan.

Il le tenait au bout d'une corde, mais, arrivé sur le champ de foire, voilà mon cochon

qui s'épouvante, tire sur la corde, la rompt et s'en va faire des siennes dans l'étalage de vaisselle de Biragnet.

Il bouscule des plats, brise des assiettes, pulvérise des verres. Mais le Biragnet saute sur le bout de la corde qui pendait à la patte du délinquant.

— Il y a pour cent francs de casse, au moins, hurle-t-il aux oreilles du pauvre Palohort. Je te rendrai ton cochon quand tu m'auras payé !

— Cochon toi-même ! Cette bête qui...

La dispute devient si violente que l'on conduit les adversaires devant le juge de paix.

— Asseyez-vous là, dit le juge, et exposez-moi tranquillement votre affaire.

— Là, je vais vous dire, monsieur, commence le Palohort. J'ai un cochon gras. Bien. Le Biragnet me l'a pris et ne veut pas me le rendre. Est-ce juste, cela ? Je ne prétends pas que ma bête n'ait aucun tort... Je l'amenais à la foire. On traverse la place. Elle s'épouvante... tire sur la corde... la rompt !... Monsieur, ce cochon vaut cent écus comme un sou. Et tellement que... Tenez, mon beau-frère m'en offrait cinquante écus à la dernière foire du Houga !...

— Au fait, au fait ! réclama le juge.

— Vous allez comprendre, monsieur. Vous êtes le cochon, vous, monsieur le juge. Bien. Je vous attache une corde à la jambe de derrière. Une supposition !... Bien. Nous partons. Nous allons à la foire. Vous vous affolez, sur la place. Vous rompez la laisse. Bien. Vous sautez sur la vaisselle de Biragnet... Soyons justes, monsieur : mettons que vous avez tort, là !... Mais les bêtes et les gens, cela fait deux, nom de nom !...

L'AVARE

Il vivait seul, le Cléri, dans sa chaumine enfumée, tout seul d'un bout à l'autre de l'année.

La soupe, il la trempait lui-même : quelques croûtons dans un peu d'eau bouillie avec un trognon de chou. Et vous pensez qu'il ne jetait pas le lard aux chiens !

Vous le plaignez ? Sachez donc que le Cléri cachait dans sa canfouine plus de louis d'or qu'un labrit ne porte de puces.

Un jour, la Bartelotte, sa fermière, lui apporte sa « rente » : un plein tombereau de volaille, grasse à souhait.

— *Adichats!* maître, dit-elle. Voilà votre rente, tenez !

— Espèce de malapprise ! s'écrie le Cléri. Je vais t'enseigner à parler, moi !... Tu es le maître, une supposition, et je suis la Bartelotte. J'arrive. « Bonjour, monsieur Cléri et la compagnie !... Je me fais un grand plaisir de vous apporter votre rente, monsieur !... Tâtez un peu, sous l'aile, ces oies et ces chapons ! Cette volaille grassette, dirait-on pas qu'elle fond sous les doigts ? » Voilà ce que je dirais, si j'étais la Bartelotte...

— Et moi, si j'étais le Cléri, je répondrais : « Tiens, ma mie, voici un bel écu pour ta peine! »

LA VISITE DU « BORDIER »

Le « bordier » de Bladé, un jour de marché, va trouver son maître.

— Adichats, moussu !

— Adieu, Joanille ! Quoi de nouveau, à la « borde » ?

— Rien, certes, moussu, sinon que notre chien est mort.

— Pauvre bête ! Et de quoi est-il mort ?

— Moussu, d'avoir trop mangé de viande, de la viande de vache.

— De la viande de vache ? On en a donc tué une, dans le voisinage ?

— Non point, moussu, ce sont les vôtres qui sont mortes !

— Mortes, mes vaches ? Et de quoi, grand Dieu ?

— D'avoir charrié trop d'eau, moussu.

— Tu me fais mourir, toi aussi. Et pourquoi charrier tant d'eau ?

— Hé ! moussu, pour éteindre le feu.

— Quel feu ?

— Moussu, celui qui avait pris à la borde » !

— Le feu a pris à la « borde » ?

— Oui, moussu, tout est brûlé.

— Tout est brûlé !

— Tout est brûlé. Les vaches et le chien sont morts. A part cela, moussu, rien de nouveau.

AUX ASSISES

Aux assises d'Auch, un président du Nord, c'est-à-dire d'Agen, interroge un témoin qui n'entend pas un mot de français.

— Témoin, dit-il, l'extrémité de l'instrument contondant dont s'est servi l'accusé pour frapper sa victime, était-elle enduite de matière fécale ?

— Hé ?

Le président répète sa question. En vain.

— Monsieur le président, intervient l'avocat des oiseaux, Me Ransan, voulez-vous me permettre de traduire votre question en langue vulgaire ?

— S'il vous plaît, maître.

— *I auèuo mèrdo au cap dou barrot ?* Il y avait de la m... au bout du bâton ?

— *O, moussu, n'i auèuo rédé!* Il y en avait beaucoup, monsieur !..

LES MITAINES

Le curé de Cantoperdic mariait un couple campagnard.

La mariée était noire, à croire qu'elle avait pris toute la peinture, le jour que l'on coloriait le plumage des merles.

Au moment de donner sa bénédiction, selon les rites :

— Donnez-vous la main ! dit le curé.

La Félicie tend la sienne à son « prétendu », mais le curé reste hésitant :

— Allons, Félicie, pourquoi fais-tu la dame ? Ote-donc tes mitaines noires, voyons !...

L'ARBITRE DES MÉNAGES

Pouytremous, le chevrier de la montagne, passait pour être quelque peu sorcier.

Il descendait, chaque automne, dans la plaine. Partout on l'accueillait et il récompen-

sait ses hôtes, non point selon leurs mérites d'hôtes, mais suivant l'état du ménage qui l'avait hospitalisé. A tous les foyers où l'homme, comme il se doit, commandait, il laissait l'une de ses chèvres. Pour les autres, il portait en sautoir une besace pleine de grains de maïs et il déposait, avant de quitter leur toit, quelques grains sur la table de la cuisine.

Je vous laisse à penser si les femmes, au passage de Pouytremous, se montraient prévenantes envers leurs maris !

Il venait de séjourner à la borde de Piquemail, et la bordière avait été parfaite de soumission et de bonne grâce.

La veille de son départ, le chevrier dit au bordier :

— Je vais te donner cette chevrette, la noire.

— Ah ! intervint la bordière, moi, je préférerais la blanche.

— Eh ! bien, répondit Piquemail, puisque tu la préfères, c'est donc la blanche que nous prendrons.

Le lendemain, ce n'est ni la chèvre noire, ni la chèvre blanche que Pouytremous offrit aux bordiers, mais une poignée de maïs.

Quelque temps après, il ne restait au chevrier qu'une douzaine de têtes de son troupeau. Mais n'allez pas en conclure que l'arbitre des ménages l'eût sacrifié à la vertu des maris gascons. Beaucoup de ses bêtes étaient mortes de maladie. Et sa besace au maïs était vide...

JAN LE PEC

La Provence a son « innocent », son Fada. La Gascogne a son Jan le Pec.

Voici, rapportés par son historiographe J.-F. Bladé, quelques-uns des exploits de Jan le Pec.

Un jour, la mère de Jan le Pec s'en allait au ruisseau voisin laver sa lessive. Elle manda son fils et lui dit :

— Jan le Pec, garde la maison et surveille le pot-au-feu. Quand tu verras que bout la marmite, frotte les choux avec de la graisse.

— Mère, ainsi ferai-je.

La femme s'en fut laver sa lessive. Et, quand

il vit bouillir la marmite, Jan le Pec prit toute la graisse qu'il trouva dans les toupins. Et il graissa tous les choux du potager.

***

Un autre jour, sa mère lui dit :

— Jan le Pec, je m'en vais à la foire. Surveille la borde, et ne trouble pas l'oie qui couve.

— Non, mère !

La mère s'en fut à la foire. Mais Jan le Pec alla tourmenter aussitôt l'oie qui couvait et cassa un œuf.

— Oie, dit-il à la couveuse, surtout ne me dénonce pas à ma mère !

— Couac ! fit l'oie.

— Ah ! tu veux me dénoncer ? Si tu le fais, je te tords le cou !

— Couac !

Et Jan le Pec tordit le cou à la bête.

Mais il en eut remords et pensa :

— Il faut bien, maintenant, que je couve à sa place.

Il s'accroupit donc sur les œufs.

— Que fais-tu là ? cria la mère, rentrée de la foire.

— Ma mère, l'oie est morte, et je couve les œufs à sa place.

Les œufs étaient tous brisés.

***

Un autre jour, sa mère lui dit :

— Jan le Pec, tu es en âge de te marier. Dégourdis-toi, mon ami, va-t'en au village, et, le dimanche, à la sortie de la messe, jette quelques coups d'œil aux filles.

— Mère, ainsi ferai-je.

Cependant, Jan le Pec réfléchit profondément. Le dimanche qui suivit, il entra dans la bergerie, arracha leurs yeux aux brebis, s'en emplit les poches et attendit la sortie de la messe. Fini le dernier évangile, il se planta sur la porte de l'église et, tant que les filles défilèrent, il les bombarda de coups d'œil. Mais aucune ne voulut de lui.

***

Un autre jour, sa mère lui dit :

— Jan le Pec, il nous faut vendre les bœufs. Mène-les à la foire et demandes-en « la raison ».

— Oui, mère, j'en demanderai la raison.

Jan le Pec emmena sa paire sur le champ de foire.

— Combien veux-tu de tes bœufs ? lui demanda le premier maquignon.

— Ma mère m'a dit d'en demander « la raison ».

— Quelle raison ?

— Hé ! la raison.

Alors, l'effronté maquignon lui tendit une enveloppe pleine de poux.

Et il partit avec les bœufs

— Tiens, Jan le Pec, voilà ta raison !

Et il partit avec les bœufs, et Jan le Pec regagna sa maison.

— Mère, les bœufs sont vendus, et l'on m'a donné « la raison »; elle est dans ce papier.

***

Un autre jour, sa mère lui dit :

— Jan le Pec, j'ai filé tout l'hiver et j'ai

fait tisser cette pièce de toile : va la vendre à la ville.

— Oui, mère.

Jan le Pec courut à la ville avec sa pièce de toile. Il entra dans une église et avisa une statue fort peinturlurée et dorée.

— Moussu, voulez-vous m'acheter ma toile ?

Le vent pénétrait dans l'église et faisait mouvoir la tête de la statue, en sorte que Jan le Pec crut que le « moussu » acquiesçait.

— J'en veux trente écus.

La statue hochait toujours la tête.

— Me la paierez-vous ?

La statue hochait toujours la tête.

— Dans quinze jours ?

La statue hochait toujours la tête.

Alors, Jan le Pec, croyant le marché conclu, laissa la pièce aux pieds de la statue peinturlurée et dorée, puis s'en revint à case.

— Mère, j'ai vendu la toile.

— Où est l'argent, Jan le Pec ?

— Je l'ai vendue à crédit, trente écus, à un moussu muet qui me la paiera dans quinze jours.

— Sot ! tu n'en auras jamais un ardit.

— Que si, mère, je vous promets que je me ferai payer !

Au bout de quinze jours, Jan le Pec retourna à la ville, un bâton au poing, et rentra dans l'église. Mais le vent avait changé et la statue, au lieu de lever et baisser la tête comme la première fois, la secouait de gauche à droite sur ses épaules, comme qui dit « non ».

— Eh ! bien, moussu, vous êtes content de la toile ?

La statue secoua la tête.

— Non ? Alors, rendez-la moi !

La statue secoua la tête.

— Non ? Alors, payez-la moi !

La statue secoua la tête.

— Non ! Ah ! ça, tout ceci n'est que jeux. Il faut me payer ma toile, ou me la rendre !

La statue faisant toujours « non » de la tête, Jan le Pec, furieux, saisit son gourdin et tomba sur le beau « moussu » doré et peinturluré. Tant et si bien qu'il défonça une caisse qui se trouvait aux pieds de la statue. Il prit l'argent qu'elle renfermait et s'en alla.

— Eh ! bé, mère, ne vous avais-je point promis que je me ferais payer ?...

***

Un autre jour, sa mère lui dit :

— Jan le Pec, prends la hache et va-t'en émonder le gros hêtre, derrière notre maison.

— Oui, mère.

Jan le Pec grimpa jusqu'à une maîtresse branche, l'enfourcha et se mit à l'entamer à grands coups de hache.

— Jan le Pec, observa un homme qui passait, si tu continues d'abattre la branche que tu chevauches, tu ne tarderas pas à tomber à terre.

L'homme passa son chemin et Jan le Pec continua d'abattre la branche, si bien qu'à la fin il tomba à terre.

— Cet homme, pensa-t-il, doit être un grand savant, qui m'a prédit que j'allais choir. Sans doute pourrait-il me dire quand je mourrai.

Aussitôt, il courut après le passant, sur la route.

— Homme, dites-moi quand je mourrai ?

— Jan le Pec, tu mourras au troisième pet de ton âne.

Jan le Pec s'en revint et trouva son âne qui broutait le pâtus, devant l'écurie. Au bout d'un instant, l'âne lâcha un pet.

— Après deux autres pets, songea Jan le Pec, je suis perdu !

Un instant encore et l'âne fit un autre pet.

— Je suis foutu s'il pète encore, se dit Jan le Pec. A toute force, il faut l'en empêcher !

Il s'empara d'un pal fort pointu et l'enfonça dans le c... de l'âne, à grand renfort de coups de maillet. Et l'âne s'enfla, s'enfla, et ce fut lui qui creva.

***

On conte bien d'autres histoires encore sur Jan le Pec. On n'aura jamais fini de les conter[1].

1. Cf. *Jan le Pec*, par Edouard Dulac, 1 vol. (Coquette-Edition).

LA POSTÉRITÉ DE JAN LE PEC

Les héritiers de Jan le Pec sont innombrables, si l'on en croit la malignité populaire.

Et, de même que l'Innocent de Provence a fait souche aux Martigues, ainsi Jan le Pec élut quelques villages du Midi occidental pour y proliférer. C'est pourquoi l'on cite : en Béarn, Morlaas et Monein; en Gascogne, Sainte-Dode et Montestruc; en Bigorre, Ibos.

L'histoire des naïfs d'Ibos, des *pépis d'Ibos* fut contée par Xavier de Cardaillac. En voici quelques épisodes notables.

Un dimanche, après la messe, ceux d'Ibos se rassemblèrent autour de leur église nouvellement reconstruite et tous, nez en l'air, s'extasiaient sur la hauteur du clocher.

Un Tarbais vint à passer.

— C'est vrai, leur dit-il, votre flèche se voit de Tarbes mais, si vous transportiez l'église au sommet du coteau, elle se verrait de toute la Bigorre.

— Transportons-la ! clama le peuple ibosien.

Sans plus attendre, ils entourèrent le clocher d'un triple cordon de câbles solides et, convoqués à sons de caisse, par le valet de ville, tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, garçons et filles, s'attelèrent aux cordes.

Tout d'un coup, on entendit un craquement.

— Le clocher suit ! Hardi !

C'était les câbles qui s'étiraient.

Encore un effort, et les câbles se rompirent. Et les gens d'Ibos tombèrent, pêle-mêle, et le fouillis était tel que nul n'y pouvait retrouver ses jambes.

***

Passe un charretier d'Ossun, qui, voyant ce beau désordre, s'esclaffe à grands éclats.

Mais les Ibosiens le supplient de les aider à reconnaître leurs jambes.

— Volontiers, mes amis ! dit-il.

Il saisit son grand fouet et se met à frapper dans le tas.

— Aïe ! aïe ! celles-ci sont les miennes !... celles-ci les miennes !...

Les gens d'Ibos, frottant leurs mollets, avaient enfin retrouvé leurs jambes.

***

Le lendemain, à son de trompe, les consuls étaient convoqués à la maison commune.

— Messieurs, leur dit le maire, nous n'avons pu hisser notre église sur le plateau de Ger. Élevons-la donc si haut qu'elle puisse être aperçue de toute la Bigorre.

— Soit fait ! approuvèrent les consuls.

— Mais, fit observer l'un d'eux qui était jardinier de son état, la réalisation de ce grand projet va nous coûter beaucoup d'argent. Si nous traitions notre église comme je traite mes carottes et mes choux, en chaussant son pied de bon et chaud fumier pour la faire grandir ?

— Soit fait ! répéta le chœur.

Et tous les Ibosiens s'activèrent à déverser à tombereaux pleins, le fumier de leurs étables autour des murs de leur église.

Au bout de deux jours, le fumier échauffé avait poussé sa couche jusqu'aux premières fenêtres :

— Voyez, voyez, notre église a grandi ! triomphaient les paroissiens d'Ibos.

***

Un jour, on s'aperçut qu'au sommet du clocher d'Ibos un superbe chardon avait germé et fleuri.

En passant devant l'église, le baudet d'un bon paysan renifla ce chardon miraculeux et se refusa de trotter plus avant.

— Il veut débarrasser notre flèche de cette plante parasitaire, opina son maître. Aidons-le !

Et le paysan s'en fut quérir les voisins.

L'un d'eux attacha un gros caillou de l'Adour à l'extrémité d'une corde, le lança vers la pointe du clocher où la corde s'enroula et d'où elle redescendit. On fit un nœud coulant, on le passa au cou de l'âne et tout le peuple se pendit à l'autre extrémité de la corde pour hisser la bête jusqu'au chardon.

Le baudet se mit à braire, puis il ne dit plus rien. Mais il tirait la langue, et tous les gens d'Ibos de crier :

— Voyez donc, le gourmand, qui veut lécher le chardon avant de le manger !

Ils avaient, sans le vouloir, étranglé le gourmand.

***

Ceux d'Ibos étaient jaloux de leurs voisins de la plaine tarbaise qui s'adonnaient à l'élevage du cheval.

— Si l'on achetait de la graine de trotteur, à la foire de Maubourguet ? proposa l'un d'eux.

— Soit fait ! opinèrent les autres.

Une députation alla donc à la foire de Maubourguet et s'arrêta devant l'éventaire d'un marchand de légumes.

— Nous voudrions de la graine de cheval.

— Soit, mais je la vends cent pistoles.

— Les voici.

— Voici votre graine. Mais, ne la secouez pas trop; sinon, le petit poulain qui est dedans s'échapperait au grand galop.

Et le marchand leur livra une énorme citrouille.

Les délégués d'Ibos l'emportèrent avec respect et quittèrent, pour s'en retourner, le chemin de la plaine, préférant les sentiers des coteaux, moins fréquentés.

Au bord du plateau du Ger, le porteur de la précieuse graine trébucha et le gros potiron se mit à rouler sur les pentes.

Il éveilla dans son gîte un lièvre qui détala à toutes jambes.

— Ah ! mon Dieu ! gémirent les Ibosiens, voilà notre graine perdue et le petit poulain qui s'enfuit au galop.

***

Ils attendirent pour se réapprovisionner la prochaine foire d'automne et se représentèrent devant le même marchand.

Celui-ci leur vendit encore une citrouille, en renouvelant ses recommandations.

Cette fois, l'escorte avait redoublé de prudence et elle rentra sans encombre et sans faux pas à Ibos.

— Il s'agit maintenant, dirent les délégués, de faire couver cet œuf de cheval.

On requit la vieille jument d'un éleveur de la plaine et l'on disposa la citrouille dans sa « loge », sur une litière fraîche. Mais la jument refusa de s'accroupir.

Alors, on alla quérir le barbier qui, de quatre coups de rasoir, coupa les jambes de la jument.

Et la couveuse malgré elle tomba de tout son poids sur la citrouille qu'elle écrasa net.

***

Un ruisseau, le Mardaing, coule près d'Ibos et c'est là que les bouviers abreuvent leur bétail et que les ménagères lavent leur lessive.

Un soir que la lune pleine se reflétait dans le Mardaing, un *pépi* d'Ibos y mena boire son âne. Tandis que l'âne se désaltérait, les nuages couvrirent le ciel et plus rien ne se mira dans l'eau sombre du ruisseau.

— Ah ! mon Dieu ! cria l'homme, mon âne a bu la lune !

Le village ameuté s'empressa :

— Son âne a bu la lune !... Quel malheur ! quel malheur !...

Aussitôt, quatre robustes gaillards armés de fourches se mirent à frapper sur les côtes du baudet qui, étendu à terre, se mit à rendre toute l'eau qu'il avait absorbée.

A ce moment, le vent dissipa les nuages et la lune brilla dans le firmament.

Et, rassurés, les gens d'Ibos se dispersèrent, en disant :

— L'âne a vomi la lune...

*
* *

L'ennemi des Ibosiens, ce n'était pas la lune, mais le soleil.

Ils avaient observé que, lorsqu'ils se rendaient au marché de Tarbes, ils l'avaient toujours dans les yeux. Et, quand ils s'en retournaient, le soir, le soleil ayant tourné sur l'horizon, ils l'avaient encore dans les yeux.

Cela ne pouvait durer, en vérité.

Un sorcier de l'endroit les persuada de faire une supplique au Bon Dieu.

Oui, mais comment la lui faire parvenir ?

Le maire revendiqua l'honneur d'être le messager de ses administrés. Et l'on décida qu'il serait juché sur des tonneaux, amoncelés le plus haut possible pour lui permettre d'atteindre le ciel.

Toutes les barriques de tous les chais furent donc roulées sur la place d'Ibos et l'on en fit un tas où le maire grimpa sans vertige.

Mais, parvenu au sommet de la pyramide, il déclara qu'il était encore loin du ciel.

— Transportons là-haut une barrique du dessous, proposa quelqu'un.

Ainsi fut fait. Mais la tour de fûts s'écroula et le maire d'Ibos, en dégringolant, se rompit le col.

***

Et les méfaits de ce maudit soleil s'exerçaient toujours contre les infortunés Ibosiens.

Ils décidèrent d'aller consulter les avocats de Tarbes.

En ce temps-là, non moins qu'aujourd'hui, la justice aimait les épices. Nos plaideurs résolurent donc d'offrir à leurs futurs défenseurs un lièvre vivant, pris au gîte et qu'ils enfermèrent dans un panier d'osier.

Les députés d'Ibos partirent par un matin de brumes. Arrivés à la dernière pente du Pouey, sur le bord des Garonnères, il leur sembla distinguer une double rangée de brigands affreux, qui, sans nul doute, les guettaient, eux et leur présent. Ce n'étaient peut-être qu'osiers écimés, mais allez donc faire entendre raison à des gens dupés par les apparences de la brume et, au surplus, investis d'une importante mission !

— Sauvons d'abord des brigands, décidèrent-ils, le lièvre de Messieurs les avocats.

Ils parlèrent tout bas au longue-oreilles :

— Tu vas faire un détour par le vieux chemin de Tarbes. Nous, nous t'attendrons au Pradeau !

Et ils délivrèrent le longue-jambes qui, ayant compris sans nul doute, détala à toute vitesse.

En vain l'attendirent-ils au rendez-vous assigné.

Ils osèrent quand même se présenter devant les maîtres conseils du barreau qui, s'étant consultés, leur dirent :

— Votre cas est difficile. Retenu ailleurs par un service public, votre contradicteur, le Soleil, n'a pu comparoir à notre requête. Mais voici la transaction que nous vous proposons : désormais, pour ne plus avoir ce soleil dans les yeux, les gens d'Ibos se rendant au marché de Tarbes partiront la veille, dans la nuit et ils ne quitteront Tarbes que dans la nuit du lendemain.

Les plaideurs estimèrent que la cause était fort bien jugée et que ces gens de loi étaient des hommes fort avisés.

***

L'évêque de Tarbes avait, par malheur, doté les fidèles d'Ibos d'un jeune pasteur aussi docte qu'irrespectueux :

— Mes frères, leur disait-il un jour, c'est pour mes péchés que Dieu m'a condamné à faire pénitence au milieu de vous. Vous ignorez jusqu'à l'origine du nom de votre paroisse. Apprenez-la donc :

» Au temps de César, la cohorte romaine qui tenait garnison à Saint-Léger, le *castrum* de Bigorre, s'en fut, par le chemin des coteaux, occuper l'*oppidum novum* de Lourdes. Arrivé sur le plateau de Ger, un centurion voulut savoir le nom du bourg qui s'étendait à ses pieds. Il dépêcha un légionnaire à un laboureur. Mais celui-ci était sourd et ses bœufs étaient rétifs. En sorte qu'il se contentait de crier, nonobstant toutes les questions du soldat romain : « *I, bos! va, bœuf!* ».

» Le nom d'Ibos vous est resté. Et il vous convient à merveille, car vous êtes sourds à mes conseils, rétifs à mes remontrances,

vous êtes *pépis* comme les animaux rétifs qui traînaient la charrue de votre ancêtre sourd. *In sœcula sœculorum, amen!...* »

***

Une ménagère d'Ibos remontait le seau qu'elle venait d'emplir au puits communal, quand la chaîne se rompit.

A ses cris tout le village accourut.

Un bout de chaîne pendait après la poulie. Comment repêcher le seau englouti ? Grave question qui motiva une assemblée extraordinaire des consuls.

La majorité se rangea à l'avis suivant : un homme s'accrocherait au tronçon de chaîne, un autre homme s'accrocherait aux pieds du premier, et ainsi de suite jusqu'à ce que le chapelet humain pourrait atteindre le fond du puits et y repêcher le seau naufragé.

On passe aussitôt à l'exécution. Un solide gaillard s'aggripe à la chaîne et une grappe d'Ibosiens se suspend après lui.

Mais la grappe est d'un poids tel que le

premier sent, soudain, qu'il va lâcher prise. Alors, il crie à ses camarades :

— Attention ! je vais cracher dans mes mains, tenez-vous bien !

Et tous les *pépis* tombèrent au fond du puits et s'y noyèrent.

***

Le Mardaing, ce ruisseau qui abreuve, on le sait, les bêtes d'Ibos, n'est rien moins qu'un fleuve imposant. Son lit est à sec une bonne partie de l'année.

Néanmoins, jaloux des Tarbais qui avaient édifié des ponts monumentaux sur leur Adour, les Ibosiens décrétèrent qu'ils jetteraient un pont sur leur Mardaing.

On abattit les plus beaux chênes de la forêt communale et on les transporta sur les rives, après les avoir convenablement équarris.

Toute la population fut conviée à la cérémonie d'inauguration durant laquelle on devait placer la première poutre.

Le maire en personne mesure celle-ci avec sa toise. On scie la poutre à l'endroit conve-

nable et on lui fait enjamber le Mardaing. Mais, sans doute les mesures ont été mal prises : le madrier de chêne n'atteint pas l'autre rive. On la raccourcit alors à l'extrémité opposée et on la lance de nouveau. Elle retombe, en plein cette fois, dans le lit du ruisseau.

— C'est étrange, murmure le maire d'Ibos, nous l'avons raccourcie à deux reprises, et elle est encore trop courte d'un bout !...

***

Les conseillers d'Ibos délibéraient sur une situation des plus graves :

— Voilà, concluait leur rapporteur, nous sommes victimes d'un ostracisme sans précédent. Quand il s'agit maintenant de se faire rendre justice, les témoins d'Ibos sont malmenés par les juges. Il en faut au moins trois de chez nous pour balancer, dans les enquêtes, le serment d'un citoyen de Tarbes ou même de Tournay. Les robins déclarent qu'à Ibos on ne trouve plus la vérité. Où est-elle donc, cette vérité ?

— Oui, où est-elle ?

— Si nous allions, proposa l'un des consuls, demander au meilleur avocat de Tarbes le moyen de la retrouver ?

— Soit fait ! répondirent les autres d'une seule voix.

Un matin de grand marché, le Conseil ibosien, au grand complet, s'achemina donc vers Tarbes.

Tous étaient porteurs de paniers contenant poulardes, dindons, canards, jambons et saucisses dignes d'attendrir le moins gourmand des avocats.

Mais il avait plu et nos gens étaient fort crottés. On les introduit quand même dans le cabinet du maître qui manque de mettre à la porte cette canaille quand il voit ses tapis gâtés par les sabots boueux. Heureusement sa femme avait lorgné le contenu des paniers et lui fait entendre que des croquants aux mains si pleines méritent meilleur accueil.

L'avocat donc s'adoucit et questionne. On s'explique.

Pendant ce temps, un conseiller, adossé à la cheminée était fort intrigué par le tic-tac de la pendule. Il n'avait jamais vu que le cadran solaire du clocher d'Ibos et ne soup-

çonnait pas ce que pouvait être, au juste, cette machine du diable qui grignotait le temps.

Tout à coup, on le voit sortir l'un de ses sabots et frapper à grands coups sur le cadran qu'il réduit en miettes.

— Là, monsieur, dit-il à l'avocat, je vous ai rendu un fier service : il y avait là-dedans une méchante souris ; je l'ai tuée !

L'avocat était furieux. Mais il n'en laissa rien voir. Car il songeait aux poulardes, aux dindons, aux canards, aux jambons et aux saucisses qui garnissaient les paniers de ses clients.

— Messieurs, dit-il à ceux-ci, vous me demandez la vérité. Elle est bien difficile à saisir, aux champs, à la ville, au Palais et même à l'église. Enfin, repassez dans une heure : vous aurez satisfaction.

***

Une heure après, la délégation d'Ibos se représentait et l'avocat lui remettait, contre de justes honoraires, un pot recouvert d'un parchemin soigneusement ficelé et qui aurait pu contenir des confitures.

— Là est la vérité que vous cherchez, messieurs d'Ibos !

Ils se saisirent du vase précieux et processionnellement, à travers les rues de Tarbes, puis à travers champs, le transportèrent jusqu'à la salle de leurs délibérations, à la maison commune.

Le tambour battait, les cloches sonnaient. C'était un grand jour.

— Enfin, nous l'avons donc, la vérité ! proclama le maire.

Le pot mystérieux reposait sur la table du conseil et chacun le contemplait, attendri.

Mais la curiosité des femmes accourues éveilla celle des hommes.

— Que peut bien être cette vérité ? Si l'on faisait un petit trou dans le papier, pour la voir ? risque l'un d'eux.

— Soit, mais fermons portes et fenêtres, de peur qu'elle ne nous échappe !

— Soit fait !

Cédant alors au vœu public, le maire s'approche, déchire du bout de l'ongle le papier protecteur, plonge son doigt dans le vase et le ramène à ses narines.

— Mais, dit-il, c'est de la m... !

Il passe le pot à son adjoint qui répète son geste et, après avoir reniflé, s'écrie :

— C'est de la m... ! C'est la vérité !

Et, chacun des conseillers, plongeant à son tour un doigt dans l'urne, le porte à son nez et déclare :

— C'est la vérité !... c'est la vérité !...

CEUX DE SAINTE-DODE

Ceux de Sainte-Dode ne sont pas moins célèbres, en Astarac, que les *pépis* d'Ibos en Bigorre.

Ils sont connus surtout comme semeurs d'aiguilles.

Un jour que Janti traversait le territoire de Sainte-Dode, il vit une femme penchée sur le sol et puisant dans son tablier de mystérieuses graines qu'elle enfouissait avec le plus grand soin dans la terre fraîchement remuée.

— Vous voilà bien en retard pour les semailles ! fit, en passant, notre Janti.

— Ce sont des aiguilles que je sème.

— Des aiguilles ?

— Oui. Il en faut tellement pour repriser les hardes de toute une maisonnée ! Un colporteur de Mirande s'est arrêté chez nous, tantôt, Je lui ai acheté toutes ses aiguilles, et c'est une grosse dépense. Mais aussi, quelle récolte, l'an prochain ! J'en aurai à revendre, et je n'y manquerai pas...

***

Sainte-Dode, sans être un grand « endroit », n'était pas un petit endroit, et l'on y comptait un forgeron et deux fabricants de savates.

Par un soir, à la traversée du bois de Berdoues, le forgeron cheminait, vers la mi-nuit, avec un maquignon de Trie qui venait de vendre une paire de bœufs à la foire de Mirande.

Ce que fit mon forgeron ? Il saute sur son compagnon, l'étrangle, s'empare de sa bourse et s'en revient tranquillement forger à Sainte-Dode, comme il avait toujours fait.

Bien que nul d'entre eux n'eût été témoin,

les habitants de Trie soupçonnèrent le forgeron de Sainte-Dode, et le dénoncèrent. On s'assura de l'homme, on le conduisit à Mirande et, là, les juges le condamnèrent à la pendaison.

Mais ceux de Sainte-Dode s'émurent.

— Qui va, maintenant, se dirent-ils, ferrer nos ânes ? ... Aiguiser nos coultres ?... Soigner le bétail ?... Et ceci ?... Et cela ?...

Tant menèrent-ils de train que le conseil s'assembla dans la maison commune et dépêchés furent le maire et trois conseillers pour aller voir le juge de Mirande et tout aplanir avant que la nuit fut venue.

Ils arrivent devant le juge. Le maire prend la parole. Il ne demande qu'une chose, c'est que le forgeron soit décondamné. Simplement.

— Monsieur, ceci... Monsieur, cela... Nous sommes de Sainte-Dode... A Sainte-Dode, il y a deux sandaliers, mais il n'y a qu'un forgeron... Et, à la fin finale, il ne faudrait point couillonner, quoi !

— Mais enfin, mes amis, leur remontre le juge, vous n'y pensez point, *saquéla !* Décondamner un condamné... dépendre un pendu... cela ne s'est jamais vu ! Et que dirait le monde?

— Le monde... le monde... Ce n'est pas aussi malaisé que vous le supposez, monsieur le juge ! Tout peut s'arranger.

— Comment, s'arranger ?... Eh ! bien, voyons, arrange ça, toi, le maire. Voyons, que ferais-tu ?

— Ce que je ferais ?... Sainte-Dode, monsieur, sans être grand n'est pas petit. Nous avons deux sandaliers et un seul forgeron... Sûrement, il y a un sandalier de trop... Cela va de soi : un sandalier suffit...

— Eh ! bien ?

— Hé ! bé ! monsieur le juge, moi, je conserverais le forgeron et, en sa place, je pendrais un sandalier. Que voulez-vous que dise le monde ?... C'est aisé à comprendre...

***

Ceux de Sainte-Dode étaient en difficultés avec ceux de Sadeillan, au sujet d'une pâture commune où, prétendaient ces derniers, on n'avait jamais admis que les ânes, mais point de bêtes à cornes.

Il fallut plaider et ceux de Sainte-Dode

décidés à frapper un grand coup, furent d'avis de porter le litige devant le maître-juge d'Auch.

Un valet les reçoit et, les enfermant dans une pièce d'attente :

— Entrez là, leur dit-il.

Entrer là... entrer là... ce valet en parle à son aise. Mais où entrer ?

— Attendons, proposa le maire, qu'une autre personne entre ou sorte : nous verrons bien ce qu'il nous reste à faire.

A ce moment, le chien de la maison pénétra dans la pièce, renifla les jambes des clients, leva la patte sur celles du maire et, se glissant sous un rideau, entra dans le cabinet de son maître.

— Voilà ! s'écrièrent à la fois ceux de Sainte-Dode.

Et, se mettant à quatre pattes, ils suivirent successivement les traces du chien.

Jamais, depuis, l'on n'a vu que des ânes paître dans le pâturage commun à ceux de Sadeillan et à ceux de Sainte-Dode.

***

Un de Sainte-Dode se trouvait à Mirande et, pendant que son bidet mangeait l'avoine, il ne savait que faire de ses pas.

Il les porta vers l'église qui était pleine à craquer, car un fameux prédicateur tenait la chaire :

— Malheureux Mirandais, s'écriait-il, vous êtes l'opprobre de la chrétienté ! Vous travaillez le dimanche, vous avez dansé durant tout le carême, vous blasphémez le Dieu que vous avez mis en croix... Vous êtes au diable et vous serez tous damnés, tous !

L'auditoire frissonnait.

— Vous n'avez donc pas peur de cette malédiction ? dit un Mirandais à celui de Sainte-Dode.

— Moi ? je m'en fous !... Vous voyez bien que je ne suis pas d'ici !...

LE SEIGNEUR ET SON MEUNIER

Le seigneur de Maridac se montrait fort dur envers ses gens et, singulièrement, envers son meunier du moulin de las Mouliacos.

Le meunier possédait une seule vache, bonne

laitière, que convoitait le seigneur. Un jour, celui-ci commande à son intendant de s'en emparer. Puis, pour mieux mortifier sa victime, il lui envoie la peau de la bête, après l'avoir fait tuer.

Le meunier résolut, pour ne point tout perdre, d'aller vendre cette peau à un marché, loin, bien loin, où l'on ne vendait que des peaux de vache.

Il fallait, pour s'y rendre, marcher plus d'un jour. La nuit, il s'égare dans un grand bois et grimpe au sommet d'un arbre pour reconnaître sa route.

Il était perché depuis quelques instants, quand il entend le bruit d'une discussion violente. C'était une bande de voleurs qui, au pied du chêne, se partageaient leur butin.

De peur, le meunier laisse choir sa peau de vache. Les bandits s'effraient et disparaissent, abandonnant plusieurs sacs gonflés de pièces d'or.

Notre homme descend vivement, s'empare du trésor et, tout heureux, va l'étaler sous les yeux du seigneur.

— Voyez, dit-il, comme j'ai bien vendu le cuir de ma vache !

— Et où, cela ?

— A la foire de Gratusous !

Aussitôt, le seigneur ordonna à son intendant de faire abattre toutes ses vaches et de vendre leurs peaux à la foire de Gratusous. Il n'en obtint qu'un denier de chacune.

***

Le lendemain, il descend, fort courroucé, au moulin de las Mouliacos. Le meunier fouettait une marmite pour en ôter la suie.

— Que fais-tu donc là, meunier ?

— Vous le voyez : je fais la soupe.

— A coups de fouet ?

— Oui, le bois est cher, et je l'épargne en fouettant la marmite pour la faire bouillir.

Le seigneur cupide commande à son intendant de mettre ses bois en coupe réglée et d'en tirer argent. Puis, il fait emplir d'eau un chaudron et charge un valet de le faire bouillir en le fustigeant.

Le valet s'acharne en vain.

L'eau reste glacée.

— Ce pacan de meunier s'est truté de moi, s'écrie le seigneur. Il me le paiera !

***

Et il redescend, plus vite encore, au moulin de las Mouliacos, accompagné de son intendant qui portait un grand sac. On y ficelle de force le pauvre meunier, puis on s'achemine vers l'étang du Garsin.

Le seigneur et son intendant allaient jeter leur homme au fond de l'étang. Ils l'avaient déposé sur la berge et s'étaient mis en quête d'une grosse pierre.

Le patient, du fond de son sac, se met soudain à hurler :

— Je ne la prendrai pas ! Je ne la prendrai pas !

— Et qui donc ne prendras-tu pas ? demande un marchand qui passait.

— La fille du seigneur de Maridac que l'on veut m'imposer pour femme.

— Hé ! je la prendrais bien, moi !

— Alors, sors-moi vite d'ici et mets-toi en ma place !

La substitution faite, le meunier s'échappa à travers bois.

***

Et ce fut lui, tout goguenard, que le seigneur et son intendant aperçurent, quand ils repassèrent par le moulin de las Mouliacos.

— Ah ! ça, par exemple !... Ce meunier, que nous venons de noyer, a le diable au corps. Le voilà qui s'est sauvé !

— Oui, et les poches pleines !...

— Comment ?

— Vous m'aviez jeté juste à l'endroit de l'étang où gît une mine d'argent... J'en ai fait mon profit... Et, si vous m'aviez noyé deux brasses plus loin, je tombais sur la mine d'or... Mais j'y reviendrai !

— Écoute, meunier, puisque tu es si savant, viens avec nous jusqu'à l'étang du Garsin et indique-nous la mine d'or !

Ainsi firent-ils.

— Plonge le premier, dit le seigneur à son intendant. Si la place est bonne, tu me feras signe.

L'intendant se précipite et disparaît.

Tout à coup, on aperçoit sa main au-dessus de l'eau, qui semble faire signe.

— L'y voilà, fit le seigneur, il a trouvé la mine d'or !

Il se jeta dans l'étang à son tour.

Aucun d'eux n'en revint.

LA LUNE DE BARRAN

Du temps qu'il y avait encore des diligences, Cacolo et Bartolo, tous deux paysans de Barran, entreprirent le voyage de Paris.

Ils quittèrent les *tépès*, les coteaux de Gascogne par une nuit de pleine lune, brillante à souhait.

Le voyage dura huit jours et autant de nuits.

C'est au cours de la dernière nuit qu'ils approchèrent de la capitale.

— Bou Diou ! s'exclama soudain Cacolo.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Bartolo qui somnolait.

— Ce qu'il y a ? Regarde donc cette petite lune !

La lune, durant ces huit nuits, avait voyagé,

elle aussi, et elle n'en était qu'à son premier quartier.

— C'est bien la peine, conclut Bartolo, qu'ils vantent tant leur Paris !... La lune de Barran est bien plus belle !

L'ANGUILLE

Le meunier du Brouilh, voleur comme l'étaient en son temps tous les meuniers, — ils ont bien changé, depuis ! — venait de gagner devant les juges d'Auch un procès assez épineux.

Ne le devait-il pas à l'habile éloquence de Me Ransan, son avocat ? Nul moins que lui ne se fut avisé d'en disconvenir. Aussi songea-t-il à récompenser le défenseur de sa pitoyable cause.

Ayant pris, à la corde, une superbe anguille dans la Baïse, il la coucha dans un panier, sur un lit d'herbes et dépêcha son valet Joanicot.

— Tu vas, lui dit-il, remettre en mains

propres à monsieur Ransan, l'avocat du Chemin Droit, ce panier et cette lettre.

Joanicot partit, de toute la vitesse de ses sandales. Mais il eut l'imprudence de s'arrêter en route, de poser son panier sur un talus. L'anguille qui n'était pas morte s'évada de sa prison. En sorte que, lorsque le valet frappa à la porte de maître Ransan, le panier était vide.

— Ah ! ce brave meunier, dit l'avocat qui lisait la lettre, voilà donc qu'il m'envoie une anguille !

— C'est donc ça, s'exclama Joanicot, l'anguille est dans la lettre... Et moi qui la cherchais dans le panier !...

LA CHANDELLE DU DIABLE

Tant et tant on parlait de cette exposition de Toulouse, que le Pierroulet, de Monguilhem, décida d'y aller faire un tour.

Il avait bien vendu son blé, ses avoines et son vin. Il emmena son fils, le Bernadet.

Tous deux descendirent, dans le faubourg de San-Subra, à l'auberge des « Enfants du Gers », crépie de neuf et dont l'enseigne annonçait : « Confort moderne, lumière électrique. »

La servante les introduisit dans une chambre et, pressant sur un bouton près de la porte, fit jaillir la lumière du plafonnier.

— Et tu as vu, toi, comment ça s'allume ? demande à son fils le père Pierroulet. Peut-être n'est-il pas aussi facile de l'éteindre...

— Aie pas peur, papa, répond le jeune Bernadet, je m'en charge. J'ai bien éteint le pailler de Séverin, quand le feu s'y est mis, cet été...

Et, dans le moment qu'ils allaient se mettre au lit, le jeune homme monte sur une chaise et souffle, souffle de toutes ses forces sur l'ampoule. Mais la flamme ne bouge pas.

— Laisse donc, conseille le Pierroulet, laisse cette chandelle du diable !... Tu ne vois pas qu'elle aille te péter dans la figure !...

Et l'électricité brûla toute la nuit.

QUEL SOUFFLE !...

La Bièbe, du Gébra, s'étant rompu la cuisse en faisant un faux pas, on la transporta à la clinique du docteur Lestrade.

Après l'opération, on la couche dans un lit moelleux. La Bièbe ne se lasse pas d'admirer la chambre claire, le parquet luisant, le linge fin, la lumière qui lui apparaît comme un morceau de soleil suspendu au plafond.

— Bou Diou ! mais c'est un château, ici !

L'infirmière lui conseille le repos, le calme, le sommeil. Et elle va vers le commutateur, près de l'entrée, qu'elle tourne brusquement. La nuit règne dans la belle chambre.

Mais la Bièbe reste interdite.

— Comment ! dit-elle à l'infirmière, c'est « de là étant » que vous avez éteint la lampe de là-haut ?... *Bietdaze, hòu ! quin bouhet !...* quel souffle. !...

LE TÉLÉGRAPHE

Le fils de Panséto était parti faire son service à Mirande.

Un mois après son départ, il donne enfin de ses nouvelles :

— Je n'ai plus le sou, faisait-il écrire par le fourrier. La cantine a séché mon porte-monnaie et mes souliers sont éculés, et le garde-magasin se refuse à les remplacer. Envoyez donc de l'argent ou des souliers. Ça presse !...

— Ça presse, ça presse, il en a de bonnes, le fils ! murmurait Panséto. De l'argent, il n'y en a plus à la maison. Quant aux souliers, je vais lui envoyer les miens. Et, puisque ça presse, je les lui enverrai par le télégraphe.

Il dévale jusqu'à la route départementale, grimpe au sommet d'un poteau et suspend au fil ses propres brodequins.

— Après tout, dit-il, le télégraphe est fait pour les pauvres aussi bien que pour les riches !

Et il s'en retourne à la borde.

Le lendemain il redescend jusqu'à la route et constate que ses ribouis sont toujours pendus au fil télégraphique.

— Le fils, pense-t-il, doit s'impatienter.

Le surlendemain, ils n'y étaient plus. Une paire de godillots sans semelles, aux tiges presque pourries s'y balançaient à leur place.

— Notre drolle a reçu enfin ses chaussures dit Panséto à sa femme, en rentrant à la métairie.

— Et comment le sais-tu ?

— Il m'a retourné les siennes... Le pauvre gâs ! Il avait, *saquéla !* grand besoin d'en changer !...

« METTEZ-M'EN UN TOUT PETIT PEU ! »

Le Ramounet, de Saint-Gaudens, venait de faire une tournée dans le Condomois, avec son baluchon de gagne-petit que portait l'âne, et il s'en retournait vers la montagne.

En passant par Gondrin, il fit halte devant l'atelier d'un voiturier qui, avec son aide, passait de la térébenthine sur les roues d'un char-à-bancs.

Le vieux Ramounet s'approcha et, curieux de son naturel, demanda :

— Que faites-vous donc là, braves gens ? Et qu'est-ce que cette huile dont vous oignez moyeux et rayons ?...

— D'où sortez-vous donc, pépé ? riposta le garçon. Vous ne voyez pas que c'est de l'huile de marche-vite ?

— De l'huile de...

— Mais oui, la nouvelle invention américaine. On enduit de ce produit, fait avec du jus d'électricité, du suif de lièvre montagnard et de quelques autres ingrédients mystérieux, les bicyclettes, les automobiles et jusqu'aux locomotives des trains... Vous ne saviez donc pas cela ?

— Pardonnez-moi. Plus on vieillit et plus on s'instruit. Mais alors, mon âne, qui commence d'être un peu perclus, si je l'enduisais de cette drogue, vous croyez que ?...

— Amenez-le, vous verrez... Tenez, soulevez-lui la queue : c'est le meilleur endroit.

Deux ou trois coups de pinceau appliqués... où vous savez, et l'âne, après quelques furieuses ruades, partit comme une flèche.

— Mille foutres, c'est vrai ! s'écria le Ramounet.

Puis, il ajouta :

— Seulement, comment vais-je rejoindre ma bête, à présent ? Elle sera à Saint-Gaudens qu'à peine j'arriverai à Courrensan... Si c'était un effet de votre bonté... Dites, braves gens, vous ne pourriez pas, à moi aussi, m'en mettre un tout petit peu ?...

— Mais si, certainement !... Allons, en position !...

JANTI MILLIONNAIRE

Janti se faisait vieux et sa Cadette ne rajeunissait pas.

— Nous ne pouvons plus guère aller sur nos jambes, convinrent-ils. Achetons un âne !

Janti s'en fut à la foire de Masseube.

Justement, sur la place du Marché, l'on faisait cercle autour d'un charlatan qui exhibait un âne pondeur de louis d'or.

— Si cette bête était à vendre !... pensa le Janti.

Elle était à vendre. On la lui céda pour cent écus et, par-dessus le marché, le vendeur

lui confia le secret de la ponte merveilleuse :

— Vous n'avez qu'à lui passer la main sous le ventre, en disant :

Baudet, mon trésor,
C... des louis d'or !

L'homme, pour convaincre son acquéreur, fit le geste rituel en prononçant la formule magique. Et il recueillit trois beaux napoléons sous la queue de l'âne.

Vous pensez si Janti eut tôt fait d'emmener le « trésor » jusqu'à sa métairie.

— Cadette ! cria-t-il, Cadette ! descends vite notre drap de lit le plus large ! J'enfonce Rothschild pour la fabrication de la monnaie : j'ai acheté un âne qui c.. des louis d'or !

— L'âne, c'est toi, foutue bête !

— Apporte un drap, te dis-je !

La Cadette étendit sur l'aire un drap bien blanc. On y installa le précieux âne et Janti se mit à lui caresser le ventre, en répétant :

Baudet, mon trésor,
C... des louis d'or !

Le baudet fit :

— Proum !... proum !...

Hélas ! ce ne fut pas des jaunets qu'il laissa choir sur le drap blanc, mais un paquet de châtaignes sans cosse, comme en recueillent sur les routes les amateurs d'engrais .

— *Milledious !* sacra Janti.

Il s'était cru millionnaire.

Il en fut quitte pour une lessive.

TU NE L'AURAS PAS !

La Zélie s'était mis en tête d'épouser le Jacquet.

Et, chaque soir, elle allait dans l'église, faire une prière à la Vierge :

— Sainte Vierge, donnez-moi Jacquet !... donnez-moi Jacquet !...

Le petit clerc, entendant cette prière quotidienne de la Zélie, résolut de jouer un bon tour.

Il se cacha derrière l'autel de la Vierge et, quand l'orante renouvela sa supplique :

— Sainte Vierge, donnez-moi Jacquet !

Il répondit, de sa voix flûtée :

— Tu ne l'auras pas !... Tu ne l'auras pas !...

La Zélie crut que c'était l'Enfant Jésus qui lui parlait ainsi. Et elle répliqua vertement :

— Tais-toi, petit polisson, et laisse faire ta sainte femme de mère !... Elle en sait plus long que toi, peut-être !...

JAN-FAINÉANT

Il était fainéant au point de ne pouvoir, comme on dit, se lécher.

Un jour que l'oie couveuse était morte, sa femme lui dit :

— Jan-Fainéant, voici une occupation pour toi : tu vas couver les œufs qui sont près d'éclore.

Et Jan-Fainéant se laissa faire et s'accroupit dans la manne paillue où, avant lui, couvait l'oie.

Il resta ainsi un jour, une nuit, puis un jour

encore. Pourvu qu'il n'eût pas à bouger pied ni patte, Jan-Fainéant se tenait pour satisfait.

Le soir du second jour, sa femme voulut s'assurer si les œufs étaient toujours chauds. Elle passa une main prudente sous les fesses du couveur.

— Oh ! s'écria-t-elle en la retirant, voilà les oisons qui naissent ! J'ai palpé le cou de l'un d'eux, et il est fameux !...

PROVERBES GASCONS

PROVERBES GASCONS

Pauvre comme un rat d'église.

Celui qui a des poux
Croit que tous se démangent.

Ami de chacun,
Ami d'aucun.

Qui perd un ami de la montagne
Ne sait ce qu'il gagne.

Ne tue pas la poule pour avoir l'œuf.

La fille à marier prendra :
A quinze ans, qui elle voudra,
A vingt ans, qui elle pourra,
A trente ans, qui la voudra.

Sois bon pour l'âne : il te paiera de pets.

Patience : remède de pauvre

A chaque trou sa cheville !

L'arbre tombé, chacun emporte sa branche.

Le papier est un âne complaisant

Un temps pour l'âne,
Un temps pour le meunier.

Qui prétend que le lion est un âne,
Qu'il aille lui passer le licol !

Un homme qui, à vingt ans n'est pas grand, à trente n'a pas de bons sens, à quarante n'a pas de bien ; jetez-le dehors : il ne vaudra jamais rien

Écoute le premier, parle le dernier.

Quand la faim pique, bonne est la mie.

Qui, jeune, plante,
Vieux, chante.

Chien bien portant vaut mieux qu'homme malade.

Dieu donne la noix, mais il ne la casse pas.

Pain de trois jours,
Poulet de trois mois,
Vin de trois ans.

Le coq :

Roi ne suis, et je me couronne;
Chevalier ne suis, et je m'éperonne;
Clocheron ne suis, et l'angélus je sonne.

Un poulet est bon pour quatre :
Les tripes au chat,
Les os au chien,
La plume au vent,
La chair pour moi.

Où il y a un coq
La poule ne doit pas chanter.

Epitaphe :

Nu sur terre suis arrivé,
Nu sous terre suis retourné :
Je n'ai ni perdu, ni gagné.

Les donneurs sont morts,
Les prêteurs bien rares.

Bon bâton
Vaut mieux que mauvais compagnon.

Deux femmes font un marché,
Trois font une foire.

Quand on a du pain, on n'a plus de dents.

Le pain gèle dans le four du pauvre.

La sécheresse te révèle les bonnes sources,
L'infortune, les vrais amis.

Il vaut mieux rire sous le chaume
Que de pleurer au château.

Le vent d'autan s'en va voir les parents malades:
Il s'en retourne en gémissant.

Vent d'autan est froid comme le nez du chien.

Temps, femme et fortune,
Cela change comme la lune.

Habillez un bâton :
Vous aurez un baron.

Ne prends jamais gendarme pour ami
Et saule pour abri !

Saint de pays n'a jamais fait miracles.

Quand il pleut, il y a toujours quelqu'un dehors.

Parler sans réfléchir,
C'est tirer sans viser.

Qui langue a
A Rome va.

Rat d'église, diable au logis.

Si le paysan n'était si sot,
L'avocat porterait sabots.

Eau courante :
Ni sale, ni puante.

Ce que trois femmes savent,
Toutes le savent.

Bien dire
Fait rire;
Bien faire
Fait taire.

On a toujours plus de bien que de vie.

On fait toujours le loup plus gros qu'il n'est

Si vous venez en Agenais,
Bonne vie vous y ferez :
Le matin,
Poires et vin;
Au *brespalh*,
Poires et ail;
Pour souper,
Poires et pain.

A force de trinquer, le vin s'en va.

Ne pisse pas dans le puits :
Peut-être en boiras-tu l'eau.

Qui a du bien, un œil lui suffit;
Qui en achète, il lui en faut cent.

Tambour payé d'avance
Ne fit jamais grand bruit.

Femme et toile,
Ne les achète pas à la chandelle !

Tu peux changer de meunier,
Tu ne changeras que de voleur.

Le lièvre tourne avant de se gîter.

Une omelette, une bourrique et une femme ne sont jamais assez battues.

Une raie partage le grain de blé : moitié pour toi, moitié pour le pauvre.

Parfois, de petits hommes chaussent de grands sabots.

A mal de cœur, huile de cep !

✧

Les femmes, sans être maçons,
Font et défont les maisons.

✧

Qui couche avec les chiens se lève avec les puces.

✧

Une petite mouche fait braire un gros âne.

✧

Assiette surchargée : faim comblée.

✧

Ne te trufe pas du chien avant d'avoir passé la métairie !

✧

Quand le père donne à son fils,
On voit sourire fils et père;
Mais quand le fils donne à son père,
On voit sangloter père et fils

✧

Barbe au menton
N'a pas toujours raison.

Univ.-Bibliothek
Regensburg

Qui veut un cheval sans défaut,
Il faut qu'il aille à pied.

Une fille : brave fille.
Deux filles : assez de filles.
Trois filles : trop de filles.
Quatre filles et la mère :
Cinq diables contre le père.

Les cinq doigts de la main ne se ressemblent pas.

Oreilles d'enfant : longues oreilles.

Plus léger que la plume : la brume.
Plus léger que la brume : le vent.
Plus léger que le vent : la femme.
Plus léger que la femme : rien.

Qui bâtit au bord du chemin sera critiqué.

Le Roi lui-même ne dîne pas deux fois.

Pêcheur,
Chasseur,
Joueur,
Trois fainéants.

Le mouchoir des Espagnols : deux doigts de la main.

Béarnais,
Faux et courtois.
Bigourdan,
Pire que chien.

Univ.-Bibliothek Regensburg

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
" LES ÉDITIONS DE FRANCE "
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE
11, RUE CADET, A PARIS,
:: LE 20 JUILLET 1925 ::

books2ebooks.eu

www.books2ebooks.eu

books2ebooks.eu

University Library of Regensburg